CHÉRIE!

SEULE EDITION DES ŒUVRES DE
PAUL FÉVAL
SOIGNEUSEMENT REVUE ET CORRIGEE

Les Merveilles du Mont-Saint-Michel.
Les Etapes d'une Conversion : I. *La Mort d'un père.*
— II. *Pierre Blot.*
— III. *La Première communion.* 3e récit de Jean.
— IV. *Le Coup de Grâce,* dernière étape.
Jésuites !
Pas de divorce !
La Fée des Grèves.
A la plus Belle : I.
— II. *L'Homme de Fer.*
Château pauvre, voyage au dernier pays breton.
Le dernier Chevalier.
Frère Tranquille : I.
— II. *La Fête du Roi Salomon.*
La Fille du Juif Errant. — Le Carnaval des Enfants.
Le Château de Velours.
La Louve : I.
— II. *Valentine de Rohan.*
L'Oncle Louis : I.
— II. *Les Belles de Nuit.*
Le Loup Blanc.
Le Mendiant noir.
Le Poisson d'Or.
Le Régiment des Géants.
Les Fanfarons du Roi.
Le Chevalier de Kéramour : I.
— II. *La Bague de Chanvre.*
Le Chevalier Ténèbre.
Les Couteaux d'or.
Les Errants de Nuit.
Fontaines-aux-Perles.
Les Parvenus.
La Reine des Epées : I.
— II. *Chérie !*
Les Compagnons du Silence : I.
— II. *Le Prince Coriolani.*
Une Histoire de Revenants : I.
— II. *L'Homme sans bras.*
Roger Bontemps : I.
— II. *Le Rôdeur gris.*
La Chasse au Roi : I.
— II. *La Cavalière.*
Le Capitaine Simon. — La Fille de l'Emigré.
La Quittance de Minuit : I.
— II. *Les Libérateurs de l'Irlande.*
L'Homme du Gaz.
Corbeille d'Histoires.
Chouans et Bleus.
La Belle Etoile.
La Première aventure de Corentin Quimper.
Contes de Bretagne.
Romans enfantins.
Veillées de la Famille.
Rollan Pied-de-Fer.
Le Maçon de Notre-Dame.

PAUL FÉVAL

CHÉRIE !

SEULE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

PARIS — 22, RUE HUYGHENS 22 — PARIS


LIBRARY
JUL 9 1964

CHÉRIE ![1]

I

LE RAPPORT D'HERMANN

Presque tous les hôtes du château reposaient encore; les fenêtres étaient fermées, et pour tout bruit on entendait une sorte de grincement aigre dans la direction des appartements de Concordia. La lauréate se levait en effet de bonne heure; elle avait l'habitude de commencer sa journée par une petite étude de violon.

Du côté de la ferme, le mouvement et la vie régnaient déjà; les étables ouvertes donnaient passage aux bœufs de travail et aux belles vaches laitières qui s'en allaient d'un pas grave, frappant alternativement leurs flancs de la queue et du museau, vers le pâturage voisin.

C'était une belle matinée; la brume qui s'élevait de la plaine rougissait les rayons du soleil levant et annonçait

(1) L'épisode qui précède est intitulé *La Reine des Epées.*

un jour pur. Au-dessus du château, les forêts de pins s'étageaient noires et tranchantes; le château lui-même dressait ses vieilles murailles et ses tourelles à plus de cent pieds au-dessus du brouillard; — puis c'était comme une grande mer de brume qui s'étendait à perte de vue, voilant le cours sinueux du Neckar et tout le riant paysage de la plaine. Au delà de cette mer, les rayons du soleil doraient faiblement les coteaux lointains qui fermaient l'horizon.

Chérie demeura un instant silencieuse et pensive au seuil de la porte-fenêtre qui s'ouvrait sur l'ancien bastion; son regard se noya dans le brumeux océan qui était à ses pieds. A gauche de la terrasse où elle allait descendre, le corps du logis principal du château faisait retour et ménageait une courtine carrée sur laquelle donnaient d'un côté l'appartement de la comtesse Lenor, de l'autre celui du baron de Rosenthal. La fenêtre de la chambre à coucher du baron était justement située vis-à-vis de la terrasse. On ne voyait point les croisées de la chambre à coucher de Lenor. Sans y songer, Chérie tourna ses regards vers la cour carrée : elle vit retomber le rideau de mousseline brodée qui se collait aux vitres de M. de Rosenthal.

— Pauvre baron! murmura-t-elle.

Comme cette exclamation s'échappait de ses lèvres, elle entendit le bruit d'une autre fenêtre qui se refermait de l'autre côté de la cour.

— Et pauvre Lenor! ajouta-t-elle.

Sa tête charmante s'inclina plus triste. Elle était en

déshabillé du matin, vêtue d'une robe blanche flottante, et ses beaux cheveux blonds, sans liens, laissaient voltiger leurs boucles à la brise matinale; on l'aurait pu prendre, dans ce pays des légendes et des poétiques traditions, pour une de ces fées amies qui hantent les vieux châteaux et qui balancent, quand vient le crépuscule, leurs formes vaporeuses au-dessus des créneaux antiques.

— Elle me déteste, dit-elle encore, moi qui l'aimerais de si bon cœur si elle voulait! mais comment le voudrait-elle? Je suis venue ici pour son malheur... Sait-elle comme je souffre? et si elle le sait, que lui importe?

Elle s'achemina vers le télescope braqué dans le brouillard; machinalement elle mit son œil à la lentille et n'aperçut rien, sinon le champ circulaire qui était d'un blanc grisâtre.

— Ainsi est l'avenir, pensa-t-elle en laissant retomber ses mains croisées sur son peignoir, un voile impénétrable et lourd, au delà duquel se cache l'inconnu!

Les troupeaux mugissaient dans l'herbe mouillée; les pâtres entonnaient leur chanson; du côté de l'ouest, de hautes colonnes de fumée commençaient à s'élever au-dessus de la forêt. Tout s'éveillait; Chérie s'était assise sur le parapet de pierre qui bornait la terrasse; elle ne voyait plus rien de ce qui se passait autour d'elle. La rêverie qui plane toujours dans l'atmosphère allemande l'avait prise; elle était loin, bien loin, avec ses souvenirs heureux.

Tout en rêvant elle avait posé sa main sur le petit bout du télescope, qui bascula et releva son champ. Quand

Chérie remit son œil à la lentille, le brouillard avait disparu pour elle, le télescope était braqué maintenant sur les coteaux vivement éclairés qui s'étageaient au-devant de Ramberg.

Chérie poussa un cri et se rejeta tout à coup en arrière : elle venait d'avoir une vision. Sur le champ clair du télescope, deux jeunes hommes en costume d'étudiants lui étaient apparus, et dans l'un d'eux elle avait cru reconnaître Frédéric.

Les deux jeunes hommes descendant précipitamment la pente de la colline semblaient marcher tout droit vers le château de Rosenthal.

La vallée du Neckar a bien six lieues de large, mais personne n'ignore qu'on perd facilement la notion de la distance quand le télescope est là pour égarer l'imagination en centuplant le pouvoir des yeux. Chérie regarda devant elle, pour voir si les deux voyageurs n'entraient point dans l'avenue du château.

Au-devant d'elle et dans les gazons semés de bouquets, il n'y avait personne; et quand son regard voulut aller au delà, elle rencontra l'océan de brume immobile, immense, qui couvrait toujours la vallée.

— Folle que je suis! murmura-t-elle en souriant et en se rapprochant du télescope.

C'était le télescope tout seul qui pouvait lui rendre sa vision et décider si elle avait été le jouet de son rêve. Mais le mouvement que lui avait arraché sa surprise avait dérangé le massif instrument; Chérie ne vit plus que le

ciel dont l'azur brillant, chargé de vapeurs rosées, éblouit son regard. Elle pensait :

— C'était lui! je suis bien sûre que c'était lui! la fatigue avait l'air de l'accabler. Il s'appuyait lourdement sur son bâton de voyage. Je ne l'ai vu qu'un instant, mais il me semble que son compagnon hâtait la lenteur de sa marche...

Tout en songeant ainsi, elle manœuvrait le télescope pour retrouver son point de mire, et son esprit travaillait bien plus encore que ses mains.

— Une fuite! se disait-elle. Pourquoi fuirait-il? C'est un enfant qui n'a jamais eu la pensée de se mêler aux luttes politiques. Oh! non, il ne fuit pas... Il vient peut-être. Sa mère habite les montagnes, il vient pour sa mère.

Elle s'arrêta et ajouta comme malgré elle :

— Pour sa mère ou pour moi!

Un sourire éclaira sa beauté; cette pensée la faisait heureuse si naïvement et si pleinement, qu'on eût cherché en vain sur son visage les traces de sa récente tristesse. Le télescope, cependant, pivotait, parcourait les coteaux lointains et fouillait les moindres replis des sentiers qui descendaient de la vallée. La vision ne se montrait plus, les deux voyageurs étaient désormais introuvables.

Mais au lieu des deux voyageurs, Chérie rencontra tout à coup dans le champ du télescope une petite escouade de cavalerie qui galopait ventre à terre en se dirigeant aussi vers la Forêt-Noire. Les cavaliers étaient sur la route même qui venait de Ramberg au château de Rosenthal; Chérie pouvait voir scintiller aux rayons du soleil l'acier

poli de leurs casques et les canons brillants de leurs carabines. C'étaient des dragons de la garde, conduits par un officier qui poussait son cheval avec fureur et qui désignait à l'aide de son épée un objet situé hors du champ de la lunette.

Le cœur de Chérie se serra; elle devinait presque. Elle fit basculer le télescope vivement de haut en bas et retrouva enfin ses deux voyageurs qui couraient maintenant à toutes jambes en regardant derrière eux avec effroi.

— Frédéric! s'écria-t-elle, Frédéric!

Et sa main se tendit en avant, comme si elle eût voulu lui offrir secours. Mais, cette fois encore, la vision ne dura qu'un instant; le télescope, qui s'abaissait toujours pour suivre la course des deux fugitifs, rencontra le niveau de la mer de brouillard.

Les deux fugitifs, le prétendu Frédéric et son compagnon, disparurent dans cet océan où les dragons du roi vinrent se plonger à leur tour au grand galop de leurs chevaux.

Désormais, le télescope était inutile; Chérie se laissa choir sur le parapet. Elle ne vit point une fenêtre de l'étage supérieur qui s'ouvrait discrètement; elle ne vit point la figure large et imposante de l'honnête Hermann qui se montrait à demi derrière les rideaux entre-bâillés. Elle était tout entière à son idée fixe; elle tâchait maintenant de croire qu'elle avait mal vu; ce ne pouvait être Frédéric, elle s'était trompée.

Tout à coup, elle se prit à écouter attentivement. Le

violon de Concordia se lamentait toujours dans la partie la plus reculée du château; mais, en même temps, on entendait des voix empressées qui criaient au bas des murailles :

— La voici, pour le coup! voici notre jeune dame!

Chérie, effrayée, regarda par l'ouverture d'un créneau : elle vit dans les fossés fleuris une armée entière de paysans et de paysannes qui s'avançaient en bon ordre avec de monstrueux bouquets.

Une petite moue pleine d'espièglerie remplaça l'inquiétude grave qui tout à l'heure altérait les traits de Chérie. Les bouquets, c'était son supplice : les vassaux du château de Rosenthal menaçaient de l'ensevelir sous leurs bouquets comme autrefois les Sabins retors ensevelirent, sous leurs prétendus bracelets, la fille de Tarpeius. Chérie était traquée, Chérie était guettée; ces grosses bottes de fleurs sans parfum, qui croissent sous le climat froid de la Forêt-Noire, la poursuivaient par derrière et lui barraient le chemin par devant. Au détour de tout sentier par où elle passait, il y avait un bouquet à l'affût; des tulipes lymphatiques et grasses, des renoncules pommées comme des choux, des pivoines obèses et des brassées de ce pauvre lilas qui déteint sous le soleil d'Allemagne. Derrière ces fleurs, le compliment perfide et gluant se cachait comme le limaçon sous les feuilles humides de la laitue... le compliment qui décuple l'injure du bouquet!

La pauvre Chérie était aux abois; elle ne savait où fuir ces bouquets qui se levaient avec l'aube et qui restaient debout tout rouges et tout contents après le crépuscule

du soir; elle pensait souvent que c'était une vengeance, adroite mais cruelle, de la comtesse Lenor, sa charmante ennemie.

— Sauve qui peut! s'écria-t-elle en apercevant par le trou du créneau la procession des renoncules, des tulipes et des pivoines.

Elle ne fit qu'un saut jusqu'à sa chambre, où elle s'enferma à double tour.

A la porte du château, les pivoines, les renoncules et les tulipes rencontrèrent M. le comte Spurzeim en galant négligé du matin.

— Soyez les bienvenus, mes amis, dit-il aux paysans et aux paysannes, ne ralentissez pas votre zèle, dussiez-vous défleurir tout le domaine. Songez que la future épouse de mon neveu a besoin de distraction et qu'il faut la divertir!

Les paysans et les paysannes brandirent leurs paquets de verdure, en déclarant qu'ils faucheraient plutôt tout le pays pour être agréables à la fiancée de leur maître. Ils entrèrent pour présenter leurs hommages à Chérie, et le comte sortit par les fossés. Il gagna la partie du rempart qui était sous l'appartement de Chérie et leva la tête sans faire semblant de rien. Il est toujours bon de dissimuler son adresse.

M. le comte aperçut Hermann à la fenêtre de l'étage supérieur, il lui fit un signe mystérieux. Un signe mystérieux ne coûte pas plus qu'un signe ordinaire. Hermann descendit aussitôt et rejoignit son maître dans les fossés.

Hermann, il faut le dire, était bien changé à son avan-

tage. Ces trois semaines lui avaient singulièrement profité : sa démarche était digne, son œil discret et même un peu sournois; il portait sa main sous le revers de la livrée, et sa grosse bouche avait appris je ne sais quel sourire suffisant et matois qui allait bien au Sancho Pança du don Quichotte de la diplomatie.

— Fais semblant de ne pas me voir, dit le comte du plus loin qu'il l'aperçut.

Hermann se mit à ramasser des pâquerettes dans l'herbe et sifflota un petit air.

— Bien! murmura le comte. Seulement c'est un peu chargé. Tu ramasses trop de pâquerettes et tu siffles trop longtemps. On ramasse une pâquerette en passant, on siffle le quart d'un couplet : cela suffit. Le mieux est l'ennemi du bien.

Hermann cessa de siffler et de cueillir des pâquerettes. Le comte se dirigea vers un bosquet voisin; Hermann le suivait en décrivant des courbes déjà savantes.

— Bien! dit le comte à travers le feuillage épais du bosquet. Seulement tu fais trop de zigzags : ce n'est pas naturel. On va un peu à droite, un peu à gauche, pour ne pas se donner le ridicule de suivre la ligne droite, et c'est tout.

Ayant ainsi parlé, il se rapprocha.

— Je crois qu'il n'y a personne à portée de nous entendre, murmura-t-il.

— Pas un chat! répondit Hermann.

— Regarde à gauche pendant que je regarderai à droite.

L'examen des environs ayant été fait avec soin, le

comte revint vers Hermann, qui se tenait debout devant lui, le chapeau à la main.

— Tu étais à ton poste? demanda le vieux Spurzeim.

— Oui, monsieur le comte, depuis une grande demi-heure.

— Fais-moi ton rapport.

— Quant à ça, monsieur le comte, mon rapport ne sera pas long.

— L'importance d'un rapport, dit Spurzeim sentencieusement, n'est pas toujours en raison directe de sa longueur. Qu'as-tu vu?

— J'ai vu la demoiselle sortir de sa chambre, venir sur la terrasse et regarder au télescope.

Le comte prit un air recueilli.

— Halte! fit-il; donne-moi le temps de réfléchir.

Il se rongea le bout des doigts en prenant, pour cette fois seulement, la physionomie impassible du diplomate militaire Wellington.

— Après? dit-il ensuite, tu peux continuer.

— C'est tout, répliqua Hermann.

Spurzeim haussa les épaules.

— Un rapport ne commence que quand il est fini! dit-il en secouant son jabot.

Hermann sourit pour bien montrer qu'il avait compris, et Spurzeim fut content. L'univers entier sait bien que les diplomates ont coutume de trouver des mots remplis de profondeur. Depuis sa plus tendre jeunesse, le comte Spurzeim cherchait un mot que l'on pût opposer à la sentence fameuse de M. de Talleyrand : « La langue a été

donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée. » Il ne l'avait pas encore trouvé; mais il rencontrait çà et là, comme on le voit, des maximes d'une valeur secondaire qui pouvaient le récompenser de ses efforts.

Ainsi, les alchimistes du moyen âge, en poursuivant la pierre philosophale, mettaient la main par hasard, tantôt sur l'émétique, tantôt sur quelque autre bonne chose. Hermann s'était arrêté dans la position du soldat sans armes.

— Mouche-toi! lui commanda le comte.

Hermann obéit.

— Trop fort! trop fort! grommela le diplomate. On se mouche pour prendre une contenance, et non point pour trompeter à l'univers entier : Me voilà, je suis ici, regardez-moi!

Hermann remit son mouchoir dans sa poche.

— Maintenant, reprit Spurzeim, bâille un petit peu en étirant tes bras et entre dans ce bosquet au hasard, comme si tu cherchais des nids de merle ou des noisettes.

Quand le docile Hermann fut dans le centre du bouquet d'arbres, M. le comte Spurzeim regarda tout autour de lui avec précaution.

— Quel air avait-elle? demanda-t-il.

— L'air de s'ennuyer, comme toujours, répondit Hermann.

— Ah çà! elle s'ennuie donc décidément, cette belle enfant-là?

— Elle s'ennuie beaucoup, monsieur le comte.

— Je tâche pourtant de me rendre agréable, dit Spur-

zeim en se grattant l'oreille avec la main gauche, comme faisait notoirement le comte de Bernsorff, ambassadeur de Prusse, au congrès de Karlsbad.

Hermann l'interrompit et lui dit avec une pleine franchise :

— Monsieur le comte, vous l'ennuyez.

— Comment, maraud! s'écria Spurzeim.

Hermann s'inclina respectueusement.

— Je fais mon rapport, dit-il.

— Allons, allons, c'est juste. L'histoire raconte que le valet d'Horace Walpole disait souvent à son maître qu'il était bête comme une oie. Je t'engage à ne pas aller jusque-là; mais, pour le bien du service, il faut une certaine liberté de parole. Mon neveu, d'ailleurs, est plus jeune que moi, et c'est à lui qu'incombe naturellement la charge d'amuser sa future.

— Votre neveu l'ennuie, dit résolument Hermann.

— Eh! et! eh! fit Spurzeim, le fait est que, de nos jours, la jeunesse ne sait plus divertir les dames. Mais la toilette, mais le luxe qui entoure notre jeune fille?

— Que voulez-vous, monsieur le comte, tout cela l'ennuie.

— Diable! diable! Ah çà! cette enfant-là n'a pas un bon caractère! Comment! les honneurs que je lui fais rendre par les vassaux, cette pluie de bouquets?...

Hermann leva ses deux bras au ciel.

— Vos bouquets l'ennuient plus que tout le reste, monsieur le comte!

Le comte joignit ses mains sur son estomac. Il se sou-

venait qu'au congrès de Troppau, un diplomate de sa connaissance avait fait ce geste significatif.

— C'est grave! murmura-t-il, c'est excessivement grave! Et Rosenthal?

— Monsieur le baron, répondit Hermann, se couche fort tard depuis quelque temps, parce qu'il reste à regarder les fenêtres de la comtesse Lenor. En revanche, il se lève de très grand matin, et le premier chant du coq le retrouve à son poste contemplant toujours les fenêtres de la comtesse Lenor. Partout où va la comtesse Lenor, monsieur le baron la suit.

Spurzeim chercha dans sa mémoire quel signe ou quel geste M. Pozzo di Borgo avait coutume de faire pour témoigner sa mauvaise humeur. Ne trouvant point ce détail précieux dans son souvenir, il se tapa tout bonnement la cuisse comme M. le comte de Nesselrode.

— Et ça continue depuis le matin jusqu'au soir, poursuivait Hermann. Et il paraît que M. le baron n'est pas comme Mlle Chérie, que ce métier-là ne l'ennuie pas du tout.

— Ah çà! dit le comte en fronçant le sourcil, je crois que le coquin a décidément le mot pour rire.

— Je fais mon rapport, répliqua Hermann avec bonhomie.

Spurzeim se rappela juste à point que M. Pozzo di Borgo avait l'habitude de se caresser le menton dans les circonstances difficiles; cela lui fit plaisir et il se caressa le menton.

— Il faut presser le mariage, pensa-t-il tout haut; je

ne veux pas perdre les trésors de diplomatie que j'ai dépensés dans cette affaire-là... Hermann!

— Monsieur le comte?

— Abandonnons ce qui concerne la future de mon cher neveu et traçons ici une ligne de démarcation profonde afin de ne point mêler les dossiers, comme nous disons en chancellerie. As-tu vu les frères Braun?

— Les frères Braun, répondit Hermann, ont derrière eux une centaine de sauvages, et ils sont bien déterminés à casser le cou de quiconque voudra surenchérir à leur enlever la maison du Sparren.

— Casser le cou! répéta Spurzeim, qui avait fait le tour des grimaces diplomatiques et qui revint franchement au bon petit sourire de Voltaire. C'est peut-être bien fort! Nous n'avons besoin que d'effrayer l'acquéreur. Mais on a vu historiquement des faits semblables, et la diplomatie, comme toute chose humaine, dépasse quelquefois le but. L'homme fort s'en lave les mains et dit : C'est malheureux! Qu'as-tu appris sur l'acquéreur?

— J'ai appris que M. le comte ne s'était pas trompé : l'acquéreur est bien ce maître Hiob, de Stuttgard, qui s'est logé au village de Munz avec dame Barbel, son épouse.

— Combien a-t-il offert?

— Quatre-vingt mille thalers.

— Cent mille écus, argent de France! s'écria le plus habile des diplomates.

Et il se frotta les mains tout doucement.

— Hermann, mon ami, reprit-il, traçons une seconde

ligne de démarcation ici afin de garder toujours l'esprit libre et net. Nous passons du concret à l'abstrait : je vais te faire un petit bout de théorie. Talleyrand, mon illustre ami, avait formé ainsi plusieurs gaillards qui n'étaient pas, dans le principe, beaucoup plus dégourdis que toi. Tu commences à posséder un peu les principes élémentaires de la diplomatie. Continuons. La diplomatie appliquée à la vie intime s'adresse aux deux actes les plus importants de la vie. Quels sont ces deux actes?

— Boire et manger, parbleu! répondit Hermann après avoir suffisamment réfléchi.

— Hériter et se marier, rectifia Spurzeim avec emphase. Suis-moi bien : nous allons aujourd'hui travailler pour l'un et pour l'autre de ces actes : mariage et succession. Notre instrument diplomatique pour le mariage est cette jeune fille que nous avons amenée à Ramberg. Notre instrument diplomatique pour la succession est le trio malpropre des frères Braun. Comprends-tu bien?

— Pour le mariage, oui, répondit Hermann; pour la succession, je ne vois pas.

Spurzeim eut un sourire content.

— Il faut avouer que c'est d'une certaine subtilité, dit-il avec complaisance. Mais nous allons débrouiller cela. Ce maître Hiob, ancien bedeau de l'université de Tubingue, n'a pas, en réalité, un sou vaillant; il était chargé par les étudiants de veiller aux intérêts de leur jeune pupille, et servait en quelque sorte de trésorier pour les dons volontaires que l'Université destinait à la fille de Franz Steibel. Je possède toute cette histoire sur

le bout du doigt. Pendant seize ans qu'a duré cette étrange tutelle, maître Hiob a reçu des sommes fort importantes dont on ne songeait jamais à lui demander compte; la jeune fille vivait comme une princesse; c'était tout ce que voulaient messieurs les étudiants. Maître Hiob chargeait mon ami Muller d'acheter de la rente, maître Hiob faisait sa pelote si bel et si bien, qu'il a pu offrir pour le Sparren un capital de quatre-vingt mille thalers. Voici un fait acquis. Un autre fait non moins incontestable, c'est que cette somme appartient à Chérie. Or, Chérie va devenir la femme de mon très cher neveu; Rosenthal sera donc propriétaire légitime des quatre-vingt mille thalers. Et comme je suis jusqu'à présent l'héritier unique de mon neveu Rosenthal...

Hermann avait suivi laborieusement les sinuosités ardues de cette argumentation; il poussa un long soupir de soulagement et frappa ses deux mains l'une contre l'autre.

— C'est pourtant vrai! s'écria-t-il.

Puis il ajouta par réflexion :

— Mais votre neveu se porte diablement bien, monsieur le comte. Il va se marier, et cet héritage-là me semble un petit peu chanceux!

Ce fut le propre regard de Talleyrand que Spurzeim choisit cette fois pour toiser son valet.

— Assez pour aujourd'hui, dit-il; médite cette leçon, qui est bonne; je ne suis pas mécontent de tes progrès. Continue d'être alerte et vigilant; regarde à droite quand

tu veux voir à gauche, et souviens-toi que l'œil a été donné à l'homme pour loucher.

Spurzeim s'arrêta, suffoqué par la joie. Cette phrase échappée à son improvisation était UN MOT, un de ces mots qui prennent place d'autorité dans l'histoire. Il fit coup sur coup quatre ou cinq gestes empruntés à quatre ou cinq diplomates différents, tous bien posés, tous ayant assisté pour le moins à un Congrès historique; puis il tira ses tablettes de sa poche et inscrivit son mot afin de ne le point oublier. Qu'est-ce qui lui manquait pour être l'égal des aigles diplomatiques? Un mot! eh bien, désormais, il avait son mot.

Il pensa tout de suite à faire faire une seconde édition de sa biographie et rédigea, séance tenante, ce paragraphe :

« On dit qu'à la suite de ces conférences, le chargé d'affaires de ***, qui était alors le comte Spurzeim, esprit fin, délicat, nature sceptique et supérieure, ne croyant à Dieu ni au diable, un véritable cousin des encyclopédistes, sur le visage de qui on voyait, suivant le dire de ses contemporains, comme un reflet du sourire de Voltaire, fut placé au grand dîner d'adieu à côté du marquis de Wellesley, et que le noble marquis vantant, avec sa partialité militaire, le coup d'œil d'Alexandre, de César et de Frédéric II, le comte Spurzeim se plut à opposer à ces grands hommes Philippe de Macédoine, l'empereur romain Auguste et Louis XI de France.

« La discussion s'échauffa; il y eut, pour et contre, des

arguments de première force; mais le comte Spurzeim mit fin à la petite guerre par un mot qui fit longtemps le désespoir de M. le prince de Talleyrand.

« — Milord, dit-il au futur duc de Wellington, en fait de regard les goûts sont différents, et vous savez qu'il ne faut point discuter les goûts. Mon avis est que l'œil a été donné à l'homme...

« — Pour voir, interrompit le loyal Anglais.

« — Pour loucher! acheva le rusé Wurtembergeois. »

Spurzeim remit ses tablettes dans sa poche.

— Monsieur le comte n'a rien à m'ordonner? dit Hermann.

— Non, mon ami, non, répliqua le comte. Je suis satisfait de toi et de moi. Les mariages auront lieu demain soir : nous n'avons plus que trente-six heures à passer, et ce serait bien le diable...

Il n'acheva pas. Le maître et le valet tressaillirent tous deux à la fois : le bouquet d'arbres où ils étaient confinait à la muraille du parc, et ils venaient d'entendre un bruit de pas derrière eux.

— Chut! fit le comte : nous avons peut-être parlé trop haut!

— Ce sont des gens qui passent au dehors dans la campagne, dit Hermann.

— Diable d'enfer! s'écria une voix en ce moment, ce coquin de mur n'a donc pas une seule brèche!

— Mes jambes ne peuvent plus me soutenir! répliqua une autre voix; je crois que cette course forcée m'a rendu ma fièvre.

— Allons, mon frère, un peu de courage! Mieux vaut encore la fièvre que les dragons!

La voix qui avait parlé la dernière s'interrompit pour jeter ce cri de triomphe :

— Bravo! bravo! *Gaudeamus!* voici la brèche demandée! Nous allons enfin pénétrer dans ce castel antique.

Quelques mœllons roulèrent à l'intérieur du parc : Spurzeim et son fidèle valet, qui se tenaient cois, virent apparaître entre les buissons une tête rouge et bouffie.

— Qu'est-ce que c'est que cela? murmura le comte.

— Ceux-ci n'y mettent point de façons, dit Hermann, ils entrent sans se faire annoncer.

Après la tête bouffie, apparurent un dolman en lambeaux et couvert de poussière, puis de grosses jambes courtes qui s'accroupirent sur le haut de la brèche.

— Allons, mon frère, dit le nouvel arrivant, un dernier effort!

Il tendit la main de l'autre côté du mur, et un second personnage parut à son tour sur la brèche.

Celui-ci n'était pas beaucoup mieux couvert que le premier, mais ses cheveux en désordre, ses habits déchirés et poudreux ne pouvaient ôter à son visage son caractère de distinction calme et fière. C'était un tout jeune homme, à la figure pâle et amaigrie; sa marche embarrassée indiquait de la souffrance.

Le gros garçon regarda tout autour de lui d'un air joyeux.

— Holà! s'écria-t-il d'une voix de stentor; à la

boutique, s'il vous plaît! n'y a-t-il personne dans ce vénérable séjour?

Son compagnon s'était adossé contre un arbre et semblait près de céder à l'excès de sa fatigue.

— Ce ne sont pas des voleurs, au moins? murmura Hermann.

— Il me semble que j'ai vu ces figures-là quelque part! dit le vieux Spurzeim.

Le gros garçon joufflu se dirigea tout droit vers le bosquet.

— J'ai entendu des voix là-dedans, dit-il. Ce petit bois doit être plein de châtelains!... Eh parbleu! ajouta-t-il en apercevant Spurzeim derrière les arbres, voici ma fameuse tête de conseiller privé honoraire! Dites-moi, noble vieillard, n'est-ce pas là que demeure mademoiselle Chérie?

II

FRÉDÉRIC ET BASTIAN

C'était la première fois qu'on venait demander mademoiselle Chérie au château de Rosenthal. Le comte Spurzeim et son valet se regardèrent; puis, pour mettre en pratique le grand principe de la diplomatie, le comte tira son foulard et se moucha; Hermann fit de même, et le nouveau venu n'obtint pas d'abord d'autre réponse.

— Sais-tu, murmurait Spurzeim derrière son foulard, que ces gaillards-là ont bien mauvaise mine?

— J'ai vu des bandits qui étaient plus proprement habillés, répliqua Hermann.

Par le fait, nos deux camarades arrivaient en déplorable état. On eût dit qu'ils s'étaient frottés à toutes les broussailles du canton. Le plus jeune, celui qui avait des cheveux blonds et dont la figure pâle exprimait la fatigue et la souffrance, avait perdu sa coiffure en chemin; son

dolman déchiré ne tenait plus sur ses épaules, et à travers sa redingote ouverte on voyait des gouttelettes de sang plein sa chemise. L'autre avait sa casquette et son dolman à peu près entiers; mais son genou passait par une large déchirure qui fendait son pantalon du haut en bas. Cela ne l'empêchait point d'avoir l'air très content de lui-même et de se présenter comme un homme sûr de son fait.

— Je vous demande, répéta-t-il en caressant le vaste fourneau de sa pipe attachée à son cou par un cordon vert, je vous demande si c'est ici la demeure de mademoiselle Chérie?

— Oui, répondit Hermann sèchement.

— Avance, Frédéric! dit le gros garçon en se tournant vers son compagnon, n'aie pas peur; nous voici au bout de nos peines.

Frédéric restait appuyé contre son arbre, et ses regards, fixés sur le château, cherchaient à deviner déjà laquelle de ces gothiques croisées éclairait la chambre de Chérie.

— Et que lui voulez-vous, à cette demoiselle? demanda Hermann, que son maître poussait en avant.

— Nous voulons l'embrasser, répondit le gros garçon.

Hermann fit un haut-le-corps.

— Ça vous étonne, domestique? reprit le nouvel arrivant. Moi, je vous avoue que j'aimerais mieux m'entretenir directement avec ce conseiller privé honoraire qui est là derrière vous, et dont la bonne tête ma frappé vivement il y a trois semaines... Oui, monsieur, ajouta-t-il avec volubilité en écartant de la main Hermann et en

s'adressant au comte, j'ai eu l'honneur de vous voir aux fêtes de Ramberg. Je m'appelle Bastian et ce jeune homme a nom Frédéric. Je suis l'ami de Frédéric et Frédéric est mon ami : c'est notre position dans le monde. Quant à mademoiselle Chérie, nous sommes ses oncles.

— Ses oncles! répéta Spurzeim.

— Ses tuteurs, si mieux vous aimez.

Hermann s'était replié sur son maître.

— Ce sont des étudiants, murmura-t-il.

— Je le vois bien! répondit tout bas le comte. Il faut nous défaire d'eux et lestement, car nous avons déjà bien assez d'embarras comme cela!

Bastian avait fait une pirouette sur lui-même; il exécutait un moulinet avec son bâton de voyage et regardait tout autour de lui.

— Ce n'est pas mal ici, disait-il, pas mal du tout! comment trouves-tu ce parc, Frédéric? le site est beau et c'est en bon air : à tout prendre, Chérie est assez bien logée.

Comme son compagnon ne répondait pas, il appuya ses deux mains sur son bâton et le regarda en face. Dans cette position, il tournait le dos aux deux diplomates, le maître et le valet, qui délibéraient à voix basse.

— Ah çà! parle donc, toi, Frédéric, dit-il d'un ton de reproche; c'est étonnant comme tu as baissé, mon ami, toi à qui j'ai connu tant de talent! J'aimerais mieux voyager avec un simple Renard!

— Laissez-moi faire, dit Hermann au comte, je vais arranger cela.

— Voyons, Frédéric, voyons, poursuivait Bastian qui lui secouait le bras, tu vas nous faire passer pour des gens du commun!

Hermann lui toucha l'épaule par derrière et Bastian se retourna.

— C'est encore vous, domestique! s'écria-t-il.

— Monsieur, interrompit Hermann, mademoiselle n'est pas visible.

— Ah bah! fit Bastian; est-ce vrai, cela, monsieur le conseiller privé honoraire?

Le comte inclina gravement sa tête poudrée.

— Une migraine... commença Hermann.

— Entends-tu ce qu'il dit, Frédéric? s'écria Bastian qui tira sa boîte à tabac pour bourrer sa pipe; Chérie a la migraine! Du diable si elle savait ce que c'est que la migraine, autrefois! Veux-tu en bourrer une? Non! est-ce que tu as la migraine aussi, toi? Tu me laisses tout le poids de la conversation.

Il referma bruyamment la boîte et mit le tuyau de sa pipe dans sa bouche.

— Eh bien, domestique, reprit-il en cherchant son briquet, nous avons, Frédéric et moi, un remède contre la migraine. Emboîtez le pas, s'il vous plaît, et conduisez-nous chez mademoiselle notre nièce.

Il prit Hermann par les deux épaules et lui fit faire un demi-tour. Le comte avait eu le temps de préparer ses effets; il choisit ce moment pour intervenir, et se plaça en face de Bastian, qui mettait son amadou allumé sur le fourneau de sa pipe.

— Monsieur, dit-il en s'inclinant avec raideur, je n'aurais eu, pour ma part, aucune répugnance à vous recevoir...

— Attention! interrompit Bastian, qui se tourna vers Frédéric, ceci me paraît être *l'ultimatum*.

— Mais, poursuivit le vieux comte avec le plus incisif de tous ses sourires à la Voltaire, vous n'ignorez pas que cette demeure appartient à mon neveu, monsieur le baron de Rosenthal...

— Qui est à Stuttgard! interrompit joyeusement le gros Bastian.

— Qui est ici, répliqua Spurzeim.

— Tiens! tiens! fit Bastian un peu déconcerté. On nous avait dit pourtant...

Puis il ajouta par habitude :

— Parle donc, toi, Frédéric! que diable, c'est à ton tour!

— Mon cher neveu, poursuivit le diplomate d'un accent patelin, a le tort de ne pas beaucoup aimer messieurs les étudiants de l'Université de Tubingue. Il serait peut-être prudent pour ceux-ci de rester le moins de temps possible sur ses terres... particulièrement s'ils se trouvent dans certaine position...

Il s'interrompit et sembla hésiter.

— Quelle position? demanda Bastian non sans inquiétude.

— Cher monsieur, répliqua le diplomate, vous devez connaître cette position infiniment mieux que moi. Les

dragons de Sa Majesté sont bien montés et vous êtes à pied...

Bastian ôta sa pipe de sa bouche et les belles couleurs de ses joues disparurent.

— Vous dites?... balbutia-t-il.

— Je dis, acheva le vieux comte, que la frontière n'est pas loin, et qu'à un quart de lieue d'ici la montagne commence à être impraticable pour la cavalerie. Je n'ai, du reste, aucun conseil à vous donner, mes chers messieurs, et je suis bien votre serviteur.

Il s'inclina de nouveau et tourna les talons. Bastian, qui restait tout interdit, tenant à la main sa pipe en train de s'éteindre, le regarda s'éloigner et l'entendit crier à Hermann :

— Va vite prévenir mon neveu, le colonel, de l'arrivée de ces messieurs.

Hermann prit sa course. Bastian jeta un coup d'œil vers la brèche qui lui avait servi d'entrée et grommela entre ses dents :

— Voilà un vieillard essentiellement désagréable! Moi, je ne comptais pas du tout sur le Rosenthal. On aura lâché de Tubingue des pigeons voyageurs, puisqu'ils savent déjà par ici que les dragons sont à notre poursuite. As-tu entendu ce qu'il a dit, toi, Frédéric?

Le jeune étudiant sembla s'éveiller.

— Non, répondit-il.

— Le pauvre garçon baisse, baisse! se dit Bastian; il n'a plus du tout de talent!... Eh bien! mon vieux, reprit-il tout haut, on nous a reçus ici à coups de pied ou peu s'en

faut, et je crois que le plus prudent est de déguerpir avec la rapidité de l'éclair.

Frédéric fixa sur lui ses yeux mornes et tristes.

— Je veux la voir! prononça-t-il lentement.

— Tu veux la voir! tu veux la voir! répéta Bastian avec impatience et en contrefaisant sa voix; c'est bien facile à dire. Moi aussi, je voudrais la voir!

Il se prit à se promener à grands pas sur le gazon et croisa ses bras sur sa poitrine.

— Oh! oui, poursuivit-il, pendant que ses gros yeux réjouis prenaient une certaine expression de mélancolie; pour cela j'ai fait sept lieues à pied, j'ai sauté des fossés dont mon pantalon se souviendra, j'ai traversé des haies qui gardent de ma laine...

— Mais il ne suffit pas de vouloir, continua-t-il tout haut; ce vieux singe de conseiller privé honoraire a parlé de dragons. Le Rosenthal est ici, et je n'adore pas l'idée d'entrer en relations suivies avec ce militaire. T'en viens-tu?

— Je veux la voir! prononça Frédéric à voix basse et comme s'il eût répété un refrain.

Bastian fixa sur lui un regard de compassion.

— Ça me fait de la peine, grommela-t-il, de le voir baisser comme cela! Voyons, Frédéric, mon bonhomme, quand tu auras radoté quinze cents fois cette bêtise-là : « Je veux la voir! je veux la voir! » penses-tu que ça t'avancera beaucoup? Au fond, si j'ai peur du Rosenthal, ce n'est pas pour moi, je ne suis pas criminel d'Etat,

ce n'est pas après moi que court la cavalerie. Mais dans ta position, quand on est poursuivi...

Frédéric lui mit la main sur l'épaule; un rayon fugitif se ralluma dans ses yeux; il se redressa et son front eut comme un reflet de cette volonté indomptable qui le faisait jadis le premier et le maître parmi ses compagnons.

— Je te dis que je veux la voir, répéta-t-il une troisième fois.

Bastian changea de ton.

— Eh bien! moi, je te dis, reprit-il en mettant de côté son accent protecteur, que tu risques ton cou, mon bon frère Frédéric, et que ce n'est pas spirituel! Quel était le programme des opérations quand nous sommes sortis de Tubingue? Gagner la frontière, voir Chérie en passant, mais en passant seulement! Le temps de fumer une pipe et de boire une demi-douzaine de tasses à la santé de l'Université. Du moment que Chérie est invisible pour cause de migraine ou autre, du moment que la cave inhospitalière nous refuse des flots de johannisberg, la partie est manquée et la fête remise indéfiniment. En conséquence, moi je dis : Bonsoir, les voisins, et je demande à contempler les beautés de la nature en dehors de cet enclos féodal! T'en viens-tu?

Au lieu de répondre, Frédéric s'assit sur l'herbe au pied de son arbre.

— Diable d'enfer! s'écria Bastian, il paraît que j'en suis pour mes frais d'éloquence.

— Va-t-en si tu veux, dit Frédéric avec fatigue.

— Mais toi, mon bon frère?

— Moi, je reste!

— Longtemps?

— Je ne sais.

— Voyons, cinq minutes?

Frédéric passa sa main sur son front.

— Tiens, Bastian, laisse-moi! murmura-t-il.

— Mais que veux-tu faire ici?

Frédéric garda le silence.

— Ecoute, reprit Bastian, je me suis chargé de toi, car les autres savent bien que tu es devenu moins raisonnable qu'un enfant. Si je te donne une demi-heure, viendras-tu me rejoindre?

— Oui, répliqua Frédéric machinalement et sans songer à ce qu'il disait, j'irai te rejoindre.

— Ta parole?

— Ma parole!

— Eh! bien, je vais t'attendre dans la forêt. A bientôt!

Il jeta un dernier regard vers le château, et il lui sembla entendre les portes s'ouvrir et se fermer avec fracas. Il gagna précipitamment la brèche; sur la brèche, il resta deux ou trois secondes en équilibre.

— Partir sans voir Chérie! pensa-t-il, et sans goûter le marçobrunner de ces caves du moyen âge! J'appelle cela du dévouement stupide! Mais il me semble que je vois grouiller une armée de valets dans les fossés, et l'idée de fréquenter ce grand coquin de Rosenthal n'éveille en moi que des sensations pénibles!

Il sauta dans le chemin creux et disparut en sifflant. Un soupir de soulagement souleva la poitrine de Frédéric; il

était seul, et il était heureux d'être seul. Il voulait descendre tout au fond de son cœur pour y puiser un à un ses chers et poignants souvenirs. C'était un pauvre enfant.

Dès qu'il s'agissait du glaive, c'était un héros; mais le désespoir avait pénétré, comme la pointe d'un poignard, jusqu'aux sources de sa vie. Son âme était plus changée encore que son visage. Si ses joues brillantes avaient pâli, si le feu de son regard s'était éteint, son âme engourdie dormait et n'aspirait même plus au réveil. C'était un pauvre enfant qui s'affaissait volontairement sous le poids de sa détresse et qui pleurait lâchement.

C'était moins qu'un enfant, car au temps de son enfance, il savait parler à Dieu, et maintenant, il ne se souvenait plus de Dieu. Il n'y avait plus rien pour lui, ni présent ni avenir; le désir lui manquait comme l'espoir. Il se réfugiait dans l'inertie mortelle, comme les malades condamnés se réfugient dans l'opium.

Lui qui naguère était le premier, sans comparaison ni conteste, parmi cette jeunesse ivre de vie, exubérante d'audace, de l'Université de Tubingue, lui qui était le maître, le roi, l'Epée, il se laissait tomber sans se plaindre et sans le savoir au dernier rang de ses camarades.

Autour de lui, on disait : « Ce n'est plus que l'ombre de Frédéric! » Et l'ombre de Frédéric n'entendait pas.

Il s'en allait mourant; et il ne voulait point se guérir.

Frédéric était assis sur l'herbe et sa tête s'appuyait au tronc moussu du chêne dont les branches robustes étendaient au-dessus de lui leur feuillage; le jour avançait; un vent tiède montait de la plaine. Frédéric avait

devant lui le parc immense, dont les gazons s'entremêlaient de pièces d'eau et de bouquets de verdure. Au centre du parc et sur un plan incliné, se dressait le noble château de Rosenthal, avec sa ceinture de douves fleuries.

Frédéric ne regardait ni le parc, ni les gazons riants, ni l'orgueilleux château; mais tout cela influait sur lui à son insu et changeait son découragement amer en une sorte de paresse molle qui avait son charme et sa douceur.

Sous le feuillage, les oiseaux chantaient, la brise qui passait parmi les fleurs arrivait tout embaumée. Frédéric avait fermé les paupières; cet harmonieux repos de la nature le magnétisait comme la musique suave et lente qui appelle au sommeil les indolents Orientaux. Ce n'était pas encore le sommeil pourtant, mais c'était déjà le rêve: ses souvenirs prenaient une forme, il voyait Chérie avec sa robe blanche et sa tête nue, Chérie qui venait d'atteindre sa quinzième année. Non plus la jeune fille froide et fière qui semblait le fuir, mais la Chérie des premiers jours, sa protectrice, son amie, qui le cherchait partout, qui venait vers lui en courant, qui écartait à deux mains les boucles folles de ses cheveux blonds pour lui tendre son front d'enfant et lui dire de sa voix, plus douce que la voix des anges :

— Bonjour, mon frère Frédéric!

Un bruit léger se fit; Frédéric ouvrit les yeux et poussa un grand cri. L'image qu'il avait vue en songe était devant lui, mais plus belle. Chérie le regardait avec ses grands yeux bleus souriants et humides. Elle avait une robe de mousseline blanche dont le vent soulevait les plis transparents.

Elle se mit à genoux auprès du pauvre Frédéric, qui croyait rêver encore; et comme ses cheveux, rejetés en avant par ce mouvement, inondaient son visage, elle les prit à deux mains pour dégager son front, où montait une teinte rosée, et le tendit au jeune homme, en lui disant, comme autrefois, de sa voix plus douce que la voix des anges :

— Bonjour, mon frère Frédéric!

III

AU PIED D'UN CHÊNE

J'ai vu souvent le lis royal, le lis dans sa jeunesse et dans sa beauté, porter fièrement à la rosée du matin sa haute couronne de fleurs : puis l'ardeur flétrissante du soleil du midi frappait sa tige, et ses corolles s'inclinaient une à une, tristes et comme humiliées; puis encore la tige, droite et flexible, s'inclinait vaincue. Et le lis allait mourir.

J'ai vu l'orage bienfaisant déchirer la nuée et verser l'eau du ciel au pied du pauvre lis royal. Et c'était plaisir de contempler la résurrection du beau lis! Une à une, ses corolles penchées se relevaient lentement; sa tige se redressait plus droite et plus flexible; et quand le nuage était passé, le lis royal, préparé pour une lutte nouvelle, semblait sourire orgueilleusement aux rayons du soleil.

Si Frédéric mourait, c'était faute d'un peu de bonheur.

Comme au lis royal que la sécheresse va coucher au milieu du parterre, pour revivre il ne lui fallait qu'une goutte de rosée. Son regard, ranimé tout à coup, brilla, et ses joues se colorèrent, et son cœur engourdi recommença à battre.

— Chérie! Chérie! murmura-t-il, ô reine Chérie!

— Voici le vingt et unième jour, Frédéric, dit la jeune fille, et aucun de vous n'a songé à m'écrire!

— Aucun de nous, excepté moi, Chérie! J'étais encore bien malade quand j'ai tracé pour vous quelques lignes tremblantes...

— C'est vrai, interrompit Chérie qui baissa les yeux, vous êtes bien changé, Frédéric!

— Et depuis cette première fois, poursuivit le jeune homme, chaque jour j'ai repris la plume, malgré l'ordre du conseil des Anciens, malgré la volonté de mes frères.

— Vos lettres ne me sont pas parvenues, dit Chérie.

Une expression de doute était sur le visage de Frédéric. La jeune fille réfléchissait. « Le baron de Rosenthal est incapable d'une pareille bassesse! » pensait-elle.

Assurément; mais les diplomates forts ne sont pas fiers, et c'était le comte Spurzeim qui avait mis dans la poche de son habit à la française les lettres de Frédéric.

— Mes amis sont donc fâchés contre moi? reprit Chérie d'un accent timide, puisqu'il vous a fallu, pour m'écrire, aller contre leur volonté?

Frédéric baissa la tête et ne répondit point.

— Quoi! tous ceux qui m'aimaient? dit Chérie en l'interrogeant d'un regard avide. Arnold, qui m'a connue

enfant! Rudolphe, qui a tiré l'épée pour moi : et tous les autres?

— Arnold, Rudolphe et tous les autres, répliqua Frédéric lentement, ont juré sur le glaive de ne jamais prononcer votre nom.

Une larme jaillit des yeux de la jeune fille.

— Pour faire le serment des glaives, Frédéric, dit-elle, il faut que l'Université soit assemblée et que les trois Epées disent avant tous : « Je le jure! » Vous qui êtes la première Epée, vous avez donc juré le premier?

Frédéric eut un sourire.

— Mes frères m'ont retiré le glaive, Chérie, répondit-il; je ne suis plus la première Epée de l'Université de Tubingue.

— Pourquoi?

— Parce que la loi du *Comment* est formelle et que j'ai dégainé deux fois contre mes frères, une fois dans l'allée d'érables qui est sous le village de Ramberg, pour sauver la vie de l'homme que vous avez choisi, Chérie, l'autre fois pour défendre votre honneur.

— Les deux fois pour moi! murmura la jeune fille.

Puis elle ajouta tout à coup :

— Mon honneur! vous avez parlé de mon honneur. Il faut vous expliquer, Frédéric!

Frédéric obéit avec répugnance.

— C'était huit jours après votre départ, dit-il; l'Université vint de Tubingue à Stuttgard et se rassembla dans la Maison de l'Ami. On parla de vous, Chérie, et l'Université monta l'escalier qui conduit à votre chambre, à

la chambre qui vous appartenait jadis, quand vous étiez notre fille, notre reine. J'étais bien faible encore et je n'avais pu assister au conseil, mais quelque chose me disait que mon poste était là, et quand nos frères arrivèrent devant votre porte, j'étais dans le corridor, adossé contre la muraille.

« Arnold portait un marteau avec des clous; Rudolphe tenait à la main un écriteau, et ceux qui suivaient soulevaient un grand voile noir au-dessus de leur tête.

« Arnold cloua la porte de votre chambre contre ses montants et dit : « Cette porte est condamnée; nul désormais n'en passera le seuil! » Cela me plaisait, je laissai faire. Arnold étendit ensuite le voile noir au-devant de la porte et le cloua du haut en disant : « Que ce lieu soit triste et consacré au deuil comme si c'était une tombe! » Cela me serra le cœur, mais je laissai faire... »

Frédéric s'arrêta pour reprendre haleine. La poitrine de Chérie était oppressée; elle écoutait sans prononcer une parole. Frédéric reprit d'une voix plus émue :

— Enfin Rudolphe déplia l'écriteau et voulut le fixer sur le drap noir. Je lus l'inscription qu'il contenait; je m'élançai, et l'écriteau tomba déchiré en mille pièces.

— Que disait l'écriteau? demanda Chérie avec agitation; que disait-il?

— Vous voulez le savoir? prononça lentement Frédéric.

— Je le veux! répliqua Chérie, qui croisa ses bras sur sa poitrine comme pour supporter mieux le coup qu'elle attendait.

— L'écriteau contenait ces mots, reprit Frédéric après

un silence : « La fille de Franz Steibel, tué par un officier du roi, adoptée par les étudiants de Tubingue, a quitté les étudiants de Tubingue pour suivre un officier du roi. »

Chérie se couvrit le visage de ses mains.

— Y avait-il encore autre chose? murmura-t-elle à travers ses sanglots.

— Il y avait au-dessous deux épées en croix avec trois larmes dessinées, et au-dessous encore : « Ci-gît l'honneur de la reine Chérie. »

La jeune fille se redressa et montra son visage baigné de pleurs.

— Oh! fit-elle, il en a menti, celui qui a écrit cela!

— Je foulai aux pieds les débris de l'écriteau, continua Frédéric, et je touchai de la main mon frère Arnold en disant : Celui qui a écrit cela en a menti!

— Merci, Frédéric, dit Chérie qui s'était assise au pied de l'arbre, à côté du jeune homme; que Dieu vous récompense, vous qui êtes mon seul ami en ce monde!

— Ils vous aimaient bien, eux aussi, Chérie, et s'ils ont été cruels envers vous, c'est que leurs cœurs étaient profondément blessés!... Mais que vous importe tout cela maintenant? (Et tandis qu'il parlait ainsi, la voix de Frédéric prenait malgré lui un accent d'amertume.) que vous importe? vous vivez une vie nouvelle, et ceux qui vous entourent sont les amis de votre choix.

La jeune fille le regarda étonnée.

— Vous aussi, Frédéric, dit-elle, vous me jugez donc comme ils m'ont jugée! Alors pourquoi m'avez-vous défendue?

— Pourquoi me suis-je placé au-devant du baron de Rosenthal quand vous avez dit : « C'est celui-là que j'ai choisi? »

— Je vous comprends, murmura Chérie avec tristesse, vous avez fait cela parce que vous avez un cœur généreux. Voilà tout, n'est-ce pas?... Mais s'il en est ainsi, je vous ferai encore une question, Frédéric : Pourquoi êtes-vous venu au château de Rosenthal?

Chérie eût voulu reprendre la parole prononcée, tant fut amère et soudaine l'expression d'angoisse qui vint se peindre sur le visage du jeune homme.

— O Chérie! Chérie! dit-il des larmes aux yeux, est-ce donc déjà le réveil? Hélas! je ne savais plus si c'était le domaine de Rosenthal qui m'entourait, et je ne voyais plus que vous! Mais vous avez bien fait de me rendre à moi-même, car le temps passe et le chemin est long d'ici à la frontière du pays de Bade.

Chérie l'interrogea d'un regard inquiet.

— Avant de quitter ma patrie, pour toujours peut-être, continua Frédéric dont le front s'était redressé et qui tâchait de sourire, j'ai voulu embrasser ma vieille mère et lui dire un dernier adieu. C'est pour cela que je suis venu.

— Quitter votre patrie! répéta la jeune fille à voix basse; pourquoi vous exiler ainsi?

Frédéric se leva et reprit son bâton de voyage.

— Chérie, dit-il, les dragons du roi sont à ma poursuite; je suis proscrit.

— Vous, Frédéric! s'écria la jeune fille, vous qui bou-

chiez vos oreilles pour ne pas entendre parler politique : je me souviens bien de cela! Vous qui étiez tout entier aux études et aux plaisirs de votre âge! Vous, poursuivi par les soldats du roi? vous, proscrit!

— J'étais ainsi, c'est vrai, répondit le jeune étudiant qui voulait garder un air calme et dont la voix se brisait malgré lui dans sa poitrine; j'étais ainsi, mais quand vous êtes partie, je crois bien que je suis devenu fou. Vous souvenez-vous, Chérie, de cette chanson satirique contre le roi et ses ministres, qui fit mettre le pauvre Goëts dans une forteresse? Le roi ne m'a rien fait, et je ne connais même pas ses ministres, mais je me dis : « Puisqu'on a mis Goëtz dans un cachot pour avoir chanté seulement cette satire, si moi je vais la clouer en plein jour à la porte du palais royal, on me tuera...

— Et vous l'avez fait? balbutia Chérie, qui était plus pâle qu'une morte.

— Oui, je l'ai fait, répondit Frédéric : je voulais mourir.

La tête de Chérie s'inclina sur son sein.

— Mais vous savez, reprit le jeune homme, nos frères m'aimaient et, malgré mes torts envers eux, ils m'aiment encore. Ils m'ont parlé de ma pauvre mère qui n'a plus que moi en ce monde, et j'ai consenti à fuir... Hélas! Chérie, je mens, et que Dieu me pardonne! J'aime ma mère de toute mon âme, et vous le savez bien, mais je restai sombre et froid à son souvenir. Je m'obstinais dans la pensée de la mort. Et si j'ai consenti enfin à prendre la fuite, c'est qu'une idée a traversé mon esprit; je me

suis dit : Sur cette route de l'exil, je trouverai le château de Rosenthal où elle est à présent, et quand je l'aurai vue encore une fois, il sera temps de mourir!

Frédéric se tut. Chérie restait immobile et la tête baissée. Frédéric attendait un mot de consolation ; ce mot, Chérie ne le prononçait point.

— Et maintenant, dit le jeune homme en faisant un effort pour assurer sa voix, je vous ai revue et je suis content, Chérie. Je vais voir ma mère, qui prie pour vous chaque jour, et je lui dirai que vous êtes heureuse. Adieu, Chérie, je souhaite du bonheur à celui que vous aimez, et je ne vous prie pas de me plaindre; car moi, désormais, je ne souffrirai pas longtemps.

Il se pencha pour baiser la main de la jeune fille; mais celle-ci releva tout à coup son visage inondé de larmes.

— Vous m'aimiez donc, Frédéric... mon pauvre Frédéric? dit-elle.

Il ne répondit pas, mais ses mains se joignirent et son regard monta vers le ciel.

Chérie fut toute une minute avant de reprendre la parole. Elle n'avait que seize ans, mais elle se sentait la plus forte, et dans son âme elle se disait : Je veux qu'il soit heureux!

— Frédéric, dit-elle tout à coup; jusqu'à demain je suis encore la reine Chérie, et si vous le voulez je ne serai jamais la baronne de Rosenthal!

— Est-ce possible? s'écria Frédéric. Il n'est pas trop tard, mon Dieu!

— S'il était trop tard, dit Chérie qui rejeta en arrière

d'un mouvement de tête résolu les riches anneaux de sa chevelure blonde, parlerais-je comme je le fais? puisque je ne suis pas encore mariée, pourquoi serait-il trop tard?

— Là-bas, à Tubingue, balbutia le jeune homme, on a dit qu'il y avait fiançailles légales, par devant le magistrat, et fiançailles valent mariage.

Le pied mignon de la jeune fille frappa le gazon avec impatience.

— Oh! quant à cela, s'écria-t-elle, si vous êtes ainsi fait, Frédéric, mettez votre paquet au bout de votre bâton et allez pleurer à Bade ou ailleurs, tandis qu'ici, moi je serai au désespoir. Si vous avez perdu tout votre courage...

Les yeux du pauvre enfant brillèrent, et un éclat de fierté vint à son front.

— Bien! s'écria Chérie, je crois que je vais retrouver mon Frédéric!

— Faut-il combattre? demanda le jeune homme qui sentait renaître en lui son ardeur si longtemps engourdie.

— Oui, certes, il faut combattre, et bravement, répondit Chérie, mais non pas avec l'épée, c'est trop facile. Les armes avec lesquelles il nous faut vaincre, c'est l'espoir, c'est la jeunesse, c'est la gaieté... Regardez-moi, Frédéric, et dites si vous voulez que je sois votre femme!

— Hélas! balbutia le pauvre enfant, s'il ne fallait donner pour cela que ma vie!

Chérie, pour le coup, se fâcha tout rouge.

— Eh! que voulez-vous qu'on fasse de votre vie, monsieur? s'écria-t-elle.

Elle s'interrompit en voyant le blond étudiant baisser les yeux avec tristesse.

— Frédéric, murmura-t-elle, mon pauvre Frédéric! je n'en sais pas beaucoup plus long que vous sur le monde; je ne l'ai jamais vu et jamais je ne me suis essayée à le deviner. Mais, enfin, puisque vous ne voulez pas ouvrir les yeux, il faut bien que je vous conduise... Avez-vous confiance en moi?

— Je n'ai confiance qu'en vous! répondit le jeune homme.

— Voilà déjà que vous prenez meilleure figure, dit Chérie en souriant; nous allons y arriver, peut-être... Voyons, Frédéric, je vous ai connu autrefois l'air si fanfaron, la tournure si crâne, l'œil si espiègle et si mutin : ne pouvez-vous retrouver tout cela?

— Je tâcherai, dit Frédéric naïvement; mais pour quoi faire?

Et, sans qu'il y prît garde, la gaieté contagieuse de Chérie gagnait son esprit et son cœur; il n'osait pas encore se livrer, car la timidité était sa maladie; mais il sentait se réveiller en lui cette fougue de la jeunesse que le malheur avait matée.

C'est égal, même dans cette voie de convalescence, il eût bien mieux aimé que l'arme choisie pour la lutte fût une de ces longues et bonnes épées pendues, là-bas, au râtelier de l'Honneur!

— Ecoutez-moi bien, reprit Chérie, je suis la fiancée de M. le baron de Rosenthal; nous ne pouvons plus rompre désormais, lui et moi, que par consentement mutuel.

Moi, je consens d'avance; il s'agit donc de le faire consentir, lui.

Frédéric leva les yeux au ciel. Chérie haussa les épaules. Comme il arrive toujours, elle devenait hardie à mesure qu'elle sentait son champion plus timide.

— Pour obtenir le consentement de M. le baron, poursuivit-elle, il n'y a qu'une chose : c'est de le dégoûter de moi.

— Oh! grand Dieu! s'écria le pauvre Frédéric, si vous n'avez que ce moyen-là, Chérie!...

— Merci du compliment, Frédéric, interrompit la jeune fille; mais mon moyen est bon; il est excellent, si vous jouez bien votre rôle.

— Quel rôle?

— Etes-vous prêt à tout?

— A tout, répondit Frédéric d'un air très suffisamment décidé.

— A la bonne heure! s'écria Chérie. Asseyez-vous donc là, et conspirons comme deux vrais camarades d'Université. C'est ici la maison de la diplomatie. Dans cette maison, il y a un bandeau sur tous les yeux; toutes les têtes sont à l'envers; tous les cœurs souffrent : un mauvais génie a passé par là. Pour vaincre ce mauvais génie, que je connais et que vous ne connaissez pas, la première chose à faire est de m'obéir en tout.

— Je ne demande pas mieux.

— Voyons si vous êtes bien obéissant!

Frédéric souriait maintenant comme Chérie. Assurément, il ne songeait plus guère à la chanson politique

clouée sur la porte du palais royal, ni aux dragons qui le poursuivaient, ni à l'exil, ni à rien de ce qui n'était point Chérie.

— Mettez-moi à l'épreuve! s'écria-t-il.

— Je vous ordonne d'être galant, assidu, passionné... commença la jeune fille.

— Près de vous? interrompit Frédéric; voilà un ordre qui n'était pas nécessaire!

Chérie le regarda en dessous et dit :

— Ah çà! vous qui êtes si habile en escrime, est-ce que vous ne cherchez pas à tromper le fer de votre ennemi?

— Pas souvent, répliqua Frédéric. Toutes ces feintes de salle sont des jeux d'enfant. Moi, je pare tout uniment sur la première attaque, et je riposte droit. Ça me réussit généralement.

Chérie fit une petite moue; sa tentative de démonstration métaphorique n'avait pas eu de succès.

— Eh bien, Frédéric, reprit-elle, je suis plus raffinée que cela : je ne dédaigne pas du tout les feintes. C'est à la belle comtesse Lenor qu'il vous faudra faire la cour.

— Oh!... s'écria Frédéric scandalisé.

Chérie leva le doigt d'un air impérieux.

— C'est convenu? demanda-t-elle.

— C'est convenu, répéta Frédéric.

— Et vous vous installerez ici bravement, quand même l'accueil ne serait pas des plus empressés?

— Je veux bien, mais c'est que je ne suis pas seul.

— Tant mieux! s'écria Chérie. Qui donc est avec vous?

— Notre ami Bastian.

Chérie frappa ses mains l'une contre l'autre.

— Bastian! dit-elle en riant de tout son cœur, le roi les pipes et du *bier scandal!* Excellent! excellent! nous n'aurons pas besoin de lui souffler des folies, à celui-là. Il n'y aura qu'à le laisser faire, il se rendra insupportable tout naturellement.

Elle s'interrompit soudain et prêta l'oreille.

— Chut! dit-elle, n'entendez-vous rien?

— On marche derrière ce bosquet, répondit Frédéric.

Il fit un mouvement pour s'éloigner. Chérie le retint de force.

— Nous allons entrer en scène, murmura-t-elle, je n'ai pas grande confiance en votre sang-froid, Frédéric, mais je serai brave pour deux.

On vit la tête poudrée du comte Spurzeim qui dépassait les derniers arbres du bosquet.

— Les voici! les voici! s'écria-t-il, en apercevant Chérie et son compagnon.

Rosenthal et Lenor se montrèrent derrière le diplomate.

— Ne restons pas ainsi, murmura Frédéric, qui avait la rougeur au front; car ils étaient toujours assis, l'un auprès de l'autre, sur l'herbe, au pied du chêne.

A sa grande surprise, Chérie choisit justement cet instant critique pour lui jeter ses bras autour du cou en riant comme une folle.

— Bravo! dit le comte Spurzeim, qui eut son petit rire sec.

Lenor détourna les yeux avec un suprême dédain. Rosenthal gardait le silence. Chérie fit lever Frédéric, tout rouge et tout confus, et se dirigea souriante, sans honte ni embarras, vers le noble groupe en disant :

— C'est aujourd'hui fête au château de Rosenthal, monsieur le baron. Nous avons à dîner deux de mes chers tuteurs qui sont venus me voir, et je vous présente celui que j'aime le mieux parmi les étudiants de Tubingue.

IV.

PAPILLON

C'était une vaste salle éclairée par trois fenêtres cintrées. La voûte, peinte à fresque par un vieux maître allemand, représentait le premier repas d'Enée et de ses compagnons sur la terre latine : on voyait là grand carnage de venaison, et ces fameux pains qui servirent de table, afin que fût accomplie la prophétie troyenne. La boiserie de noyer noir portait, du sol à la voûte, les guirlandes de sa sculpture. Au centre de chaque panneau était suspendu un trophée de chasse.

L'écusson parlant de Rosenthal : « de sinople semé de roses ou quintefeuilles d'or » (Rosenthal signifie *vallée des roses*), brillait, supporté par deux Mores armés de casse-têtes, au-dessus de la massive cheminée à manteau qui tenait presque tout un côté de la pièce.

En face de la cheminée, il y avait un de ces dressoirs

qui sont l'orgueil de l'art allemand, un édifice tout entier, un chef-d'œuvre de menuiserie et de découpure, portant sur ses profondes tablettes assez de vaisselle d'argent et d'or pour occuper un jour tout entier les balanciers de la monnaie du roi.

A l'heure où nous entrons dans cette pièce, qui était la salle à manger du château, le soleil dépassant déjà le milieu de sa course, frappait obliquement les vitraux des croisées et réchauffait les teintes un peu effacées de la voûte. La boiserie sombre faisait saillir les trophées qui projetaient au loin leur ombre. Il y avait là partout une couleur uniforme et respectable qui eût fait tressaillir d'aise un ami du passé. Là, plus qu'en tout autre lieu du château, on était forcé de reconnaître que ces Rosenthal avaient dû être de hauts et puissants seigneurs.

La table, servie entre le dressoir et la cheminée, attendait les convives. Elle était en parfaite harmonie avec la magnificence sévère et rude de la salle; la nappe de Hollande damassée et de taille gigantesque allait d'un bout à l'autre; mais comme il n'y avait pas assez d'hôtes au château pour remplir toutes les places marquées autour de l'énorme table, les assiettes et le service s'arrêtaient au milieu. Le reste n'était pas vide cependant : on y voyait, sur son piédestal habillé de satin, une corbeille de mariage d'un goût exquis et d'une richesse véritablement royale.

La cloche des repas vibrait encore; les convives venaient d'entrer et entouraient la corbeille qui faisait l'admiration de tous. La dame de compagnie de la comtesse Lenor,

l'écuyer de la lauréate Concordia, le bibliothécaire du vieux Spurzeim ne tarissaient pas en éloges.

Chérie, qui venait d'entrer en grande toilette, au bras de Frédéric, n'accorda aux magnificences de la corbeille qu'un coup d'œil distrait, presque dédaigneux.

— Elle croit que c'est pour la comtesse Lenor, se dirent la dame de compagnie, l'écuyer et le bibliothécaire en échangeant un regard d'intelligence. Quand elle va savoir que c'est pour elle!...

Comme ils parlaient ainsi, la comtesse Lenor passait justement le seuil de la porte qui donnait dans les appartements intérieurs. Elle détourna les yeux pour ne point voir la corbeille et gagna lentement la place qui lui était réservée au haut bout de la table. Elle avait les yeux baissés et son beau front triste se couvrait de rougeur.

En ce moment, Rosenthal et le comte Spurzeim arrivaient à leur tour par la porte du jardin. Derrière eux il se faisait un grand bruit et l'on entendait les éclats d'une voix provocante.

— C'est mon autre tuteur, Bastian, dit Chérie en allant vers Rosenthal, le sourire aux lèvres.

— Diable d'enfer! s'écriait le joyeux étudiant au dehors, je savais bien qu'on viendrait me chercher! Je n'ai pas de rancune, mais je demande qu'on me fasse des excuses catégoriques et complètes pour l'accueil malséant qui m'a été fait ici ce matin.

Tous les regards s'étaient tournés du côté de la porte; Spurzeim jouait avec son jabot et affectait l'indifférence; Rosenthal baissait les yeux, et une nuance d'embarras se

peignait sur le visage de Frédéric lui-même. Un sourire moqueur errait autour des lèvres de Lenor, qui cherchait, mais en vain, à rencontrer les yeux de Rosenthal. Chérie seule conservait son air d'imperturbable gaieté. Elle avait entamé la lutte d'un cœur vaillant.

— Eh bien, monsieur le baron, murmura-t-elle, faut-il que j'aille recevoir mon oncle Bastian?

Rosenthal s'inclina de bonne grâce et fit un pas vers la porte au moment même où le gros étudiant paraissait sur le seuil avec sa redingote en lambeaux et sa grande pipe à la boutonnière.

— Entrez, monsieur, dit-il; les amis de ma fiancée sont ici chez eux.

— C'est bien ce que je pensais, répliqua Bastian d'un air capable. Dites donc, vous, monsieur le conseiller privé honoraire, témoignez-moi donc un peu les regrets que vous avez... le chagrin... enfin. une petite phrase polie, quoi!

— Je n'avais pas l'honneur de vous connaître, mon cher monsieur Bastian, répondit Spurzeim avec son plus séduisant sourire; veuillez agréer mes excuses, et croire que je regrette bien sincèrement...

Bastian lui avait déjà tourné le dos. Le matin, en attendant Frédéric, il était entré dans un cabaret pour se bien assurer que le kirsch de la Forêt-Noire méritait sa vieille réputation. Il était superbe, et, Dieu merci! Chérie n'avait pas besoin de lui souffler son rôle.

— C'est sombre ici, dit-il en promenant son regard autour de la chambre, mais je ne déteste pas cette vieille

couleur de cathédrale. On mange consciencieusement au milieu de ces antiquités curieuses. Ah! bonjour, bonjour, vous voilà, reine Chérie! vous êtes crânement mignonne en duchesse, et je ne regrette pas le chemin que j'ai fait pour vous voir... C'est pour vous cette corbeille de noce?

— Oui, mon cher monsieur, répondit le diplomate fort, qui tâchait évidemment de se rendre agréable.

— Fichtre! c'est du cossu! s'écria Bastian; c'est stylé!

Rosenthal s'était approché.

— Je serais heureux si ma fiancée la trouvait à son goût, dit-il en interrogeant Chérie du regard.

Depuis le commencement de la scène, Lenor triomphait, car elle se sentait déjà vengée. Chérie regarda la corbeille par-dessus l'épaule.

— Pas mal, murmura-t-elle du bout des lèvres.

— Pas mal! pensa Lenor. Cette créature est odieuse! Une corbeille de princesse! Le pauvre Rosenthal sera trop puni!

— Voyons, à table! s'écria Chérie.

— Toujours ravissante! dit Bastian attendri; toujours cousue d'idées spirituelles! A table! quel joli mot! Du talent, du talent!

Rosenthal avait pris la main de Chérie.

— Nous attendons ma tante, murmura-t-il.

— Ah! fit Chérie; c'est qu'elle n'est pas vive la bonne dame! Et mes tuteurs ont faim.

Pour la première fois, une nuance de dépit se refléta dans le yeux du baron, que le vieux Spurzeim surveillait avec inquiétude.

— Ça m'aurait bien surpris, s'écria Bastian avec un gros rire, s'il n'y avait pas eu ici de tante. La voilà, je suis sûr que la voilà! Tante, je vous offre mes civilités empressées!

La lauréate Concordia venait en effet d'entrer, précédée de son chapelain; elle resta stupéfaite au-devant du seuil, regardant tour à tour Frédéric et Bastian.

— Mon révérend, dit-elle enfin au chapelain, voyez comme cela se trouve bien que j'aie mis ma robe de velours, puisque voilà justement des étrangers au château de Rosenthal.

Le chapelain ne put faire moins que d'approuver du bonnet, et Concordia exécuta deux révérences considérables en l'honneur des deux étudiants.

Chérie était maîtresse de la maison; elle plaça Frédéric auprès de Lenor et Bastian à côté de la lauréate. Le chapelain récita la bénédiction latine, et le repas commença.

Il faut se souvenir de ce que nous avons dit touchant l'étiquette compassée et toujours uniforme qui régnait d'ordinaire dans la salle à manger de Rosenthal. On peut affirmer que ces voûtes nobles n'avaient jamais entendu que des paroles rigoureusement convenables : aussi, tous les convives, depuis la dame de compagnie jusqu'au bibliothécaire, tressaillirent-ils d'un commun mouvement lorsque Bastian s'écria, en prenant place :

— Diable d'enfer! je crois que je vais avoir aujourd'hui un joli coup de fourchette!... Et vous, ma vénérable?

La bonne Concordia jeta sur lui un regard plein de

sérénité; elle ne s'était jamais beaucoup éloignée des tours de Rosenthal. Elle avait vu la cour, mais rarement et dans des occasions solennelles; elle était la naïveté même. En outre, elle avait cette politesse sincère des grandes races et cette bienveillance innée qui se refuse à deviner l'impertinence.

— J'ai toujours eu, grâce à Dieu, répondit-elle avec un bon sourire, un excellent appétit, monsieur.

Tous ceux qui avaient tremblé pour ce mot : *ma vénérable*, si impudemment familier, durent se rassurer, car la digne lauréate pensa tout uniment que c'était quelque nouveau titre à la mode, et mangea son potage d'un cœur calme.

Rosenthal évitait les œillades moqueuses et provocantes de Lenor. Le vieux Spurzeim causait comme une pie et semblait vouloir abriter derrière son babil les excentricités de Bastian. Mais celui-ci avait la voix bien timbrée.

— C'est un moment à passer, se disait le diplomate fort; puisque mon cher neveu ne l'a pas mis dehors par les épaules, il faut qu'il ait ses raisons pour cela. Nous aurons, je l'espère, plus de peur que de mal. D'ailleurs, nous avons un de ces jeunes gens qui se conduit admirablement bien, et c'est déjà quelque chose.

On ne pouvait, en effet, accuser Frédéric de faire beaucoup de bruit. Le regard de Spurzeim se tourna vers lui comme pour le remercier de son excellente tenue, mais, pour le coup, le sourire à la Voltaire, qui était à demeure sur les lèvres du bonhomme, s'évanouit brusquement. Il venait de voir Frédéric, penché tout contre

l'oreille de Lenor, qui l'écoutait obligeamment.

Spurzeim fit la grimace; décidément sa route était pavée de lames de rasoir. S'il fut jaloux, point n'est besoin de le dire, mais il fut surtout terrifié par l'idée que le baron allait être jaloux; car il connaissait l'état du cœur de Rosenthal mieux que Rosenthal lui-même, et tous ses espoirs se fondaient sur la rapidité du dénoûment matrimonial. Il savait bien que tout cela ne pouvait réussir qu'à la course et en quelque sorte par surprise; désormais Frédéric l'effrayait plus que Bastian lui-même.

Heureusement pour lui, Rosenthal, humilié et à la gêne, n'osait point regarder du côté de Lenor, dont il craignait l'œil triomphant et railleur.

— Eh bien, reine Chérie, s'écria Bastian à travers la table, je prendrais ma pension ici avec plaisir, moi. Vous ne devez pas vous plaindre!

— Je ne me plains pas, répondit la jeune fille en riant. Fritz, servez à boire à mon tuteur!

Bastian arrondit ses doigts sur ses lèvres et lui envoya un baiser reconnaissant.

— Madame, madame, disait tout bas Frédéric à l'oreille de Lenor, au nom de votre bonheur, croyez moi, ne cédez pas à une rancune indigne de vous!

— Mon Dieu! monsieur, répliquait Lenor, qui voulait jouer le dédain, mais qui déjà était indécise, que peut-il y avoir de commun, je vous prie, entre mademoiselle Chérie et moi?

— Vous êtes une noble dame, elle n'est qu'une pauvre

fille, répliqua vivement Frédéric, mais je ne sais point de cœur plus haut placé que le sien!

— Que peuvent-ils se dire ainsi? pensait le diplomate fort.

— A votre santé, conseiller privé honoraire! s'écria Bastian, qui vida son verre rubis sur l'ongle.

Mais il le tendit par-dessus son épaule au valet Fritz, qui l'emplit de nouveau. Spurzeim s'inclina gracieusement.

— A votre santé, vénérable dame! reprit Bastian, qui vida son second verre. Du talent, ce vin-là! du talent!

— Me serait-il permis, monsieur, dit la lauréate, après l'avoir remercié fort sérieusement, de vous demander si vous êtes Grec ou Turc?

— Plaît-il? fit Bastian scandalisé. Je suis chrétien, et natif de la rue Tulipe à Stuttgard!

— Je me faisais l'honneur de vous demander, reprit Concordia, si vos préférences politiques sont pour la Porte Ottomane ou pour les illustres et malheureux descendants des Hellènes?

Bastian éclata de rire et s'emplit la bouche jusqu'au gosier.

— Moi, poursuivit Concordia, avec un commencement d'animation, mes opinions sont bien connues : je suis Grecque depuis la plante des pieds jusqu'à la racine des cheveux.

— Eh bien, vénérable dame, dit Bastian qui ne se lassait point de la contempler, je me fais Grec aussi pour l'amour de vous.

— Entendez-vous, comte? s'écria Concordia enthousiasmée? j'ai conquis une recrue pour la cause des fils de Miltiade et de Thémistocle!

— Est-ce que par hasard il serait Turc, le conseiller privé honoraire? demanda Bastian, qui fronça le sourcil.

La lauréate prenait tout au grand sérieux; elle répondit :

— Ah! monsieur, c'est une tristesse pour moi. Le comte approuve toutes les horreurs commises par la Sublime Porte.

— Ça m'affecte aussi, moi, sensiblement, ma bonne dame, dit Bastian. *Ergo*, buvons pour oublier nos chagrins. Esclave, ajouta-t-il en s'adressant à Fritz, mets la cruche à côté de moi, afin que je me serve à ma fantaisie!

Le valet Fritz hésita, tant ces mœurs étaient inconnues au château de Rosenthal; mais Chérie lui fit un signe impérieux et il fallut bien obéir.

— A la bonne heure! s'écria le gros étudiant, qui emplit jusqu'aux bords le verre de la lauréate. Ma voisine, vous êtes une bonne âme, et je commence à vous trouver fort à mon gré!

— Monsieur... murmura Concordia, qui dans sa gratitude se leva à demi pour ébaucher une révérence.

— Eh bien, monsieur le baron, dit tout bas Chérie à Rosenthal, vous n'avez pas l'air content de voir ma famille?

— Si fait, madame, répliqua le baron, si fait, assurément.

Spurzeim guettait son cher neveu; il le voyait pâlir petit à petit et pensait : « Cela va se gâter! »

— Sur mon honneur, madame, murmurait Frédéric, qui n'avait pas cessé de parler bas à la comtesse Lenor, elle est votre amie.

— Mon amie! répéta l'orgueilleuse jeune fille avec mépris.

— Et l'amitié de Chérie, poursuivit Frédéric dont la voix s'affermit, honorerait une reine!

Lenor eut un sourire amer.

— Comment serait-elle mon amie, dit-elle en tournant la tête pour cacher sa rougeur, puisqu'elle m'a pris tout le bonheur que j'attendais ici-bas?

— Le bonheur qu'elle vous a pris, madame, elle veut vous le rendre.

Lenor regarda Frédéric en face, tandis que le vieux Spurzeim, ébahi, pensait en les lorgnant tous deux : « Ah çà! ils ne se gênent même plus! Le diable est dans cette maison! »

— Me le rendre! répéta Lenor.

Puis elle ajouta, emportée par un méchant élan de jalousie :

— Suis-je tombée si bas que je puisse accepter la compassion de mademoiselle Chérie?

— Hélas! madame, dit Frédéric, si vous voulez avoir compassion d'elle, Chérie vous remerciera de bon cœur!

— Puisqu'elle est victorieuse, qu'a-t-elle besoin de pitié?

— Elle est comme vous, madame : elle souffre.

Pour la seconde fois, Lenor leva les yeux sur Frédéric, puis elle dit, gardant un doute :

— Si elle souffre, pourquoi ce joyeux sourire à ses lèvres, pourquoi cette gaieté bruyante dans sa voix?

— C'est qu'elle espère en vous, madame, répondit, Frédéric, qui à son insu même était un diplomate bien autrement fort que Spurzeim; c'est qu'elle joue un jeu hardi, mais qui ne blesse point sa conscience, car elle sait bien que M. le baron de Rosenthal se trompe lui-même et que son cœur est toujours avec vous.

Lenor rougit de plaisir, au grand dépit du vieux comte qui se tordait sur son siège et qui trouvait un goût de fiel à tous les plats.

En ce moment, il y eut un coup de foudre.

— Dis donc, toi, Frédéric, s'écria Bastian, quand tu auras fini de faire la cour à ta voisine, nous chanterons le *Gaudeamus igitur*, le *Bibendum*, ou le *Trésor de Fanchon*... veux-tu?

Jugez! Le chapelain, l'écuyer, la dame de compagnie et le bibliothécaire restèrent la fourchette en arrêt, la bouche béante. L'écuyer tranchant, qui découpait un cuissot de chevreuil, laissa tomber son coutelas; le comte toussa énergiquement, la lauréate branla de la tête et chercha ses conserves pour voir cette voisine à qui on *faisait la cour.*

Rosenthal avait enfin regardé Lenor; il était pâle et ses sourcils se fronçaient violemment. Il y eut un moment de silence; on eût entendu voler une mouche dans cette grande salle où chacun retenait son souffle, croyant qu'il allait se passer quelque violente tragédie.

On était au château de Rosenthal, chez le colonel des

gardes du roi; il y avait là deux pauvres hères qui étaient venus on ne savait trop d'où et qui avaient été reçus on ne savait trop pourquoi, par grâce sans doute, et pour ne point blesser la fiancée du maître.

Soit dit en passant, c'était déjà une bien étrange histoire que ces fiançailles, et la vieille domesticité du château, tout en trouvant que Chérie était merveilleusement belle, s'habituait difficilement à voir en elle la future baronne de Rosenthal.

Or ces deux pauvres hères qui étaient venus, habillés Dieu sait comme, et gris de poussière de la tête aux pieds, s'étaient assis en conquérants à cette table où, de mémoire d'homme, nul n'avait pris place qu'en frac noir et en bas de soie, hormis les jours de grande vénerie.

L'un de ces deux intrus buvait comme un portefaix sinon mieux, et semblait se croire à la taverne.

L'autre... mais que dire de plus fort que les paroles de Bastian lui-même? Bastian accusait l'autre de *faire la cour* à la comtesse Lenor, absolument comme s'il se fût agi d'une petite grisette égarée dans une goguette d'étudiants.

Spurzeim ferma les yeux pour ne point voir le tonnerre tomber. Il en fut pour ses frais; le tonnerre ne tomba pas et chacun put remarquer cette circonstance plus étrange que tout le reste; c'est que la fière comtesse Lenor ne sembla pas même offensée.

Par exemple, le pauvre Frédéric devint plus rose qu'une cerise et fut sur le point de perdre contenance.

— Mon frère Bastian, balbutia-t-il, je crois qu'on ne chante pas ici, ce n'est pas l'usage.

Bastian se tenait les côtes.

— Diable d'enfer! s'écria-t-il en étouffant de rire, la drôle de figure que tu fais, mon frère Frédéric! Moi, je trouve qu'il n'y a pas de quoi rougir. La petite comtesse est jolie comme un amour, et je voudrais être à ta place!

Les lèvres de Rosenthal tremblaient. Le ridicule de la situation l'écrasait. Il eût donné une année de sa vie pour que le comte parlât. Mais le comte n'avait garde.

La brave Concordia qui avait trouvé ses conserves, jeta un regard tout bienveillant sur Frédéric et déclara, ne pouvant jamais songer à mal, que c'était un bien joli jeune homme.

— Quant à l'usage de la maison, reprit Bastian, voilà, par exemple, une chose dont je me moque! Nous sommes ici chez Chérie, n'est-ce pas? et nous sommes les tuteurs de Chérie. *Ergo*, nous faisons tout ce qui nous passe par la tête!

Chérie adressa un signe caressant à Bastian et lui dit :

— Bien parlé, mon oncle!

Rosenthal avait déjà laissé trop faire, sans doute, pour songer maintenant à se révolter. Quand même il aurait eu cette idée-là, il lui vint un nouvel adversaire sur lequel assurément il ne comptait point. L'excellente Concordia à qui Bastian avait libéralement fait part de son flacon, et qui avait bu par distraction, sentait une douce chaleur se répandre dans son être; elle était gaie sans trop savoir

pourquoi, et un sourire heureux épanouissait son visage.

— Nos nobles ancêtres chantaient volontiers pendant le repas, dit-elle, et nous avons eu grand tort de laisser tomber en désuétude ce respectable usage. Si quelqu'un veut dire une chanson, je ne me refuserai pas à en répéter le refrain.

— Eh houp! cria Bastian enthousiasmé, voilà du talent! la vénérable parle comme un livre! Voyons, Chérie, il n'y a pas dans toute l'Allemagne un rossignol pareil à vous. Chantez-nous *Papillon*, si vous vous souvenez des gais enfants de Tubingue!

— Si je me souviens de mes amis et de mes frères! Monsieur le baron, permettez-vous?

— De grâce, madame, dit Rosenthal avec une froideur polie, n'oubliez jamais que vous êtes ici l'absolue et souveraine maîtresse.

Chérie glissa un coup d'œil vers la comtesse Lenor comme si elle eût voulu demander encore une permission. Frédéric avait bien joué son rôle, car Lenor baissa les yeux et se prit à sourire.

Alors un éclair de gaieté illumina le visage de Chérie; ce sourire, c'était la paix signée entre elle et cette pauvre belle jeune fille à qui, sans le vouloir, elle avait fait tant de mal. La voix de Chérie, sonore et douce, vibra tout à coup dans la salle, et ce fut comme un bon vent de joie qui réchauffa le cœur de tous les convives.

Sa chanson était ainsi :

Papillon, ma légère,
Ici-bas, on ne voit
Marquise ni bergère
Qui soit
Si bonne que toi,
Dans ton petit doigt!

— Brava! brava! dit la lauréate en véritable amateur : *mezzo soprano di cartello!*

— Oui, murmura Lenor sans regarder Frédéric; comme on doit l'aimer!

Bastian était en extase. Il buvait son grand verre à petits coups et répétait entre chaque gorgée :

— Du talent! du talent! ah! diable d'enfer! bien du talent!

Chérie poursuivit, la tête haute et le sourire sur les lèvres :

Le juif à la bourse qui sonne
Le juif est venu
Me dire : « Veux-tu
De l'or et des bijoux, mignonne?
Veux-tu la grandeur?
M'a dit le seigneur;
Je suis comte, à toi ma couronne. »

Moi, je réponds : Non,
Je suis Papillon,
Papillon dont l'aile vole
Libre et folle
Grand merci, non, non,
Je veux rester Papillon!

Bastian reprit le refrain à tue-tête, et Chérie fit signe à Frédéric de l'appuyer. Concordia, qui avait eu de la voix avant la révolution, fit chorus de bonne grâce. Chérie commença le second couplet :

« Veux-tu brillante renommée? »
M'ont dit à genoux
Les poètes, fous
De mon haleine parfumée.
Puis le général,
Sur son beau cheval,
M'a dit : « Veux-tu mon armée? »
Moi, je réponds : Non,
Je suis papillon, etc.

Et Bastian de reprendre avec un enthousiasme nouveau :

Papillon, ma légère, etc.

Cette fois, la demoiselle de compagnie, l'écuyer, le bibliothécaire, encouragés par le bon exemple de la lauréate, crurent devoir donner un peu de voix. Le chœur se formait; c'était mieux nourri.

Chérie acheva :

Mais j'ai rencontré, le soir même,
Un abandonné
Qui m'a dit : « Je n'ai
Trésor, esprit ni diadème;
Je n'ai que la fleur
De mon jeune cœur :
Papillon, veux-tu qu'on t'aime? »

Comment dire non
Pauvre Papillon?
Depuis lors, mon aile folle
Plus ne vole :
Jamais ne dit non
A la fleur le Papillon! (1)

— Qui m'aime me suive! s'écria Bastian, qui entonna le refrain d'une voix de stentor.

En même temps, il battit la mesure contre son verre avec son couteau. Pour le coup personne ne manqua à l'appel. On put entendre la voix diplomatique et chevrotante du comte Spurzeim, qui jetait quelques notes fausses dans l'ensemble, et la jolie Lenor, frappant, ma foi, son verre en mesure, fit gaillardement chorus.

Jamais homme ne fut si complètement abandonné que ce pauvre baron de Rosenthal.

— Eh houp! eh houp! criait Bastian hors des gonds, *Gaudeamus*, mes frères... du talent! du talent! Voilà une maison comme il faut, ou je ne m'y connais pas!

— Mon voisin, dit la chanoinesse avec effusion, vous êtes d'un agréable caractère.

Puis elle ajouta en élevant la voix :

– Fritz, va me chercher mon violon. Je crois que mon devoir est de faire aussi quelque chose pour réjouir les hôtes du château de Rosenthal.

---

(1) Le *Liebvogel* de Lappland.

V

LA TENTATION DE BASTIAN

Rien ne saurait peindre l'aimable et inaccoutumée gaieté qui régnait dans la salle à manger du château de Rosenthal. C'étaient partout visages souriants, miroirs fidèles où se reflétait le consentement des âmes. Le courant était établi, la bouteille circulait parmi les rires, et il semblait qu'un joyeux vent fût venu dégeler l'atmosphère du vieux manoir.

Le soleil jouait dans les vitraux comme s'il eût voulu embellir la fête. On causait bruyamment et à toute voix; l'étiquette, scandalisée, avait pris la fuite. L'écuyer, la dame de compagnie et le bibliothécaire faisaient, en vérité, des gorges chaudes; le chapelain venait de risquer un calembour. Hermann, qui était à son poste derrière son maître, regardait d'un air béat, parce qu'il avait trouvé moyen de faire une douzaine de visites au buffet, visites fructueuses!

Lenor et Frédéric s'entretenaient comme de vieux amis. Le comte Spurzeim, au moment où la lauréate demandait son violon, avait glissé à l'oreille d'Hermann, par un dernier effort :

— Dis à ce coquin de Fritz que je lui donnerai quelque chose s'il casse une ou deux cordes.

Mais le flot montait. Le diplomate fort, cherchant du courage au fond de son verre, perdit plante comme les autres, et se mit à folâtrer pour tout de bon.

Quant à Chérie, elle était comme le centre d'où partaient les rayons de cette gaîté; elle mettait tant de franchise à gourmander Rosenthal sur la triste figure qu'il faisait au milieu de l'allégresse commune, que le pauvre baron était à cent lieues de soupçonner une conspiration.

Il prenait la chose au mélancolique; il disait :

« Je suis engagé d'honneur; cette jeune fille est ma fiancée; je lui dois peut-être la vie, et rien dans sa conduite ne peut motiver une rupture. » Mais tout en le disant, il sentait gronder en lui une colère sourde. Plus la joie de ses hôtes devenait expansive, plus l'embarras de sa situation augmentait, et le moment vint où il eût tordu le cou aux deux étudiants avec un sincère plaisir : à Bastian, pour le tapage indécent qu'il faisait; à Frédéric surtout, pour cette rougeur qui naissait sur le front de Lenor et pour ces jolis sourires qui épanouissaient comme une rose la bouche de la jeune fille.

Il était furieux, et cela se voyait si bien que le vieux Spurzeim se grisait de parti pris, par la frayeur qu'il avait de son cher neveu.

Mais c'était Bastian et Concordia qu'il fallait voir. Ils étaient d'autant plus beaux que personne ne leur avait soufflé leur rôle et qu'ils y allaient bon jeu, bon argent. C'était maintenant une paire d'amis : Bastian trouvait que la vénérable était la perle des baronnes, et Concordia s'avouait à elle-même avec candeur qu'elle n'avait jamais rencontré de roturier si agréable que le gros étudiant. Ils se trouvaient réciproquement d'autant plus aimables qu'ils parlaient tous deux à la fois et n'avaient garde de s'entre-écouter.

Bastian racontait avec feu les victoires bachiques qu'il avait remportées; la lauréate défendait vigoureusement la cause des Hellènes contre la Porte Ottomane et incendiait la flotte turque avant le combat de Navarin.

— Je reviendrai ici deux ou trois jours par semaine, disait Bastian, et je vous amènerai de bons diables, qui ont tous du talent pour débrouiller un peu les mystères de votre cave.

— Mon Dieu! répondait Concordia, puisque vous êtes amateur de littérature, je puis bien vous avouer que j'ai composé un nombre considérable de tragédies dont le style tient le milieu entre la manière classique de Sophocle et les allures romantiques de Gœthe et de Schiller.

— Nickel! s'écriait Bastian, vous pensez que Nickel est plus fort que moi... sérieusement? Eh bien, madame, sur ma patrie allemande! je bois encore cinq cruchons après que Nickel a roulé sous la table!

La lauréate baissa les yeux d'un air modeste.

— Hélas! monsieur, murmura-t-elle, ce sont de bien

faibles essais. D'ailleurs, je n'aime pas beaucoup à réciter mes propres vers; je sais, voyez-vous, que c'est là un travers où tombent tous les poètes. Cependant, vous avez une manière si galante d'exiger...

— Allons, conseiller privé honoraire, s'écria Bastian, je vous propose un *bier scandal*, à coups de vin du Rhin!

Le conseiller privé sablait à petites gorgées un verre de johannisberg.

— Eh gai! gai! gai! fredonnait-il, coquette Lisette, amours, toujours, bouteille vermeille! chacun boit à sa manière... deri dera, là!

Bastian le contemplait avec une admiration attendrie.

— Dès la première fois que je l'ai vu, cet homme-là, pensa-t-il tout haut, j'ai dit : Voilà un farceur qui a une bonne tête! du talent! du talent!

— Elle est intitulée *Rhamsès ou l'Enigme égyptienne*, reprenait la lauréate avec complaisance. Le théâtre représente un obélisque au faîte duquel une cigogne s'est perchée par hasard. Au loin, on voit le Nil qui se retire avec une majestueuse lenteur, laissant sur les guérets son limon bienfaisant. A droite du spectateur, de nombreux maçons, personnages muets, construisent une pyramide. A gauche, un sphinx propose des énigmes aux habitants de Memphis.

Il y a des poisons dont l'odeur seule tue; Bastian n'écoutait pas du tout, cependant il bâilla.

— Le soleil se couche derrière l'obélisque, poursuivit Concordia, et la lune est censée se lever au dos des spec-

tateurs. Rhamsès entre avec son confident Artabar, homme brun, taciturne et sournois.

SCÈNE PREMIÈRE

RHAMSÈS, ARTABAR

Rhamsès, *avec humeur.*

Maudit soit le soleil, maudite soit la lune!
Je n'ai plus de plaisir à voir l'autre ni l'une!
Osiris m'éblouit; quant à la pâle Isis,
Je crois, cher Artabar...

— Le violon! s'écria Chérie, qui vit entrer Fritz avec le mélodieux instrument; voici le violon de madame la baronne!

— *Ergo*, répondit Bastian, qui écrasa son verre contre la table, entonnons une chanson infernale et foudroyante qui fasse tourner cette voûte déteinte et danser ces solennelles murailles!

Une preuve certaine que la lauréate avait un délicieux caractère, c'est qu'elle interrompit, sans murmurer, la récitation de sa tragédie; elle saisit le violon, qui grinça tout de suite entre ses mains exercées, et déclara qu'elle était prête à accompagner tout ce qu'on voudrait.

— Attention! dit Bastian, qui prit une bouteille de johannisberg par le goulot, pour s'en servir comme d'un bâton de mesure; et du talent!

Au moment où il entonnait, à la grande joie de tous, sa chanson infernale, M. le baron de Rosenthal se leva. Spur-

zeim, Lenor et Frédéric crurent que la mine allait faire explosion; mais Rosenthal, gardant son calme héroïque, fit seulement signe à Chérie de le suivre et l'emmena dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Madame, lui dit-il avec une courtoisie qui eût certes attendri le bon cœur de la jeune fille en toute autre occasion, je n'ai point oublié ce que je vous dois et je vous prie de prendre mes paroles en bonne part.

— Ce préambule est fait pour effrayer, monsieur le baron, répliqua Chérie qui fixa sur lui ses grands yeux clairs et riants.

La chanson de Bastian était commencée; c'était dans la salle un tapage véritablement diabolique. Les sourcils du baron se froncèrent malgré lui.

— Sur ma foi! murmura-t-il avec plus de tristesse encore que de colère, je ne pensais pas vivre assez pour voir la maison de mon père transformée en taverne!

— Vous dites? demanda Chérie qui avait toujours son regard ouvert et franc.

Rosenthal se mordit la lèvre. Sans exagérer en rien, nous pouvons affirmer qu'il eût mieux aimé voir en face de lui un ennemi mortel, outrageant à voix haute l'honneur de son nom. Mais il n'y avait là qu'une femme à qui il était redevable; il attribuait tout ce qui se passait au hasard; c'était un soldat, celui-là, non point du tout un diplomate; c'était surtout un gentilhomme, poussant à l'excès le culte de la reconnaissance et de l'hospitalité.

Nous le disons, bien peu de parvenus auraient su être ridicules à la manière de M. le baron de Rosenthal.

— Veuillez m'excuser, madame, répliqua-t-il avec douceur, si je ne répète point mes paroles. Je voulais vous demander seulement si messieurs vos tuteurs viendront souvent vous rendre visite.

Chérie avait envie de lui tendre la main et de lui dire : « Nous sommes des fous qui jouons une folle comédie. » Mais il n'était pas encore temps, et Chérie répondit sans hésiter:

— Le plus souvent que je pourrai, monsieur le baron.

Son regard venait de se croiser avec le regard de chat du comte Spurzeim. Elle sentait vaguement qu'elle n'était pas à bout de peine. L'embarras du pauvre Rosenthal croissait visiblement.

— Cependant, madame, balbutia-t-il, si vous avez comme cela trois cents tuteurs...

— Trois cents! se récria la jeune fille en riant; y songez-vous?

La figure de Rosenthal se rasséréna un peu.

— Les autres membres de l'Université de Tubingue ne sont pas vos tuteurs, dit-il vivement; vous n'avez que ceux-là?

— Mais si fait! repartit Chérie.

— Vous disiez!...

— Je disais que j'en ai bien plus de trois cents!

— Ah! fit Rosenthal qui recula d'un pas.

— Mais certainement! Chaque année il vient trois cents étudiants nouveaux, j'entends l'un dans l'autre, à l'Université de Tubingue. Mais comme voilà quinze ans que

je suis la pupille de messieurs les étudiants, cela fait juste quinze fois trois cents tuteurs.

— Ah! répéta Rosenthal atterré.

— Oui, monsieur. Et en supposant, ajouta Chérie avec sensibilité, que la mort m'en ait enlevé quelques centaines, ce qui n'est, hélas! que trop probable, il m'en reste toujours bien quatre mille, nombre rond.

Rosenthal garda le silence.

— Est-ce tout ce que vous aviez à me dire, monsieur? demanda Chérie.

Rosenthal s'inclina; il était littéralement abasourdi.

— En ce cas, monsieur, excusez-moi, reprit la jeune fille, je vais faire les honneurs de votre maison.

Elle s'enfuit, toujours souriant et plus légère qu'une sylphide.

Faire les honneurs, grand Dieu! les honneurs de la maison de Rosenthal! Le baron avait été bien modéré quand il avait parlé de taverne : c'était désormais une belle et bonne goguette, un bacchanal à faire dresser les cheveux.

Au moment où le baron se retournait, un nuage passa sur ses yeux : il venait de voir Frédéric baiser la main de Lenor. En même temps, une odeur âcre le saisit à la gorge : une haute spirale de fumée s'échappait de la grande pipe de Bastian.

La patience de Rosenthal était à bout; mais comme il allait s'élancer vers la table, il se trouva nez à nez avec son oncle Spurzeim.

— Que voulez-vous, mon cher neveu? lui dit ce dernier

en lui barrant le passage, Concordia a déclaré qu'elle ne détestait pas l'odeur du tabac!

Par le fait, Concordia jouait du violon au milieu d'une auréole de fumée. Le comte toussa.

— Après tout, reprit-il, ce sont de bons jeunes gens. Chaque fois qu'on épouse quelqu'un, mon cher neveu, on se trouve en face d'une famille plus ou moins nombreuse, plus ou moins désagréable. Je ne vois pas pourquoi vous vous fâcheriez.

— Mais Lenor! s'écria le baron.

— Plaît-il? fit le vieux comte avec un méchant sourire.

— N'avez-vous pas vu? poursuivit Rosenthal dont les lèvres frémissaient de colère.

— Quoi? demanda Spurzeim.

Et il ajouta après un silence :

— Ceci me regarde. Mon cher neveu, je trouve que vous prenez trop de souci de mes affaires. Croyez-moi, bornez-vous aux vôtres!

Il fit une pirouette, laissant Rosenthal chancelant et comme étourdi. A l'autre bout de la salle, Frédéric, Lenor et Chérie formaient un petit groupe au milieu du tumulte général. Chérie avait les larmes aux yeux et pressait sur son cœur la main de Lenor.

— Si vous aviez voulu m'entendre, murmura-t-elle, il y a longtemps déjà que vous seriez mon amie.

— J'étais si malheureuse! répliqua la jeune comtesse avec émotion.

— Oh! s'écria Chérie en l'attirant dans ses bras, vous serez heureuse.

Les deux jeunes filles demeurèrent un instant embrassées; puis Chérie essuya ses yeux lestement et s'échappa. Sa voix domina la bagarre.

— Allons! mes tuteurs, s'écria-t-elle, on étouffe ici. Est-ce que vous ne voulez pas voir mes nouveaux domaines?

— Si fait, répondit Frédéric.

— Venez, dit la lauréate à Bastian, j'ai fait placer mon buste en Melpomène à l'entrée de la grotte.

Bastian ne demandait pas mieux que de faire un petit tour. Le fameux violon fut accroché; tout le monde se leva de table et prit le chemin de la porte.

— Voulez-vous m'offrir votre bras, monsieur le baron? dit Chérie au moment où Rosenthal s'approchait de Lenor.

Rosenthal ne put refuser, et ce fut Frédéric qui prit le bras de Lenor. Le soleil descendait à l'horizon, le parc était vaste, et il ne restait plus guère qu'une heure de jour : il fallait se hâter; les convives sortirent gaiement et un peu en désordre.

Au moment où Concordia passait le seuil, comptant bien que son cavalier la suivait, le diplomate fort mit la main sur l'épaule de Bastian et lui dit :

— Deux mots, cher monsieur, je vous prie.

— Non pas, conseiller privé honoraire, répliqua Bastian qui voulut l'écarter pour passer outre; après dîner, la promenade a de grands charmes pour mon estomac, et je ne vois plus rien sur la table.

— Hermann! appela Spurzeim sans lâcher le bras du gros étudiant.

Hermann se présenta.

— Va me chercher, lui dit le comte, deux bouteilles de johannisberg... de mon johannisberg à moi... de ce johannisberg que monsieur le Prince a eu la bonté de m'envoyer avec cette lettre si flatteuse qui...

— Oh! la lettre, interrompit Bastian, je m'en bats l'œil! mais je ne suis pas mécontent de me rincer la bouche avec le nectar du prince Metternich. Allez, Hermann, mon ami, et apportez quatre bouteilles, pour n'être pas obligé de faire un second voyage. Monsieur le conseiller privé honoraire, je vous écoute.

Spurzeim fit deux ou trois petites grimaces préparatoires, exorde muet dont les diplomates d'une certaine force ne se privent jamais.

— Cher monsieur, dit-il ensuite en clignant de l'œil avec une étonnante finesse, je vous ai deviné.

— Bah! fit Bastian.

— Oui, cher monsieur : vous êtes percé à jour!

— Pas possible!

— Vous avez du penchant pour la future baronne de Rosenthal, ma nièce en expectative. Ne vous en défendez pas, cher monsieur, je vous approuve.

— Merci bien! dit Bastian.

— C'est sur ce sujet-là que je voulais vous entretenir.

Hermann venait de rentrer et le gros étudiant avait décoiffé un des longs flacons de vin du Rhin.

— Diable d'enfer! s'écria-t-il en goûtant le contenu

clair et limpide de la bouteille, Metternich, ce vieil ancêtre, a décidément du talent. Entretenez-moi, conseiller, je vous écoute!

Il s'était assis et bourrait de nouveau sa pipe, selon l'art.

— Cher monsieur, reprit le comte en s'asseyant auprès de lui, il me plaît que vous ayez du penchant pour ma future nièce, parce que je suis sur le point d'épouser la comtesse Lenor.

— Si ça l'amuse, cette jeune fille, répliqua Bastian, chacun son goût, je n'ai rien à en dire.

— J'espère que cela ne la contrarie pas. Mais je me trouve dans cette position difficile d'avoir à redouter votre ami Frédéric.

Bastian éclata de rire.

— C'est vrai qu'il lui fait un énorme doigt de cour, s'écria-t-il, ce Frédéric chevaleresque et sentimental! moi qui le croyais mort!

— Et d'avoir à redouter en même temps, poursuivit Spurzeim, mon propre neveu le colonel.

— Tiens! tiens! fit Bastian; alors buvez!

Il emplit jusqu'au bord le verre du conseiller privé, qui le vida par distraction.

— Je suis bien sûr, continua ce dernier en secouant la tête, que la scène d'aujourd'hui a complètement dégoûté mon neveu de son mariage avec Chérie.

— De quoi? s'écria Bastian : quelle scène? c'était pourtant stylé!

— Vous n'avez pas vu quelle mine il faisait?

— Si nous avions été une cinquantaine de Compatriotes seulement, nous aurions chanté en chœur le *Gaudeamus igitur*, et la bicoque aurait croulé. *Bibendum equidem!*

Il entama la seconde bouteille; malgré sa vaillance de buveur émérite, sa tête commençait à déménager; le vieux Spurzeim lui-même devenait plus communicatif.

— Nos intérêts sont semblables, cher monsieur Bastian, continua-t-il; vous pouvez m'aider, je peux vous servir. Voulez-vous entrer dans mes combinaisons diplomatiques? Voyons! Si l'on vous mettait à même d'épouser Chérie?

— Ça ferait mon bonheur! répliqua Bastian. Mais Frédéric et M. de Rosenthal?

— Ce sont eux qui vous barrent le chemin, n'est-ce pas? interrompit le comte, enchanté de cet éclair de raison. Eh bien! ce sont eux qui embarrassent ma route. Il suit de là que notre intérêt à tous deux est d'éloigner à la fois Frédéric et M. de Rosenthal.

Bastian le regarda en face curieusement; il se souvint d'avoir vu cette figure-là chez bien des marchands d'estampes; seulement, il se demandait, avec ce pénible travail des ivrognes, si la lithographie de deux sous qu'il avait devant les yeux représentait monsieur de Voltaire, monsieur de Metternich ou monsieur de Talleyrand; car le diplomate fort, exalté par le johannisberg et la circonstance, prodiguait à la fois tous ses moyens : il souriait à la Voltaire, il grimaçait à la Metternich, il regardait à la Talleyrand.

— Vieux finaud! grommela Bastian, c'est pourtant cela, il a touché le joint. Moi, d'abord, mon faible pour Chérie touche au délire le plus extravagant. Mais comment les éloigner?

— Pour ce qui est de Frédéric, répondit le comte en approchant son siège d'un air mystérieux, rien de plus simple. Nous sommes ici dans la Forêt-Noire.

— Berceau des charbonniers, source du kirschwasser.

— J'ai justement une centaine de charbonniers qui sont mes vassaux et qui m'obéissent comme des automates; je n'ai qu'un mot à dire : mes charbonniers saisissent Frédéric et le transportent...

— Où ça?

— Au diable... ou partout ailleurs!

Bastian souffla dans ses joues et pensa :

— Je trouve ça médiocrement gentil pour Frédéric!

— Quant à mon cher neveu, reprit le diplomate qui s'animait à vue d'œil, c'est plus spécialement votre affaire. Voulez-vous lui proposer un duel?

— Ah! du tout! s'écria Bastian. Je suis plus brave qu'un lion du désert, c'est connu, mais les saintes lois de l'hospitalité!

— J'entends! interrompit le diplomate avec une nuance de dédain; faisons mieux. Vous autres étudiants, vous êtes organisés en frérie; je sais vos rubriques sur le bout du doigt. L'Université de Tubingue n'est pas loin, on peut aller et revenir en quelques heures avec un bon cheval. Ecrivez à vos camarades.

— Quoi donc?

— Par exemple, que Frédéric est en danger.

— Hum! fit Bastian, si les dragons du roi trouvaient sa piste, ce serait vrai!

— Ou bien encore la reine Chérie, poursuivit le comte qui ne l'entendait point.

— Savez-vous, vieillard, dit-il avec gravité, que vous êtes un Machiavel?

Le visage ratatiné du diplomate s'éclaira d'un vif rayon d'orgueil.

Bastian réfléchissait; il demanda conseil au troisième flacon.

— Voyez l'effet! s'écria-t-il en gesticulant : vos compagnons partent de Tubingue comme la foudre, car je crois savoir que Frédéric et Chérie sont leurs favoris?

— Quant à ça, ils les adorent!

— Ils arrivent dans la montagne avec leurs épées d'une aune, et, ma foi, s'ils y trouvent mon cher neveu...

— Vieillard, interrompit Bastian d'une voix creuse, vous êtes un Méphistophélès!

Spurzeim avait vu Méphistophélès dans une édition illustrée de Gœthe; il prit aussitôt la physionomie de ce personnage infernal.

— Est-ce dit? murmura-t-il.

Bastian mit sa tête apoplectique dans ses mains, il chancelait sur son siège et ses pensées tournoyaient dans son cerveau.

— Pensez donc, cher monsieur, lui disait le diplomate penché à son oreille comme le serpent tentateur, une fois

débarrassé de Rosenthal, c'est le bonheur qui est devant vous! Chérie, si belle, si charmante!

— Et qui sait toutes nos chansons! balbutia Bastian ébranlé; du talent à bouche que veux-tu!

— Chérie, qui n'est pas si pauvre qu'on le croit! ajouta Spurzeim de ce ton qui donne beaucoup à entendre; je connais certains petits détails...

— Aurait-elle un oncle d'Amérique? demanda Bastian qui se dressa comme un ressort.

Spurzeim hocha la tête.

— Mieux que cela, cher monsieur, dit-il.

Puis il appela le fidèle Hermann et lui ordonna d'apporter tout ce qu'il fallait pour écrire. Quand cela fut fait, il tendit la plume à Bastian et prononça solennellement :

— Chacun a une heure dans sa vie où il peut commander à la fortune, cette heure qui passe si vite est venue pour vous. Dans quelques minutes il sera trop tard.

Bastian essuya du revers de sa main la sueur qui coulait de son front. Spurzeim emplit son verre. Bastian ne pouvait pas sentir auprès de lui un verre plein sans le boire. Il but et fit le geste historique de César, au moment de franchir le Rubicon.

— Allons! s'écria-t-il de l'accent le plus dramatique qu'il put trouver, vieux démon, tu l'emportes! Puisque Chérie a mieux qu'un oncle d'Amérique, le sort en est jeté!

Sa plume lourde et boiteuse trébucha sur le papier. Il

écrivit deux lignes; Spurzeim lui évita le soin de cacheter sa lettre.

— A Tubingue! s'écria-t-il en mettant la lettre dans les mains d'Hermann; crève ton cheval, s'il le faut. Va!

Hermann sortit.

— Mon cher complice, dit le diplomate en se tournant vers Bastian, reste à trouver le moyen d'amener mon neveu et Frédéric, cette nuit même, dans la montagne. Nous avons, Dieu merci! toute la soirée pour cela. Mais, chut! les voici qui reviennent, sachons dissimuler!

Il prit un air riant et secoua son jabot avec grâce. On entendait la voix des convives qui causaient dans le vestibule. Bastian se leva tout chancelant.

— Sachons dissimuler! répéta-t-il en essayant de croiser ses bras sur sa poitrine. Je suis un traître, un infâme, un scélérat. Prenons-en les allures!

Il rabattit sa casquette sur ses yeux, et, au lieu de marcher à la rencontre des convives qui rentraient, il alla s'asseoir dans le coin le plus sombre de la salle. Spurzeim le regardait avec compassion.

— Entre les mains d'un homme tel que moi, se disait-il, l'instrument le plus vil devient un levier puissant!

Puis il ajouta, en consultant sa montre qui lui avait coûté très cher, mais qu'il montrait à tous comme un témoignage de l'estime de l'empereur d'Autriche :

— Cinq heures! Avant minuit les Epées de l'Université peuvent être dans la montagne.

VI

LA FOUDRE

Combien de soirées tristes et chargées d'ennui Chérie avait passées dans ce grand salon du château de Rosenthal, dont les solennelles splendeurs ne faisaient qu'assombrir sa mélancolie! ce soir, tout était bien changé. Plus de tristesse et plus de regrets : Frédéric était là; l'austérité de l'antique demeure semblait sourire, et Chérie s'étonnait de n'avoir pas respiré plus tôt cette douce atmosphère de bonheur qui l'emplissait.

Elle allait, gaie, vive, pétulante, tourmentée par sa joie; elle prenait çà et là une fleur de ces odieux bouquets présentés en cérémonie par les vassaux de Rosenthal et qui étaient naguère son supplice, ces fleurs, tant dédaignées, elle en savourait le parfum.

Elle s'éveillait après une léthargie. Elle revoyait le beau jour après une nuit désespérée. Elle était heureuse; elle eût voulu du bonheur pour tous.

Que craindre encore? Quel malheur possible?

Et n'était-ce pas une joie de plus, une joie bien grande, que de voir les beaux yeux de Lenor se fixer sur elle, reconnaissants et humides, Lenor vers qui son cœur s'élançait déjà, alors même qu'elle la croyait sa mortelle ennemie! Rosenthal, il est vrai, semblait souffrir; mais cette souffrance ne devait-elle pas se changer en joie?

Frédéric avait enfin pris le ton de son rôle et le jouait en perfection. Il s'empressait autour de la jeune comtesse, qui répondait à ses empressements avec tout plein de grâce et de décence. Pendant que Chérie présidait aux préparatifs du thé, chose presque aussi importante dans l'Allemagne du sud-ouest qu'en Angleterre même, les deux jeunes filles s'étaient un instant rapprochées, et Chérie avait dit à Lenor :

— Tout va bien! la corbeille sera pour vous.

A part ces personnages principaux, tout le reste de l'assistance faisait assaut de bonne humeur. Spurzeim était content de lui plus que nous ne saurions le dire; il se proclamait avec ivresse le *coquin* le plus fourbe de l'univers! Concordia causait avec son chapelain et n'avait pas perdu tout espoir de réciter sa tragédie à Bastian, ce cavalier de si bonnes manières. La dame de compagnie, l'écuyer, le bibliothécaire, les officiers de Rosenthal, ne s'étant jamais trouvés à pareille fête, jouissaient de l'aubaine du meilleur de leurs cœurs.

Il n'y avait de tristes que Bastian, vaguement tourmenté par ses remords au milieu de son ivresse, et M. le baron de Rosenthal.

Celui-ci était plus que triste, son regard sombre menaçait comme un ciel de tempête. Pour quiconque le connaissait, il était évident qu'il mettait toute sa force à réprimer sa colère et à se vaincre lui-même.

La promenade n'avait fait que continuer pour lui le supplice du dîner. Pendant toute la promenade, il avait vu Lenor au bras de Frédéric, tour à tour émue et souriante; il n'y avait pas à s'y tromper, Frédéric et Lenor s'entendaient. Le baron, irrité contre lui-même, car il sentait bien qu'il était la cause première de ses propres embarras, irrité contre Chérie qu'il allait épouser, contre Lenor qui ne pouvait plus être sa femme, contre Frédéric dont chaque sourire lui semblait une bravade, contre tout le monde enfin, puisque tout le monde était heureux et joyeux, le baron arrivait à une de ces belles colères qui peuvent couver plus ou moins de temps, mais qui finissent par éclater à coup sûr et qui brisent tout quand elles éclatent.

Il avait été patient précisément parce qu'il ne savait point faire les choses à demi. Pour lui le milieu n'existait point entre l'inertie et la violence. Outre la position fausse qu'il s'était faite vis-à-vis de Chérie, il y avait donc pour le retenir la frayeur qu'il avait de lui-même.

Rosenthal, sans se rendre compte encore de l'état de son esprit, en était à se demander comment il assommerait son rival. Toutes ses colères, en effet, se concentraient sur Frédéric, parce que Frédéric lui volait le sourire de Lenor. Il n'avait pas dit une seule parole qui pût faire prévoir l'explosion de son courroux; mais c'est tant pis,

cela : les paroles sont des soupapes par où s'en va le trop plein de la fureur.

Au milieu de ce salon où tout le monde riait et babillait, il n'y avait qu'une seule personne pour deviner ce qui se passait dans le cœur du baron; cette personne-là était Frédéric lui-même, qui savait bien à quel prix seulement on peut jouer avec un homme de la trempe de Rosenthal, et qui attendait l'attaque de pied ferme.

Une voix résonna tout à coup aux oreilles du baron, une voix bien douce, mais qui, en ce moment, lui sembla tout imprégnée de sarcasmes amers.

— Dansez-vous, monsieur le baron? lui demanda Chérie, qui était à ses côtés et qui le regardait avec son gai sourire.

La demoiselle de compagnie venait de s'asseoir au piano. Au lieu de répondre, Rosenthal tourna les yeux vivement vers la place que Lenor avait choisie en rentrant de la promenade; Lenor était déjà levée et donnait sa main à Frédéric.

— Excusez-moi, madame, prononça le baron d'une voix étouffée.

— Bastian! appela Chérie.

— Allons, mon complice, dit le diplomate au gros étudiant qu'il avait été rejoindre dans un coin, vous voyez bien que voilà le paradis qui s'ouvre! profitez de votre veine.

— Il vous regarde! murmura Chérie à l'oreille de Lenor, au moment où celle-ci allait partir au bras de Frédéric : portez le dernier coup!

Elles échangèrent un regard d'intelligence; car au bout de cette comédie bravement jouée, elles ne voyaient toutes deux que le bonheur. Quand Lenor passa devant le baron, celui-ci pressa son cœur à deux mains; s'il avait disposé du tonnerre, Frédéric eût été foudroyé sur place.

— Cela va bien, pensait Chérie, qui rectifiait le pas incorrect et chancelant de son tuteur Bastian.

A ce moment, il se fit un grand bruit au dehors de la salle; on entendait des pas retentissants et des voix effrayées qui criaient dans le corridor. Le baron avait appelé la foudre, c'était peut-être la foudre qui venait. Tout à coup, la porte du salon s'ouvrit avec fracas et le valet Fritz s'élança en s'écriant :

— Le château est cerné! Les dragons du roi sont entrés de vive force. C'est une affaire de vie et de mort. Si l'on veut cacher les étudiants, qu'on se hâte, car l'officier vient sur mes pas!

C'était la foudre. Le regard de Rosenthal scintilla comme si une flamme se fût allumée dans sa prunelle; il respira fortement et ses bras se croisèrent sur sa poitrine.

Frédéric s'était arrêté, tenant toujours Lenor par la main. Chérie, pâle comme une statue d'albâtre, cherchait à lire son arrêt sur le visage altier de Rosenthal.

C'était la foudre, pour elle surtout, pour elle qui venait d'irriter à plaisir l'homme qui tenait entre ses mains le sort de Frédéric. C'était la foudre, car le crime de Frédéric était de ceux que ne pardonnent jamais les puissances allemandes, incessamment menacées par la folie

des écoles. Chérie ne fit qu'un bond jusquà Rosenthal, dont elle saisit les deux mains.

— C'est lui qu'on cherche, dit-elle d'une voix altérée.

Rosenthal ne répondit pas.

— Il a insulté le roi, poursuivit Chérie, dont les yeux se mouillèrent.

— Ah! fit Rosenthal, il a insulté le roi?

— Ayez pitié, monsieur! acheva Chérie dans un sanglot déchirant; ayez pitié, au nom de Dieu!

Rosenthal l'écarta froidement, parce que ses yeux venaient de rencontrer le regard suppliant de Lenor. Tout le monde, dans le salon, comprenait la gravité de la situation, mais personne ne la mesurait au juste, sinon Chérie, Rosenthal et les deux étudiants eux-mêmes. Il s'agissait peut-être, du moins on l'espérait, de quelque escapade de jeune homme.

Bastian demeurait tout abasourdi. Frédéric se tenait immobile, la tête haute. Le diplomate fort caressait son jabot tout doucement, et calculait déjà les avantages qu'il pourrait tirer de cet incident.

— Le capitaine Spiegel, des dragons de Sa Majesté, dit un valet à la porte, demande à parler au colonel baron de Rosenthal.

— Faites entrer, répliqua le baron.

Le capitaine Spiegel passa le seuil aussitôt, car il était sur les talons du valet; son regard inquisiteur fit le tour de la chambre et il eut un sourire narquois en apercevant les deux étudiants.

— Qu'y a-t-il pour votre service, capitaine? demanda le baron.

— Pour mon service, rien, colonel, répondit l'officier de dragons en faisant le salut militaire. Pour le service du roi, c'est autre chose. Et permettez-moi de vous dire qu'il ne fallait rien moins que cela pour me porter à franchir, sans invitation préalable, le seuil de votre château de Rosenthal.

— Passons, monsieur! Que venez-vous chercher ici?

— Je viens chercher le nommé Frédéric Horner, étudiant de l'Université de Tubingue, coupable du crime de lèse-majesté.

Il y eut un moment de stupeur dans le salon; Concordia, qui était bien le meilleur cœur du monde, fit un pas vers l'officier pour intercéder en faveur de Frédéric. Tous les commensaux du château tremblèrent, et les domestiques, dont on voyait les têtes effrayées derrière la porte, se disaient : Il est perdu! Lenor soutenait Chérie, près de se trouver mal et qui balbutiait parmi ses larmes :

— C'est nous qui l'avons tué! c'est nous qui l'avons tué!

Le gros Bastian essayait de se cacher derrière le groupe formé par les deux jeunes filles, et le comte Spurzeim, qui s'était instinctivement rapproché de son neveu, pensait à part lui :

— Je crois que nous n'aurons pas besoin de mes vassaux de la montagne!

Seuls, parmi le trouble, Rosenthal et Frédéric étaient calmes, en face l'un de l'autre, au milieu du salon.

Frédéric était redevenu lui-même. Vous eussiez reconnu en lui l'enfant intrépide des premières pages de ce récit; son visage fier rayonnait de beauté; il fixait sur le baron son regard tranquille, sans défi mais sans frayeur.

Rosenthal, qui avait les yeux baissés, releva lentement ses paupières; quand son regard rencontra celui de Frédéric, une lueur jaillit de sa prunelle. Chérie se tordit dans les bras de Lenor, comme si un poignard lui eût traversé le cœur.

— Il est condamné! murmura-t-elle en fermant les yeux.

Rosenthal s'était tourné vers le capitaine Spiegel.

— Je ne connais pas ce Frédéric Horner, prononça-t-il lentement.

Un long soupir s'échappa de toutes les poitrines. La main de Chérie se crispa convulsivement sur celle de Lenor.

— Comment, comment! balbutia Spurzeim à l'oreille de son neveu.

— Silence! fit impérieusement Rosenthal.

— Pardon, colonel, dit l'officier de dragons sans cacher sa surprise, je crains d'avoir mal entendu.

— Je vous ai dit, monsieur, répéta Rosenthal d'une voix ferme, que je ne connais pas ce Frédéric Horner.

— Mais vous n'y pensez pas, mon neveu! insista le vieux comte, qui passa derrière Rosenthal.

— Mon oncle, répliqua ce dernier d'un accent péremptoire, c'est ici ma maison et je suis le maître!

Spurzeim haussa les épaules et se tut. Des larmes de

reconnaissance et de joie coulaient sur les joues de Chérie.

— Quel cœur! disait-elle à Lenor, tremblante d'émotion et d'orgueil. Oh! vous le rendrez bien heureux, n'est-ce pas!

Frédéric était toujours immobile, mais il avait le rouge au front et ses yeux étaient baissés maintenant.

— Si vous ne le connaissez pas, colonel, dit le capitaine Spiegel avec une certaine hésitation, puis-je, sans faillir au respect que je vous dois, vous demander quel est cet homme?

Il étendait la main vers Frédéric.

— Cet homme, comme vous l'appelez, monsieur le capitaine, répondit Rosenthal en souriant, est mon parent et ami, le margrave de Buren.

— Eh bien! grommela le capitaine, j'aurais juré que le margrave de Buren, qui est d'une famille très respectable, ne se serait pas amusé à se faire chasser pendant toute une journée comme un chevreuil par les dragons de sa Majesté! Mais du moment que vous dites une chose, colonel, ce n'est pas à moi de conserver un doute. Je ferai mon rapport à mes chefs... Il me reste à vous offrir mes excuses.

Il fit un grand salut et se dirigea vers la porte.

— Le service du roi excuse tout, capitaine, répliqua Rosenthal en faisant quelques pas pour l'accompagner.

A peine l'officier de dragons avait-il passé le seuil, que l'émotion de tous, longtemps comprimée, se fit jour. La bonne lauréate frappa ses mains l'une contre l'autre, en déclarant qu'elle placerait cette scène dans une de ses

futures compositions dramatiques. Assurément, la magnanimité de Rosenthal ne pouvait souhaiter une récompense plus flatteuse.

Lenor et Chérie vinrent lui prendre les mains toutes les deux à la fois.

— Merci! dirent-elles, vous êtes généreux et bon!

Rosenthal baisa froidement la main de Chérie et se détourna de Lenor, car l'émotion de la jeune comtesse lui faisait mal.

— *Gaudeamus!* pensait Bastian; je crois que je l'ai échappé belle!

— Monsieur le baron, dit Frédéric à Rosenthal en lui tendant la main, je n'espérais pas cela de vous, et je vous remercie.

Rosenthal prit la main qu'on lui tendait et la serra fortement.

— Monsieur Frédéric, répliqua-t-il d'une voix basse et concentrée, vous m'avez sauvé la vie il y a quelques jours; aujourd'hui je vous rends la pareille: nous sommes quittes.

Frédéric s'inclina.

— Monsieur Frédéric, reprit Rosenthal en baissant la voix davantage, connaissez-vous cette croix de bois qui est au carrefour de la forêt, derrière la cabane des frères Braun, et qu'on nomme le *Wunder-Kreuz?*

— C'est sur le chemin qui mène à la maison de ma mère, répondit le jeune homme.

— Eh bien, monsieur Frédéric, ajouta Rosenthal avec un dernier serrement de main, minuit sonnant, je vous

attendrai au Wunder-Kreuz, et j'apporterai deux épées.

Chérie et Lenor, qui s'étaient cachées dans l'embrasure d'une fenêtre voisine, parce que l'instinct de leurs cœurs les avait averties, tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

— J'y serai! dit Chérie, qui se releva forte et fière.

La pauvre Lenor répéta en tremblant :

— J'y serai!

Le comte Spurzeïm glissait à l'oreille de Bastian, qui commençait à le fuir comme la peste;

— Mon complice, vous voyez que nous n'aurons pas besoin d'un grand effort de génie pour les attirer dans la montagne!

VII

TERREURS NOCTURNES

Onze heures sonnaient à l'horloge du château de Rosenthal. La nuit était sombre, la lune, à son déclin, passait toute pâle sous les grands nuages emportés par le vent. Quant son disque se montrait entre deux nuées, on voyait luire faiblement sur les feuilles des arbres l'eau de la dernière ondée qui n'avait pas eu le temps de sécher. L'herbe humide de la campagne se couvrait d'un brouillard bas et léger. Le château était plongé dans le silence; tout y semblait dormir, et pas une lumière ne brillait le long de la façade.

La poterne qui donnait sur les fossés fleuris s'ouvrit avec lenteur et précaution. Une femme voilée parut sur le seuil et jeta autour d'elle ses regards inquiets. Comme elle ne vit rien d'abord, elle referma sans bruit la poterne, traversa la douve et s'engagea dans le parc. A peine avait-

elle fait quelques pas dans l'allée principale, qu'elle s'arrêta toute tremblante. Au devant d'elle, dans les ténèbres, une forme sombre se dessinait vaguement. Elle fit un mouvement pour rebrousser chemin; mais derrière elle, une autre ombre surgit de la douve comme pour lui barrer le passage. Un cri d'épouvante s'étouffa sous son voile. Durant une seconde, elle resta indécise; puis, rassemblant tout son courage, elle se jeta dans le gazon épais qui bordait l'allée et se mit à courir au travers de l'herbe mouillée.

La première ombre, qui était celle d'un cavalier de haute taille, drapé dans son manteau, poursuivit son chemin d'un pas rapide; la seconde avait une taille moins héroïque et son dos se voûtait sous le double collet d'une douillette de soie piquée. Pour achever de rompre avec le fantastique, nous dirons que cette ombre était suivie par un valet qui avait toute l'encolure d'un valet de comédie.

— Je suis sûre de l'avoir reconnue, dit la voix chevrotante du vieux comte Spurzeim, qui s'enrouait à l'humidité de la nuit, c'est ma nièce Lenor!

— Je crois plutôt, répondit Fritz, que c'est mademoiselle Chérie.

Fritz remplaçait, pour cette fois seulement, le fidèle Hermann, apprenti diplomate, employé à d'autres fonctions; Hermann, nous le savons, galopait sur la route de Tubingue.

— Il fait noir comme dans une cave! grommela le comte, et je n'aime pas beaucoup ces excursions nocturnes, toujours fécondes en rhumes et en sciatiques.

Mais le sort en est jeté! cette nuit va voir de grands événements, et demain matin, si Hermann n'a pas manqué le coche, on pourra mesurer les effets prodigieux de mes combinaisons diplomatiques.

— Brrr! fit le valet Fritz en soufflant dans ses doigts, la pluie a rafraîchi le temps, monsieur le comte. Peut-être qu'ils n'iront pas au rendez-vous.

Spurzeim s'était posé vis-à-vis de Fritz en homme qui veut prévenir un grand malheur.

— Plût à Dieu! soupira-t-il en levant ses petits yeux gris au ciel.

Mais il ajouta à part lui :

— Heureusement que j'ai vu passer mon cher neveu, ainsi que l'autre qui semblait avoir des bottes de sept lieues. Ils doivent être déjà au delà du Sparren. Ah ça! reprit-il en se tournant vers le château avec impatience, ce sac à vin du Rhin de Bastian se sera endormi! Va-t-en sous sa fenêtre, Fritz, et lance des petits cailloux dans ses carreaux. Si tes petits cailloux ne réveillent pas l'étudiant ivrogne, monte dans sa chambre, morbleu! et tire-le hors de son lit par les pieds!

Fritz s'éloigna en grognant.

Si nous comptons sur nos doigts, nous trouvons debout le comte et son valet, Rosenthal qui a déjà dépassé le Sparren, et un autre, dont Spurzeim n'a pas dit le nom, mais qui est sans doute Frédéric, le pauvre Bastian qu'on va tirer violemment de son sommeil, et cette femme voilée qui court à travers l'herbe humide. C'en est assez

pour que nous puissions dire que le château de Rosenthal ne dormait pas si bien qu'il en avait l'air.

Au moment où Fritz obéissait aux ordres de son maître, et comme le comte faisait les cent pas en frappant du pied pour se réchauffer, la poterne de la douve tourna de nouveau sur ses gonds, et une seconde femme, voilée comme la première, se glissa parmi les arbustes. De sorte qu'il ne restait plus guère au château que la digne lauréate avec son violon, l'écuyer, la dame de compagnie, le bibliothécaire et le chapelain. Tous les autres couraient la pretentaine, malgré le vent glacial, malgré la pluie menaçante, comme si le diable eût été maître des âmes dans cette nuit d'aventure. Soit effet du hasard, soit qu'il y eût accord entre elles, les costumes de ces deux femmes, qui étaient sorties l'une après l'autre du château avec précaution et mystère, se ressemblaient exactement; chacune d'elles portait une robe et une mantille noires, chacune d'elles était coiffée d'un chapeau de couleur sombre où s'attachait un voile épais.

En voyant passer la première, le comte et Fritz avaient bien pu discuter la question de savoir si c'était Chérie ou la comtesse Lenor; car les deux jeunes filles étaient à peu près de la même taille, et dans cette nuit profonde, il était aisé de prendre l'une pour l'autre. Du reste, le comte et Fritz ne pouvaient pas se tromper de beaucoup, puisque la seconde apparition donnait raison nécessairement à celui des deux qui avait tort.

La seconde apparition n'avait pas l'air d'être très rassurée; ce fut d'un pas timide qu'elle s'engagea dans l'allée

principale. Comme elle ne rencontra personne qui fît obstacle à son passage, au lieu de quitter l'allée comme avait fait l'autre apparition, elle suivit tout uniment le chemin tracé, hâtant sa marche à mesure qu'elle avançait davantage. L'autre, la première, avait bien de l'avance. Forcée de couper court à travers les pièces de gazon, elle avait trouvé au bout de quelques minutes le mur d'enceinte du parc, qu'elle avait franchi par cette même brèche qui, le matin même, avait donné entrée aux deux étudiants fugitifs.

Une fois dehors, elle s'arrêta et se prit à écouter. La campagne était silencieuse; on n'entendait que le bruit des rafales qui passaient en gémissant dans les grands arbres du parc. La jeune fille s'assit sur une pierre adossée au mur et attendit.

— Elle connaît le chemin mieux que moi, pensait-elle, ce manoir est son berceau; elle ne peut pas s'égarer sur son propre domaine. J'ai devancé l'heure; elle va venir.

De ce côté, le parc était bordé par une route assez large. C'était le chemin de Freudenstadt au village de Munz, et son prolongement atteignait la frontière de Bade en tournant les sommets du Kniebis.

Le village de Munz, pauvre et composé d'une centaine de familles vivant toutes des diverses industries forestières, était situé à une forte lieue du château de Rosenthal, dans la direction des montagnes. Le château et le village ne se voyaient point, parce qu'entre eux s'élevait la croupe ronde d'une colline couverte de sapins, et connue dans le pays sous le nom du Rouge (*Roth*), à cause

de la couleur des rochers de grès qui en formaient la base. Le Wunder-Kreuz (ou Croix-Miracle), au pied duquel Rosenthal et Frédéric avaient pris rendez-vous pour cette nuit, se dressait au revers du Rouge, dans une vallée sauvage où venaient se couper les diverses routes de la montagne. A l'ouest de cette vallée, le mont Kniebis dressait à pic ses rampes escarpées et impraticables.

Il y avait bien dix minutes que notre jeune fille attendait, assise sur sa pierre; un bruit léger se fit de l'autre côté de la muraille, à l'intérieur du parc. La jeune fille souleva son voile. A la lueur faible de la lune dont le disque, entouré de vapeurs, touchait déjà le profil des montagnes, nous eussions reconnu le doux et charmant visage de la reine Chérie.

— Lenor! murmura-t-elle en se tournant vers la brèche, Lenor, est-ce vous?

On ne répondit pas, mais le bruit continua; le feuillage des buissons voisins s'agita et Chérie n'eut que le temps de se jeter de côté, parce qu'une forme humaine se montra sur la brèche. Ce n'était point Lenor. Chérie reconnut le cavalier de haute taille qui, une fois déjà, l'avait forcée à changer la direction de sa course, alors qu'elle suivait l'allée principale du parc. Le cavalier était drapé dans un ample manteau que relevaient par derrière les lames de deux épées.

Il resta un instant debout sur la brèche et sauta ensuite dans le chemin en pensant tout haut :

— Il m'avait semblé la voir se diriger de ce côté...

Il s'interrompit pour regarder tout autour de lui, Chérie

était cachée derrière la haie d'épines qui bordait la route.

— Personne! reprit le cavalier avec tristesse; si je l'appelle, c'est le moyen de la mettre en fuite. Et pourtant il faut que je lui parle!

Il hésita pendant une seconde, puis il prononça par deux fois le nom de Chérie. Celle-ci ne bougea pas. Le cavalier secoua la tête brusquement, comme pour chasser une préoccupation importune, et prit à grands pas le chemin de la montagne. Au bout de trois ou quatre enjambées, il avait déjà disparu dans l'ombre.

— Pauvre Rosenthal! murmura Chérie qui sortit de sa cachette, c'est pour lui aussi que je combats cette nuit!

Elle eut un frisson en pensant à ces deux longues épées qui relevaient le bord du manteau.

— Lenor! Lenor! dit-elle. Pourquoi Lenor ne vient-elle pas? Nous aurions dû être les premières au rendez-vous.

Sa tête se montait, car Frédéric avait pu prendre un autre chemin, et, en ce cas, le retard de Lenor était un danger mortel. Elle attendit deux ou trois minutes encore. Une seconde fois, elle appela; puis, cédant tout à coup à son inquiétude, elle s'élança sur les traces du baron. Chérie regrettait maintenant de n'avoir pas répondu à son appel; maintenant, elle eût voulu le rejoindre, pour le supplier à deux genoux et lui demander la vie de Frédéric. Car l'imagination va vite dans la nuit et dans la solitude : Chérie, tout à l'heure si vaillante, venait de sentir un frisson, et un poids de glace était sur son cœur.

Ces épées! un éblouissement avait passé devant les yeux de Chérie : elle venait de voir Frédéric, couché dans

l'herbe, avec une blessure saignante au milieu de la poitrine. Elle courait de toute sa force; elle avait peur d'arriver trop tard. Mais la lune avait disparu derrière les sommets de Kniebis et une couche plus épaisse de nuages chargeait le ciel orageux. Quand Chérie eut dépassé la maison du Sparren, qui s'élevait riante et gaie au milieu de sa petite clairière; quand Chérie se fut engagée dans la forêt, la nuit était si obscure que le tracé de la route disparaissait à quelques pas.

La coutume parmi les bûcherons allemands est de commencer les coupes en marchant droit devant eux comme fait le sanglier, perçant sa trouée sous le couvert. Tout autour du Sparren, il y avait des coupes commencées par l'ancien propriétaire, de sorte que, çà et là, le long de la route, des éclaircies s'ouvraient toutes semblables à la route elle-même. Et il faisait si noir! Chérie n'était pas bien loin du Sparren, puisqu'elle songeait encore à la petite maison si gaie sous les grands arbres. On ne sait pas dire comment se mêlent dans nos rêveries la crainte qui oppresse, l'espoir qui console; mais ils se mêlent. Chérie allait souriant à ses espérances, frissonnant devant ses terreurs; instinctivement, elle hâtait sa course et déjà elle avait fait bien du chemin lorsque son pauvre petit pied mignon heurta un obstacle placé en travers de la route tracée. Ses yeux, habitués aux ténèbres, virent devant elle une haute barrière de grands troncs élancés; l'obstacle qui lui barrait le chemin était le dernier arbre jeté bas par la cognée du bûcheron. Elle avait pris, à son insu, une de ces percées qui s'ouvraient le long de la

route; elle était en pleine forêt, et quand elle eut tourné deux ou trois fois sur elle-même, comme font imprudemment tous ceux qui s'égarent, elle était aussi complètement perdue que le naufragé abandonné sur un radeau et privé de boussole, qui flotte au milieu de l'immense Océan, sous un ciel sans étoiles.

Elle voulut revenir sur ses pas, mais de nombreuses percées coupaient celle où elle se trouvait, et ses efforts pour retrouver la route ne faisaient que l'égarer davantage. Et l'heure passait impitoyable! Et peut-être qu'à ce moment même Frédéric et Rosenthal se rencontraient, l'épée à la main, au pied de la Croix-Miracle. Chérie sentait ses genoux plier sous le poids de son corps.

A mesure qu'elle avançait, la forêt devenait plus sombre et plus sauvage. C'est à peine si elle apercevait le ciel tempétueux à travers les cimes des arbres que fatiguait le vent du nord. Elle avait essayé d'appeler au secours; mais le sourd fracas de l'orage étouffait sa voix, et d'ailleurs, qui l'eût entendue?

Chérie se laissa choir enfin sur le sol, éplorée et brisée; elle se couvrit le visage de ses deux mains et sanglota comme un enfant. Mais la pensée qui toujours la poursuivait, la pensée terrible et navrante, revint aiguillonner sa détresse : « Frédéric! Frédéric! » Le vent qui sifflait autour d'elle lui apportait ce grincement aigu des épées qui se croisent. Elle leva ses mains jointes au ciel, et sa prière désolée monta vers Dieu. En ce moment, une lueur faible scintilla au travers du feuillage, et son âme s'emplit de reconnaissance, comme si l'ardeur de sa prière eût

provoqué un miracle. Chérie sauta sur ses pieds, le courage lui était revenu.

Elle se dirigea le plus vite qu'elle put vers cette lueur qui brillait derrière le feuillage. C'était sans doute la chandelle de résine allumée dans la demeure de quelque bûcheron. A tout le moins, Chérie allait pouvoir demander son chemin. Elle avançait; les arbres s'éclaircissaient peu à peu, mais aucune silhouette de maison ne se montrait, quoique la lueur semblât jaillir d'un trou carré en forme de fenêtre.

Quand Chérie eut dépassé les derniers arbres, elle vit enfin au devant d'elle une roche de cent à cent cinquante pieds de haut, contre laquelle se collait une hutte bâtie en troncs d'arbres. Elle s'arrêta frémissante; elle n'avait plus besoin de demander sa route; ce lieu lui était connu. Plus d'une fois, dans ses excursions capricieuses, elle avait visité cette partie de la forêt, dont l'aspect était particulièrement mystérieux et lugubre. La chronique des villages voisins attachait à ce lieu de funestes souvenirs. Les bûcherons, interrogés par Chérie, lui avaient raconté, avec de grandes marques de frayeur, plus d'une longue histoire de meurtre dont les environs de ce roc avaient été le théâtre. Et toujours le nom des trois frères Braun était prononcé, à la fin de ces histoires, par les bûcherons, qui se signaient. Le roc contre lequel s'adossait la cabane était une masse énorme de grès couleur de brique qui formait la base orientale du Rouge. La cabane servait d'habitation aux trois frères Braun.

Le premier mouvement de Chérie fut de fuir; mais

quelque chose de plus fort qu'elle-même la retint à la même place. Elle venait d'apercevoir, par l'ouverture carrée, qui était grande ouverte, Elias Braun, l'aîné des trois frères, occupé à aiguiser sa cognée sur un fragment de grès. Il chantait d'une voix sourde une ballade du pays, et la lumière de la résine qui frappait en plein son visage barbu montrait sous les grandes mèches de ses cheveux un sourire avide.

— Holà! Hugo! petit frère! cria-t-il en éprouvant du doigt le tranchant de sa hache, ma cognée a désormais le fil et ce serait dommage de l'ébrécher contre un tronc de sapin! Allons, petit frère, debout : voici l'heure où Werner va revenir!

On entendit un bâillement sonore et Chérie vit une masse énorme qui se mouvait confusément dans l'ombre de la cahute. C'était Hugo, le petit frère, qui s'étirait en sortant de son sommeil. Hugo leva sur Elias son regard engourdi.

— Pourquoi repasses-tu ta cognée, demanda-t-il, puisque le *graf* a dit qu'il fallait seulement leur faire peur.

Chérie savait parfaitement que dans cette partie de la Forêt-Noire le titre de *graf* (comte) n'était donné qu'au vieux Spurzeim, de même qu'on appelait Rosenthal le *freiherr* (baron).

— Le graf a dit cela hier, répliqua Elias en souriant; je repasse ma cognée, petit frère, parce que j'ai vu le graf ce soir, pendant que tu dormais.

— Ah! fit Hugo, qui se mit sur ses pieds et toucha

presque du front, tant sa taille était haute, la toiture de la cabane; le graf t'a ordonné?...

Il n'acheva pas; mais il montra du doigt le tranchant effilé de la hache. Elias secoua ses grands cheveux en riant plus fort.

— Le graf ne parle jamais la bouche ouverte, tu sais bien, petit frère, répondit-il; il m'a dit seulement que les deux vieilles gens avaient fait marché pour le Sparren.

Hugo ferma ses gros poings et sa figure prit une expression de menace.

— Voilà qui est bon! grommela-t-il.

— Ce n'est pas tout, petit frère. Les vieilles gens vont porter, cette nuit, au notaire de Freudenstadt, un papier qui vaut plus de cent mille florins...

— Le prix de la maison du Sparren? interrompit Hugo.

— Juste! Werner est à Munz pour savoir la route qu'ils prendront, car le vieil homme est rusé comme un renard, et sa femme deux fois plus que lui!

Chérie écoutait tout cela, plongée dans une sorte de stupeur; elle n'en pouvait point croire ses oreilles. Un bruit sourd se fit entendre à l'intérieur de la cahute, et un troisième personnage se montra tout à coup entre Elias et Hugo. Chérie reconnut Werner, le second des frères Braun; elle n'eut pas le temps de se demander comment il avait pu entrer par l'autre côté de la cabane, adossé au roc même, car son attention fut violemment attirée par les premières paroles du nouvel arrivant. C'était un grand gaillard, taillé en hercule, comme ses frères, chevelu, barbu, et portant la casaque des habi-

tants de la forêt avec le bonnet de laine; seulement, comme il était charbonnier de son état, il avait la figure plus noire que de l'encre.

— En route! s'écria-t-il; les vieilles gens vont passer le ravin dans dix minutes. Je les ai vus monter dans leur carriole, et c'est le bonhomme qui conduit, pour ne pas payer un postillon.

— En route! répéta Hugo, qui saisit dans l'angle de la cabane un gourdin énorme ou plutôt une manière de massue.

Elias mit sa cognée sur son épaule.

— Petit frère, dit-il, tu ne viens pas avec nous.

— Pourquoi cela? demanda Hugo étonné.

— Ton poste est là-haut sur la montagne...

— Sur la montagne, interrompit Werner, il y a un feu de joie et tous les charbonniers du Rouge dansent alentour comme des damnés.

Hugo se frappa le front :

— Allez donc vous deux faire peur aux vieilles gens, s'écria-t-il en appuyant sur ces mots : *faire peur*, et en laissant éclater un rire brutal. J'avais oublié l'étudiant, mais il n'y a pas de temps perdu et nous allons régler son affaire!

Les trois frères Braun se donnèrent la main, puis ce bruit sourd que Chérie avait entendu déjà lors de l'arrivée de Werner retentit de nouveau et les trois frères disparurent. Le flambeau de résine continuait d'éclairer la cabane déserte. Pour sortir de la cabane, il n'y avait pas d'autre issue apparente que la porte, et Chérie était debout

devant la porte; il fallait que le roc lui-même se fût ouvert pour donner passage aux trois frères. On eût dit qu'une barrière impénétrable était retombée sur eux; Chérie n'entendait plus ni leur voix ni le bruit de leurs pas. Elle était là, comme anéantie sous le poids d'un rêve affreux. Ces paroles de meurtre bourdonnaient autour de son oreille; cet étudiant dont Hugo Braun avait parlé, c'était Frédéric, Chérie n'en pouvait douter; sur la tête bien-aimée de Frédéric, les menaces de mort s'accumulaient.

Et l'heure s'écoulait! et Chérie demeurait écrasée désormais sous la conscience de sa faiblesse! Chacun de ses pas heurtait un danger nouveau dans les ténèbres de cette terrible nuit. Le vent qui secouait avec une violence croissante les hautes cimes des arbres apporta tout à coup l'écho d'un chant lointain et rauque. En même temps, le sommet du rocher contre lequel s'appuyait la cabane des trois frères Braun s'illumina d'une lueur rougeâtre. Sur ce fond ardent une silhouette humaine se dessina en noir, et Chérie poussa un grand cri, appelant :

— Frédéric! Frédéric!

Le sommet du roc était loin; la voix de Chérie se perdit dans le fracas de l'orage. Comme elle s'élançait pour rejoindre la vision, un cri qui semblait répondre au sien sortit des profondeurs de la forêt, déchirant, haletant, étranglé comme un râle d'agonie.

VIII

LES TROIS FRÈRES BRAUN

A trois cents pas de la cabane des frères Braun, dans la direction du Midi, le sol de la forêt cédait tout à coup. Au bas de cette pente, la route de Munz à Freudenstadt passait. Quelques minutes après que les trois frères eurent quitté leur cabane, on eût pu entendre au loin, sur la route, les cahots d'une carriole qui arrivait au trot de deux chevaux du pays. Dans la carriole, il y avait un homme et une femme : deux vieillards.

— Non, dame Barbel, disait l'homme, je n'ai pas eu tort de ne point allumer la lanterne. Dans ce diable de pays, ce ne sont pas les fondrières qui me semblent le plus à craindre.

— Ta! ta! ta! maître Hiob, répondit la vieille femme, je ne crois pas un mot de toutes vos histoires de brigands. C'est bon dans les livres, cela, maître Hiob, les oisifs

s'amusent à ces contes de ma mère l'oie! Et puis, si nous rencontrions des voleurs, ils seraient plus penauds que nous, puisque nous avons laissé notre petit avoir à Stuttgard.

— Tout cela est bel et bon, ma femme; croyez ou ne croyez pas, je m'en lave les mains. Mais je vous dis, moi, que ces trois hommes sont des diables, et qu'ils ont juré de mettre à mort quiconque achèterait le Sparren!

La vieille femme eut un petit rire sec, coupé par les cahots de la voiture.

— Et vous vous laissez prendre à cela, Hiob, mon pauvre ami? s'écria-t-elle. Vous ne savez donc pas l'histoire de l'intendant de Pfaffenheim, qui joua le rôle du malin esprit pendant cinq ans pour éloigner les acquéreurs du château de son maître, et qui finit par acheter pour un morceau de pain le plus riche domaine du royaume de Bavière! Allez, allez, nous connaissons cela; chaque finaud qui veut acheter à bon compte commence par dégoûter les voisins de la marchandise. Voyez seulement à ne point nous verser dans quelque trou, maître Hiob, et je vous tiens garanti pour tout le reste!

Cette excellente argumentation n'avait aucun empire sur l'esprit de l'ancien bedeau. Sa femme avait pris pour elle toute la bravoure; chaque fois qu'un bruit se faisait entendre sur la route, maître Hiob ne se cachait pas pour trembler comme un fiévreux. Mais l'avarice était en lui plus forte encore que la poltronnerie. Précisément parce que les trois frères Braun avaient jusqu'alors éloigné les acquéreurs, l'achat du Sparren était une affaire d'or.

Maître Hiob avait eu la chair de poule en signant le contrat; mais il l'avait signé; son capital, doublé d'un seul coup, le consolait de ses terreurs.

En arrivant dans le pays, maître Hiob et sa femme Barbel avaient pris leurs quartiers dans le village de Munz. Une fois leur affaire faite, l'ancien bedeau n'avait plus songé qu'à regagner les latitudes civilisées, mais la peur le tenait bloqué à Munz; il n'osait point braver les dangers de cette route, qui passait à quelques cents toises de la redoutable cabane des frères Braun. Un instant même, il eut l'idée de faire le grand tour par le duché de Bade et le cercle du Bas-Rhin pour retourner à Stuttgard. Mais une lettre qu'il avait reçue la veille et qui mettait dans ses affaires un embarras inopiné, avait dû changer sa résolution. La lettre était de l'inspecteur Muller, son excellent patron. L'inspecteur Muller était, nous le savons, receveur-général et faisait la banque. On prétendait même que, grâce à l'entremise de maître Hiob, l'inspecteur Muller servait de providence aux étudiants de l'Université qui voulaient bien lui payer cinquante pour cent d'intérêt par an.

C'était chez l'inspecteur Muller que maître Hiob avait naturellement placé son pécule; or, ce pécule était assez rond, et l'inspecteur Muller en savait l'origine. Pendant longtemps, l'inspecteur avait nourri l'espoir de conférer à la reine Chérie le titre d'inspectrice. Il pouvait être fort tendrement épris, mais nous devons avouer que les économies de l'ancien bedeau, dont il connaissait la source, n'étaient pas étrangères à cette résolution. Une fois marié,

il eût fait un procès pour réclamer le patrimoine que l'orpheline devait à la munificence de ses quatre mille tuteurs, et ce mariage se serait changé en une très bonne affaire. Tel était le plan de l'inspecteur Muller, diplomate de ménage encore assez fort, bien qu'il fût loin de notre radieux Spurzeim. Le départ de Chérie l'avait brusquement éveillé de son rêve; le mariage était désormais impossible. Restait le patrimoine, et c'est à ce sujet que l'inspecteur Muller avait écrit à maître Hiob une lettre importante.

Maître Hiob, pour dissimuler sa fuite et contre l'avis exprès de dame Barbel, était parti de Munz à la tombée de la nuit. S'il avait évité jusque-là les fondrières que le bon sens de sa compagne redoutait bien plus que les voleurs, il fallait en rendre le mérite aux deux petits chevaux de montagne, car maître Hiob était forcé, au milieu de cette obscurité profonde, de s'en remettre exclusivement à leur instinct. Ils étaient maintenant, sa femme et lui, à moitié route; aucun accident ne leur était encore arrivé.

— C'est comme l'affaire de l'inspecteur Muller, le scélérat maudit ! reprenait dame Barbel par une de ces transitions fourchues que son sexe tient en si grande affection. Si je portais les culottes, maître Hiob, il n'aurait pas de nous un rouge liard, ce vampire!

— Songez qu'il a une position, et qu'il pourrait nous causer bien de la peine!

— C'est justement pour la position qu'il a, maître Hiob. Nous le tiendrons par sa position, si vous voulez.

Et quand on lui aura dit tout net, en bon allemand : « Monsieur l'inspecteur, si vous bougez, toute la ville de Stuttgard saura demain que vous prêtez à la petite semaine! », M. l'inspecteur deviendra doux comme un agneau!

— Ne vaudrait-il pas mieux faire un sacrifice? murmura le bedeau conciliant.

— Jour de Dieu! s'écria dame Barbel en frappant de son poing maigre le tablier de la carriole, j'aimerais mieux restituer le tout à la reine Chérie!

Maître Hiob fit un geste d'effroi :

— Ne parlez pas si haut, ma chère femme! balbutia-t-il.

— Je suis faite comme cela! riposta la vieille, qui s'animait à vue d'œil; et n'avez-vous pas peur que les loups et les chouettes aillent redire nos paroles à Stuttgard? Si vous ne voulez pas parler d'usure, parce que ce serait cracher en l'air, comme on dit, et qu'il vous en retomberait bien quelque chose sur le nez, gardez seulement, croyez-moi, la lettre de Muller. Que je perde mon nom si cette lettre-là ne vaut pas cent mille florins comme un pfennig!

La carriole s'arrêta tout à coup.

— Allons, maître Hiob, dit dame Barbel, allongez un coup de fouet à vos chevaux, si vous ne voulez pas que nous couchions ici!

Maître Hiob ne répondit pas. Dame Barbel sentit son bras trembler violemment contre le sien.

— Eh bien! eh bien! fit-elle, qu'avez-vous donc, maître Hiob?

Les dents de l'ancien bedeau claquèrent :

— Seigneur Dieu! balbutia-t-il, ayez compassion de moi, misérable créature!

— Oh! oh! fit une grosse voix dans la nuit, et dame Barbel sauta comme un ressort sur sa banquette, c'est du bien volé, à ce qu'il paraît, ces cent mille florins-là!

— Vous voyez, femme, vous voyez! murmurait Hiob, affolé par l'épouvante. Vous avez trop parlé!

Dame Barbel venait d'apercevoir dans l'ombre, à la tête des chevaux, deux grands fantômes noirs.

— Donnez le papier qui vaut cent mille florins, dit l'un d'eux, et nous vous laisserons continuer votre route.

— A vos pistolets, maître Hiob! s'écria dame Barbel, qui était l'intrépidité même, et montrez que vous êtes un homme!

La poitrine de l'ancien bedeau rendit un gémissement, car il devina que c'était là son arrêt :

— Mes bons amis, essaya-t-il de dire, je n'ai ni pistolets, ni florins...

Mais à la menace de la dame Barbel, un des fantômes noirs avait bondi en avant, et la phrase commencée du pauvre bedeau se termina par ce long cri d'agonie que Chérie avait entendu dans la clairière. La cognée d'Elias lui avait fracassé le crâne et dame Barbel était inondée de son sang. L'ancien bedeau étendit ses deux bras en avant et s'affaissa au fond de la carriole.

— Hiob! s'écria dame Barbel, qui aimait véritablement son mari, Hiob, mon cher homme, êtes-vous blessé?

Relevez-vous et défendez-vous pendant que je vais pousser les chevaux.

Elle avait saisi le fouet que le pauvre bedeau venait de laisser échapper; celui-ci n'avait garde d'obéir ou même de répondre.

— La paix, harpie! dit Elias Braun au moment où dame Barbel fouettait les deux chevaux, qui se cabrèrent : veux-tu qu'on t'en fasse autant qu'à ce vieux fou?

— Et que lui a-t-on fait, Seigneur Dieu? s'écria la bonne femme, qui fut frappée comme d'un trait de lumière, car jusqu'à ce moment elle ne se doutait de rien. Malgré le sang qui avait jailli sur ses vêtements, elle pensait tout au plus que maître Hiob avait pu recevoir un coup de poing ou un coup de bâton. Ses mains tremblantes se prirent à tâtonner au fond de la carriole et rencontrèrent la tête ouverte du vieillard qui était mort.

— Hiob! s'écria-t-elle en se jetant sur lui tout éplorée. Hiob, mon cher mari, vous ont-ils tué? Hiob, au nom de Dieu, prononcez une parole pour rassurer votre femme!

— Ça ne va donc pas finir, Elias? demanda Werner, qui tenait toujours la tête des chevaux.

Elias essuya du revers de sa main la sueur froide qui lui coulait du front, car cette voix désolée remuait quelque chose au fond de sa poitrine.

— Allons! la vieille, dit-il cependant, fais ce que ton mari aurait dû faire : donne la lettre et tu n'auras pas de mal.

Barbel se leva toute droite.

— Il est mort! murmura-t-elle; Hiob est mort!

L'homme qui m'épousa quand j'avais quinze ans et qui m'a aimée jusqu'aux jours de ma vieillesse!

Elias penchait sa tête en avant pour voir à l'intérieur de la carriole; Barbel le saisit aux cheveux en poussant des cris de rage folle et le front du bandit saigna, labouré du haut en bas par les ongles de la vieille femme. Alors ce fut quelque chose d'horrible, une lutte inégale et barbare que l'obscurité de la nuit prolongeait. Elias frappait la vieille femme à coups de hache, mais les ténèbres égaraient le tranchant de son arme, et dame Barbel, arrivée au paroxysme de la fureur, se défendait avec ses dents et avec ses ongles comme une lionne. Elias blasphémait; la vieille femme, râlant sourdement à chaque blessure, déchirait et mordait toujours.

Il fallut, pour la jeter morte sur le corps de son mari, le couteau de Werner, qui vint la poignarder lâchement par derrière. Le silence se fit. Les deux bandits arrachèrent la veste du bedeau et prirent la seule lettre qu'il eût sur lui, la lettre valant cent mille florins. Puis Elias allongea un grand coup de fouet au cheval de droite pendant que Werner piquait de son couteau le flanc du cheval de gauche. Les deux animaux partirent à pleine course et la carriole se remit à cahoter durement sur les pierres du chemin. Elias et Werner demeurèrent un instant immobiles, écoutant de loin le roulement de ce char funèbre.

— Ceux-là n'achèteront pas le Sparren! dit Werner.

Elias enfonça deux ou trois fois sa cognée dans la terre fraîche pour essuyer le sang.

— Le graf avait dit de leur faire peur, grommela-t-il,

comme s'il eût essayé de plaider contre un vague remords. Pourquoi la vieille femme a-t-elle parlé de pistolets et de florins?

Anciennement on avait tiré de la pierre au sommet de la montagne, appelée le Rouge, qui gardait une forme d'entonnoir comme un volcan éteint; les traces de l'exploitation, abandonnée depuis longtemps, se montraient çà et là; on voyait l'entrée des puits demi-comblés et des trous en forme de voûtes qui devaient donner passage dans les galeries. Au fond de l'entonnoir régnait une grande flaque d'eau qui déversait son trop-plein par une coupure taillée de main d'homme dans le roc vif. A l'époque des pluies, ou lorsqu'un orage crevait sur la montagne, cela formait un torrent qui descendait à grand fracas le flanc pierreux du Rouge et s'en allait rejoindre la rivière non loin du Wunder-Kreuz, à quelques cents pas de la cabane des Braun. On appelait ce torrent le Raub. Le rocher à pic qui formait l'ados de la cabane se prolongeait jusqu'aux lèvres de l'entonnoir.

Les deux ou trois galeries, percées à son revers, prouvaient que les mineurs de l'ancien temps avaient cherché, là surtout, ces belles pierres de grès rouge qui donnent tant de couleur à certaines ruines de la Souabe occidentale.

C'était au moment où la Reine Chérie, égarée dans la forêt, s'arrêtait devant la cabane des trois frères. Tandis que tout le reste du pays était plongé dans les ténèbres, de violentes lueurs éclairaient le dedans de l'entonnoir. La

flaque d'eau, protégée par les bords du cratère, restait unie comme une glace, malgré le vent qui faisait rage aux alentours; la flamme ardente d'un foyer de bois résineux venait s'y mirer et faisait jaillir comme une rivière d'étincelles au bas de la coupure qui livrait passage à la chute du Raub. Ce feu était allumé au bord de la mare, en un endroit où la végétation avait essayé de vaincre l'infécondité du sol rocheux; il y avait là quelques pins rabougris, des sorbiers à la tige tourmentée et une douzaine de frênes malades dont les hautes branches étaient mortes. Tout alentour la pente de l'entonnoir se relevait aride et absolument nue.

Dans cette maigre oasis, autour du feu qu'alimentaient sans cesse de nouvelles branches de sapin, un branle désordonné se mouvait : quarante ou cinquante montagnards, tous charbonniers ou charbonnières, noirs comme des démons, se tenaient par la main et formaient une ronde sauvage. Auprès du feu, il y avait un petit baril de kirsch qui révélait le secret de leur gaieté bruyante. Sous le masque de poussière de charbon qui couvrait leurs visages, on devinait la rougeur de l'ivresse; leurs yeux allumés brillaient; à la fin de chaque reprise de la ronde, un hurlement frénétique s'élevait de leurs rangs et portait à l'écho le hourra national. Par un contraste qui est dans toutes les joies allemandes, la ronde était une psalmodie lente et triste, moins triste cependant que le sens des paroles. La poésie de ce peuple s'embourbe toujours dans la philosophie; ses chansons populaires ne sont pas idiotes à l'égal des nôtres, car il

n'est aucun peuple au monde qui puisse, sur ce sujet, soutenir la lutte contre nous, mais elles déraisonnent gravement, comme si un professeur les eût bourrées d'antithèses à plaisir.

Du haut en bas de l'échelle lyrique, en Allemagne, c'est toujours le même procédé matérialiste et païen. Les étudiants ivres de bière s'écrient : « Réjouissons-nous pour mourir! » Les paysans, abrutis par le kirsch, hurlent : « Puisque nous souffrons, buvons! »

C'était une belle jeune fille aux cheveux noirs dénoués, à la taille haute et libre, qui menait la ronde et chantait les couplets de l'hymne montagnard. Une écharpe bleue se nouait sur ses épaules; son corsage, lacé par devant, dessinait les lignes hardies de son buste, et, pour danser mieux, elle avait relevé sa jupe éclatante. La belle fille disait :

Ceci est la chanson des malheureux (1). Je suis jeune homme; l'âge va venir d'être soldat : je quitterai mon père et ma mère, ma fiancée aussi.

Quand je reviendrai, avec une manche vide, attachée à ma poitrine, je trouverai la tombe de mon père et dans la mendiante du chemin je reconnaîtrai ma mère.

Les enfants me diront : — Ta fiancée est la femme de ton ennemi.

Buvons!

Ceci est la chanson des malheureux. Je suis jeune fille; le

(1) Recueil des chants moraves. Iglau 1823. *Elend Lieschen :* La Chansonnette de la Misère.

seigneur a vu mes cheveux blonds et l'azur de mes yeux. Adieu, ma mère!

Quelques jours ont passé. J'étais fraîche et je souriais. Me voilà pâle; ma mère ne m'a pas reconnue.

Celui qui m'aimait a détourné de moi son regard.

Le cimetière est plein de celles qui sont mortes à force de pleurer!

Buvons!

Ceci est la chanson des malheureux. Je suis mère; l'aîné s'en est allé au-delà de l'Océan. Sa sœur est à la ville et on ne prononce plus son nom autour de l'âtre.

Il y a un pauvre enfant dans le berceau, un enfant présent de Dieu, qui est beau, qui sera bon et qui restera au village. Il ne faut qu'un peu de pain chaque jour pour qu'il soit un homme dans quinze ans.

Je disais cela le printemps passé. Le berceau est vide et la tombe pleine. Hélas! hélas! l'enfant est resté au village!

Buvons!

La belle fille chantait cela d'une voix admirablement douce et sonore. Chaque fois que le couplet finissait, montagnards et montagnardes accéléraient le mouvement de la ronde en répétant : « Buvons! hourra! buvons! buvons! » Puis la ronde entourait le baril de kirsch; la belle fille emplissait une coupe de bois large et profonde; ses lèvres roses s'y trempaient avidement et la coupe passait après cela de bouche en bouche. L'ivresse montait.

Au moment où le refrain du dernier couplet retentissait, enflé par l'écho de la rampe circulaire, une voix puissante domina tout à coup le chant des montagnards, en poussant un hourra formidable. Un homme était

debout devant un de ces passages en forme de voûtes qui pénétraient à l'intérieur du roc. Il avait presque la taille d'un géant et s'appuyait sur une sorte de massue.

— Hugo! s'écria-t-on de toutes parts. Hugo qui sort de chez lui!

Les rangs se rompirent, et la belle chanteuse s'élança vers le géant, qui l'enleva dans ses bras musculeux.

— Nous avons bu sans toi, Hugo, dit-elle.

Hugo lui mit sur le front un baiser robuste qui laissa une trace noire, car Hugo avait au visage autant de poudre de charbon qu'une ingénue de théâtre a de blanc et de rouge sur le satin éraillé de ses joues.

— Si vous avez bu sans moi, dit-il, je vais me rattraper. Emplis la coupe, Grete.

La jeune fille obéit en souriant, et le géant vida d'un seul trait l'énorme vase.

— Gretchen, ma mignonne, reprit-il en faisant claquer sa langue, tu as chanté comme une fauvette! Attention, vous! Il y a trois barils comme celui-là pour nous si nous faisons de la bonne besogne!

— Et qui nous donnera les trois barils? demanda l'un des charbonniers.

— Le graf, répondit Hugo.

Il y eut un murmure de contentement dans le cercle; le graf était bon pour trois barils de kirschwasser.

— Et quelle besogne allons-nous faire? demanda encore le charbonnier.

— Voilà! répliqua Hugo Braun en se recueillant, car l'éloquence n'était pas son fort. Il s'agit de faire la chasse

dans la montagne tout autour de la Croix-Miracle. En cherchant bien, nous trouverons un coquin d'étudiant qui rôde dans le pays comme un loup depuis hier.

— Comment est-il habillé, l'étudiant? s'écrièrent plusieurs voix.

— Un dolman bleu et une petite casquette à visière tombante.

— Nous l'avons vu! nous l'avons vu! dit-on de toutes parts.

— Là-bas, dans la forêt, ajoutèrent les uns.

— Le long du clos de Rosenthal! firent les autres.

Et d'autres encore :

— Sur la route du village de Munz; une casquette à visière rabattue et un dolman déchiré.

— Eh bien, mes bons enfants, reprit Hugo qui but une seconde tasse pour éclaircir sa voix, mettez-vous en quête tout de suite, et souvenez-vous bien que celui qui amènera le coquin d'étudiant dans notre cabane aura une douzaine de rixdales pour sa peine.

— C'est le graf qui paye?

— Toujours le graf.

On n'en attendit pas davantage. L'instant d'après, hommes et femmes grimpaient comme des chats le long des bords de l'entonnoir. La foule se dispersa dans toutes les directions, et bientôt il ne resta plus auprès du feu qu'Hugo Braun et la belle Gretchen.

— Hugo, dit la jeune fille, tu m'as promis que tu m'épouserais si nous avions de quoi payer le prêtre et acheter l'anneau de mariage.

— Oui, répartit le petit frère; mais nous n'avons pas de quoi, Grete.

— Avec une douzaine de rixdales, nous aurions de quoi, Hugo.

— C'est vrai. Sais-tu où les prendre?

— Je sais où est l'étudiant, repartit la jeune fille en baissant la voix.

Hugo brandit joyeusement sa massue.

— Tu seras une bonne femme, Gretchen! s'écria-t-il. Conduis-moi ce soir à l'affût; moi, dans huit jours, je te conduirai à l'église.

Grete tendit sa main, que Braun secoua rudement et avec une sorte de solennité. C'étaient les fiançailles. Puis la jeune fille gravit d'un pas rapide la pente de l'entonnoir et se dirigea sans hésiter vers cette partie du Rouge qui servait d'ados à la cabane des trois frères, et où la reine Chérie avait cru voir quelques instants auparavant, à la lueur lointaine et vague du feu des charbonniers, la silhouette de Frédéric.

IX

LA CROIX-MIRACLE

La route de Freudenstadt au village de Munz, après avoir traversé le ravin où Elias et Werner Braun s'étaient cachés pour attendre la carriole de l'ancien bedeau, tournait la base du Rouge, franchissait sur un pont de bois le torrent du Raub et venait passer auprès de la Croix-Miracle, dans la vallée du Kniebis. Tout le paysage environnant avait emprunté son nom à la croix; on l'appelait généralement le Wunder-Kreuz, et il n'était point permis à un touriste de parcourir la Forêt-Noire sans admirer les sites merveilleux qui se groupaient à l'entour. Le versant occidental du Rouge, où le torrent précipitait ses cascades écumeuses, était aride et presque entièrement dépourvu de verdure; entre les troncs clairsemés des sapins, on voyait partout la teinte sanglante du grès, qui formait comme la charpente osseuse de la montagne.

A droite et à gauche, au contraire, la vallée fertile étendait ses prairies entremêlées de bosquets gracieux. Les affluents du Neckar qui n'ont point de nom avant de se réunir, et qui serpentent comme un réseau de veines entre les montagnes, découpaient leurs filets bleuâtres sur le vert sombre du vallon.

A l'ouest, le grand mont Kniebis étageait régulièrement ses sapins jusqu'à cette ligne tranchée où commencent les frimas. Là, toute végétation cessait, et c'était comme un chapeau d'hermine qui coiffait la tête du noir géant.

Immédiatement derrière la Croix-Miracle, la base du Rouge amoncelait l'un sur l'autre d'énormes blocs de grès qui semblaient avoir été jetés là par une convulsion de la terre. Deux routes coupaient le chemin de Freudenstadt et formaient avec lui une étoile à six branches, disposées symétriquement. Entre les branches qui embrassaient le Rouge, le torrent franchissait par un dernier bond une hauteur de quinze à vingt toises et lançait ses eaux, blanches comme l'écume du savon, à travers la prairie.

Le Wunder-Kreuz lui-même n'était qu'une pauvre croix de bois plantée non loin des ruines d'une petite chapelle, et qui gardait au centre de ses quatre bras une niche vide, qui avait dû contenir des reliques de la Terre-Sainte. La chronique disait que Philippe de Souabe, revenant de Jérusalem, avait rencontré là un saint ermite qui, par ses prières, lui avait rendu la jeunesse et la santé. En récompense, Philippe avait donné au saint ermite son reliquaire précieux. Par la suite des temps, après la mort

de Philippe de Souabe, une chapelle avait été bâtie pour abriter le reliquaire. Et les vieillards disaient que leurs pères avaient vu la chapelle intacte avec ses fines dentelles taillées dans le grès rouge, et ses vitraux qui brillaient au soleil comme des pierreries.

Quand un chrétien se mourait dans le pays, qu'il fût juste ou qu'il fût pécheur, ses amis pieux l'apportaient sur un brancard au seuil de la chapelle. On priait Dieu de le guérir ou de le sauver pour l'éternité. Parfois le moribond se levait comme si une force divine eût circulé tout à coup dans le froid de ses veines. Parfois il rendait son âme en louant le saint nom de Dieu. Alors le lit mortuaire passait le seuil de la chapelle, et les cierges s'allumaient sur l'autel pour le chrétien défunt. La nuit qui suivait, quelque chose de blanc comme un oiseau sans tache planait au-dessus du clocher, et chacun savait bien que c'était l'âme chrétienne qui déployait ses ailes pour monter aux pieds du Sauveur.

Une fois, au temps du grand Frédéric et de la grande Catherine, quand la philosophie léchait le talon des souverains avant de leur couper la tête, un philosophe courtisan (ils l'étaient tous) vint dans le pays et acheta je ne sais quel petit Ferney qui lui donna titre de baron ou de marquis, à la façon de M. de Voltaire.

La chapelle était sur le domaine du philosophe, on la mit bas pour tuer d'autant *l'infâme*. Le philosophe étant allé se faire guillotiner en France par d'autres philosophes que lui, on éleva une croix de bois auprès de la chapelle afin de donner un asile au reliquaire retrouvé. Mais le

siècle avait marché. Comme l'enveloppe du reliquaire était en argent et valait bien deux ducats, il se trouva un philosophe en sabots pour prendre le reliquaire dans sa niche, et la pauvre Croix-Miracle, ainsi dépouillée, ne garda que son nom. L'eau des orages pénétrait les pores de son bois vermoulu : elle chancelait sur sa base.

Hier, enfin, est venu un quatrième philosophe, qui a bâti un palais en plâtre sur les ruines de la chapelle, pour exploiter une mine d'eau chaude, découverte au pied même de la croix. Cela s'appelle toujours la Croix-Miracle. On y joue le trente-et-quarante; on y joue la roulette. De sorte qu'un banquier filou a recueilli l'héritage de Philippe de Souabe et de l'ermite pieux. Ainsi va le monde!

Nous ne pouvons faire agir et parler à la fois tous nos personnages disséminés dans la montagne. Ces diverses scènes qui passent l'une après l'autre sous les yeux du lecteur, avaient lieu en réalité contemporainement, et c'est à peine si une demi-heure s'était écoulée depuis que Chérie avait franchi la brèche du parc de Rosenthal. Les premiers arrivés à ce Wunder-Kreuz qui devait être, cette nuit, le rendez-vous de tant de gens, furent le comte Spurzeim et son complice Bastian.

On avait littéralement tiré le gros étudiant hors de son lit par les pieds, le comte s'était emparé de lui et l'avait entraîné bon gré, mal gré vers la forêt. Autour du Wunder-Kreuz, l'obscurité était un peu moins profonde que sur l'autre versant du Rouge, où Chérie s'égarait en ce moment, parce que tout le pays se trouvait à découvert, et que rien n'interceptait la lumière réfractée qui tombait

des nuages. On eût pu voir le diplomate et l'étudiant arriver à pas de loup sur la lisière de la forêt et regarder autour d'eux avec défiance.

— Ils ne sont pas encore arrivés, dit le comte; nous avons le temps de causer un peu tous deux. Figurez-vous bien une chose, mon jeune camarade, c'est que vous êtes trop avancé pour reculer. Je vous tiens, je ne vous lâche pas!

— Mais que diable voulez-vous faire de moi? demanda Bastian d'un ton de mauvaise humeur.

— Je ne vous dis plus que je veux vous faire épouser Chérie, répliqua le comte, qui redressait sa courte taille et qui avait en vérité un air d'empereur. Entre les mains d'un diplomate tel que moi, tous les hommes sont des instruments.

— Est-ce comme cela! s'écria Bastian. Savez-vous bien, monsieur le comte, qu'un diplomate tel que vous ne serait pas très difficile à casser en trois ou quatre morceaux?

Spurzeim se mit à rire; il étendit son doigt sec et maigre vers le sommet du Rouge, où se montraient les lueurs confuses du feu caché au fond de l'entonnoir.

— Si je poussais un cri, dit-il, vous verriez bondir cinquante sauvages le long de cette rampe, et cinquante cognées vous hacheraient comme chair à pâté!

Bastian n'était pas très brave; c'est rare parmi les étudiants allemands, mais cela se rencontre. Cette lumière, dont le foyer mystérieux restait invisible, lui faisait peur, et son imagination lui représentait parfaitement les cinquante sauvages tout noirs, avec leurs

cognées coupant comme des rasoirs anglais. Son ivresse était passée : il se trouvait dans le moment de la réaction et se sentait froid jusqu'à la moelle de ses os.

— Vous ne voulez pas me comprendre, poursuivit le comte d'un ton résolu. J'ai vu ma nièce Lenor sortir du château. Où va-t-elle? Ma tête est montée, mon jeune camarade, montée excessivement! C'est mon va-tout que je risque, et je ne reculerai devant rien. Hermann est revenu; vos amis de l'Université doivent être maintenant bien près d'ici.

— Je leur ai dit d'apporter leurs épées, murmura Bastian : s'il arrivait un malheur...

— Un malheur, c'est le mot! interrompit le vieux comte, dont le sourire à la Voltaire disparut cette fois dans la nuit. Nous autres diplomates, nous ne pouvons répondre des accidents. En politique comme en famille, nous agissons correctement; c'est tout ce qu'on peut demander, car la correction n'est autre chose que la conscience même. Et ne savez-vous pas, mon jeune camarade, ajouta-t-il avec une certaine onction, qu'un galant homme, appuyé sur sa conscience, se moque des méfaits du hasard et des brutalités de la force majeure?

— Mais M. de Rosenthal est votre neveu! dit Bastian indigné.

— Soyez tranquille, son titre et son domaine, en cas de mésaventure, ne resteraient pas sans héritier.

Bastian devenait tout petit devant les combinaisons de ce bonhomme, qui grandissait à vue d'œil et dont la manie, jusqu'alors ridicule, prenait tout à coup des pro-

portions terribles. Rien ne repousse et rien n'effraie comme ces bouffons qui tournent au tragique. Si le vieux comte eût été réduit à ses propres ressources, on aurait pu rire encore; mais il ne s'agissait plus de ces griffes félines que les diplomates portent au bout des doigts : il y avait d'un côté les haches des gens du Schwartzwald, de l'autre les glaives de l'Université. Quelque chose disait à Bastian que le meurtre était dans l'air, cette nuit, sous ce vent de tempête, au milieu de ces sombres solitudes.

— Ainsi, balbutia-t-il, ce sont deux assassinats que vous allez commettre froidement?

— Deux assassinats! s'écria le comte qui parut très scandalisé; d'où sortez-vous, jeune homme? Ai-je la tournure d'un pleutre? L'art véritable ne descend jamais à ces expédients grossiers. Si vous allez au fond des choses, vous verrez que la position prise par moi dans tout ceci est aussi simple qu'honorable. Deux jeunes gens, dont l'un est mon neveu, se provoquent mutuellement; un rendez-vous est fixé, je l'apprends; aussitôt toutes mes pensées se concentrent sur un seul objet : empêcher le duel. Pour arriver à ce but, je rassemble mes vassaux et je convoque les amis de l'adversaire de mon neveu, de telle sorte que la rencontre devient impossible. Je sauve la vie des deux jeunes imprudents...

— A coups de hache et à coups de glaive, vieux chat-tigre! pensa Bastian.

— Est-ce ma faute, à moi, poursuivit le diplomate fort, si dans la pratique, cette généreuse idée n'a pas tout le succès désirable? Les étudiants de Tubingue abusent de

leur nombre contre mon neveu; les montagnards emmènent Frédéric Horner pieds et poings liés à Freudenstadt pour le livrer au capitaine Spiegel. Ma foi, ce sont là, mon jeune camarade, des accidents malaisés à prévoir. On fait ce que l'on peut, si le diable s'en mêle, tant pis!

— Sur mon salut, comte, grommela Bastian, je crois que c'est vous qui êtes le diable!

Spurzeim eut grand'peine à cacher la joie que lui causait ce compliment si flatteur.

— Non, non, mon jeune ami, répliqua-t-il avec modestie, le diable est encore plus méchant que moi.

Puis, se rapprochant et prenant les deux mains du gros étudiant malgré la répugnance manifeste de ce dernier, il ajouta confidentiellement :

— J'aime deux choses en ce monde : ma jolie nièce Lenor et le beau château de Rosenthal, j'entends avec les domaines qui en dépendent. J'aurai le château et j'aurai la jeune fille : c'est une chose arrêtée, souvenez-vous de cela. Avez-vous vu, à gauche du parc, une maison blanche qui se nomme le Sparren? J'aime tant mon vieux château que je l'ai prise en haine, cette maison toute neuve. L'homme qui l'a fait bâtir est mort à la tâche sans savoir quelle main mystérieuse amoncelait les malheurs sur sa tête. Bien des gens sont venus pour l'acheter et tous ont quitté le pays découragés et abattus. Croyez-vous que je purgerais ainsi les environs du beau château, s'il n'était pas à moi déjà dans ma pensée, si je n'étais pas bien certain d'en devenir le maître?... Vous voilà étonné!

vous éprouvez un double sentiment : l'admiration et la frayeur...

Sa voix prit une expression de fatuité enfantine, tandis qu'il poursuivait :

— C'est l'effet que je produis sur tous ceux qui sont admis à sonder les profondeurs de ma pensée.

Il lâcha les mains de Bastian, qui maintenant se demandait si ce vieil homme était idiot ou fou.

— Jeune homme, reprit le comte dont la voix s'enfla jusqu'à l'emphase, vous entrez dans la vie; vous êtes neuf! Regardez-moi bien, je suis ce que le vulgaire profane appelle un monstre, c'est-à-dire que ma pensée a déchiré le voile des préjugés et des superstitions. Avez-vous lu ma biographie, publiée en 1819 dans l'Almanach de Stuttgard? L'homme éminent qui s'est chargé de reproduire les principaux traits de ma carrière a fait de moi un portrait fort ressemblant. Il dit en propres termes que je suis un esprit du dix-huitième siècle, un cousin de Voltaire, un fils adoptif de l'Encyclopédie : c'est imprimé! Jeune homme, l'Almanach de Stuttgard ne va pas assez loin; je suis du dix-huitième siècle comme le fruit est de l'arbre; ce qui est en moi, c'est la sève fermentée et condensée des grands systèmes philosophiques. On dit que Voltaire revenait à Dieu quand la foudre grondait dans les nuages; moi, me voilà au milieu de cette nuit de tempête, calme et froid, jeune homme, vous êtes forcé d'en convenir, et vous disant du ton léger qu'on prend pour raconter une historiette frivole : Je méprise et je brave toutes les vieilles idées qui sont

la morale et la religion des hommes; je dédaigne ces vains mots de vice et de vertu, d'héroïsme et de crime, qui abrutissent le commun des mortels, et, me plaçant au-dessus de l'humanité trompée, comme l'aigle qui plane dans les nuages, je dis sans frayeur ni faiblesse : Il n'y a rien ici-bas que l'intérêt; le désir est la loi : Dieu n'existe pas. Je suis l'athée!

Ce n'était pas un chrétien bien rigoureux ni bien fervent que Bastian, notre gros ivrogne; ce n'était pas non plus un sot, et peut-être qu'au cabaret il se fût amusé comme il faut de ce vieil homme et de ses blasphèmes amphigouriques. En plein jour, Bastian eût très certainement démêlé ce qu'il y avait de théâtral et de forcé dans l'audace de ce nouvel Encelade, qui escaladait le ciel la main au jabot, avec un œil de poudre à sa perruque.

Mais Bastian était un Allemand, et ces montagnes du Schwartzwald suent d'étranges terreurs. La Croix-Miracle s'élevait à son côté dans la nuit comme un long fantôme. La voix du torrent répondait par un murmure plaintif aux gémissements lointains du vent dans les arbres de la forêt. Bastian tremblait pour tout de bon; l'obscurité lui cachait la burlesque grimace du blasphémateur et ne l'empêchait pas d'entendre le blasphème. Il fit le signe de la croix, oublié depuis longtemps, et chercha dans son souvenir les prières de son enfance. Spurzeim se frottait les mains tout doucement, bien assuré qu'il était d'avoir fasciné cet esprit vulgaire; il se comparait, non sans un orgueilleux plaisir, à ces démons qui viennent tenter les ténors avec des voix de basse-taille, au cinquième acte des tragédies lyriques.

— Regardez, continua-t-il, mortifié de ne pouvoir faire jaillir une fusée en frappant du pied le sol, regardez si la terre s'entr'ouvre pour m'engloutir, regardez si les foudres de là-haut s'allument pour me réduire en poussière! Enfant, j'ai mordu la pomme mystique qui pend à l'arbre du bien et du mal! C'est moi qui suis le Puissant; cette nuit m'appartient, il faut m'obéir ou mourir!

Bastian aurait volontiers promis sous serment de ne pas boire durant trois jours une gorgée de bière pour se trouver à cent lieues de ce vampire.

— Vous êtes à moi, reprit le comte; mes yeux percent les ténèbres et je lis l'obéissance sur la pâleur de votre front! Vos camarades, les étudiants de Tubingue, doivent avoir dépassé maintenant le château de Rosenthal; il s'agit de les guider vers ce lieu. C'est votre rôle; en avant!

Bastian ne bougea pas.

— Eh bien! répéta Spurzeim d'une voix qu'il voulait faire terrible.

A ce moment, le premier éclair déchira la nue et jeta sa lueur blafarde sur le paysage, qui sembla surgir tout à coup hors des ténèbres. La forêt, la vallée, les montagnes s'agitèrent durant une seconde d'un mouvement confus pour se replonger immobiles dans la nuit. En même temps, les échos du Kniebis renvoyèrent un sourd roulement de tonnerre. Les jambes de Bastian faiblirent; il tomba sur son séant dans l'herbe.

— Ma foi, dit-il d'une voix altérée, c'est payer trop cher un bon dîner et deux ou trois chansons! Si j'ai commis une faute en essayant d'enlever la reine Chérie à

mon ami Frédéric, j'en fais cruellement pénitence. Appelez vos cannibales si vous voulez, monsieur le comte, et dites-leur de me manger. Quant à faire un pas, impossible!

— J'ai dépassé le but! pensa Spurzeim, j'ai anéanti cette pauvre créature au lieu de la fasciner simplement, et pourtant, il faut bien un guide à ces étudiants qui arrivent. Allons, mon cerveau, un expédient!

Il se frappa le front avec un geste familier à tous les diplomates dans l'embarras, et de son cerveau, fécond comme le rocher de Moïse, une idée jaillit aussitôt.

— C'est cela! s'écria-t-il; il y a dans cette tête des ressources inépuisables. Allons, jeune homme! ajouta-t-il en se penchant vers Bastian, puisque vous n'êtes bon à rien, prêtez-moi, du moins, votre casquette et votre dolman. Par une nuit semblable, avec ce costume, les étudiants me prendront pour un des leurs et je ferai mes affaires moi-même.

Bastian n'essaya même pas de défendre sa défroque; il se laissa décoiffer et dépouiller par le vieux comte, qui jeta le dolman sur ses épaules, couvrit sa perruque de la casquette et retourna en arrière à grands pas. Dès que Bastian fut seul, son épouvante grandit tout à coup et serra sa poitrine comme une main de fer. Ce qui venait de se passer là près de lui, était-ce un cauchemar ou la réalité même? Bastian avait comme tout le monde la notion claire et précise du bandit, du scélérat, de l'assassin; mais ce fantastique vieillard, dont la voix de crécelle grinçait autour de lui dans l'ombre, ne rentrait dans

aucune catégorie. Avant de faire peur, il faisait rire, et pendant qu'il faisait peur, on sentait vaguement que tout à l'heure il allait faire pitié. C'était à la fois un impudent coquin, qui parlait de ses méfaits avec science et méthode, un fou misérable qui divaguait, et un histrion de bas étage qui jouait mal un triste rôle. A bien prendre, c'était surtout un histrion : comédien de diplomatie, comédien d'impiété, comédien d'assassinat.

Il avait l'air de reproduire en caricature sa propre pensée : c'était un vilain petit homme pour rire, soit qu'on le prît en diplomate, en athée ou en meurtrier. Seulement les épées ne rient point, les haches non plus, et cette folie avait eu le pouvoir de mettre en branle, au milieu de la nuit aveugle, les haches et les épées.

Le pauvre Bastian n'avait garde de se perdre dans cette analyse métaphysique; mais il sentait vaguement ce que nous tâchons d'expliquer avec clarté. Sa lassitude allait tout de suite à la conclusion, et la conclusion était le danger mortel qui pesait sur Rosenthal comme sur Frédéric. Peu importait que les prémisses fussent bouffonnes, si la conclusion était terrible. Bastian était au fond le plus honnête garçon du monde, la chair de poule lui venait en songeant au rôle qu'il avait joué lui-même, au début de cette farce qui allait se dénouer dans le sang.

N'était-ce pas lui qui avait écrit à ses camarades les étudiants de Tubingue? Il se mit sur ses pieds; la bonne pensée lui vint de chercher Frédéric ou Rosenthal pour les prévenir; puis il se demanda si mieux ne valait pas courir au-devant de la famille des Compatriotes.

Pendant que Bastian se consultait ainsi, un bruit se fit entendre au delà du pont jeté sur le torrent, dans les buissons qui bordaient la route de Munz. Toutes les excellentes intentions du pauvre étudiant s'évanouirent aussitôt; son épouvante le ressaisit à la gorge; il crut voir à travers l'obscurité cinquante charbonniers de six pieds de haut, armés de gigantesques cognées. Il prit sa course et disparut à toutes jambes à travers les rochers, au risque de se briser dix fois le cou. Le bruit léger s'approchait. Ce ne pouvait pas être certainement le pas de cinquante charbonniers foulant le sable du chemin; vous eussiez dit bien plutôt des pas de sylphides. Deux voix douces et tremblantes s'élevèrent à la fois, qui ne pouvaient, du reste, laisser l'ombre d'un doute.

— Lenor! murmura une de ces voix.

— Chérie! répondit l'autre.

Et l'on put voir glisser dans les ténèbres qui couvraient le pont de bois deux ombres sveltes et gracieuses qui se tenaient par la main.

X

COLIN-MAILLARD

Chérie et Lenor étaient dans les bras l'une de l'autre au pied de la Croix-Miracle. Elles venaient de se rencontrer dans la montagne.

— Mon Dieu, soyez béni! disait Chérie; nous sommes arrivées à temps, et puisque nous voilà toutes deux, leur combat est au moins impossible!

— Que je suis heureuse de vous avoir trouvée! murmurait la jeune comtesse qui ne pouvait dominer encore le tremblement de sa voix. Tout le long du chemin, j'entendais des pas derrière moi, devant moi, autour de moi. Oh! l'horrible nuit!

Elle se serrait, frémissante, contre la poitrine de Chérie. Celle-ci, plus forte, la soutenait.

— Et vous êtes venue, dit-elle, malgré la route si longue! Merci, madame, merci pour eux que vous allez sauver!

— Moi qui vous détestais! balbutia Lenor.

— Cela prouve que vous l'aimez bien, répliqua Chérie, et vous m'en êtes plus chère, madame.

— Ne m'appelez plus madame, s'écria la jeune comtesse en appuyant la main de Chérie contre son cœur; je veux expier ma haine folle, je veux vous aimer comme si vous étiez ma sœur!

— Ma sœur! répéta Chérie en l'attirant sur son sein, il y a si longtemps, moi, que j'ai pour vous le cœur d'une amie!

Un instant elles restèrent embrassées, émues toutes deux et toutes deux souriant parmi leurs larmes; la nuit couvrait le groupe charmant qu'elles formaient au pied de la vieille croix penchée. Dans cette obscurité profonde de la campagne où tant de pensées de mort s'agitaient, elles étaient, les deux belles jeunes filles, comme deux anges de paix envoyés par la miséricorde de Dieu.

Chérie s'arracha la première à cette étreinte qui la faisait si heureuse; sa voix prit soudain une expression de tristesse, tandis qu'elle disait :

— Il faut nous séparer, ma sœur.

— Pourquoi? s'écria Lenor; n'est-ce pas ici qu'ils doivent se rencontrer?

— J'ai entendu de menaçantes paroles dans la montagne, répondit Chérie; je n'ai pu comprendre tout à fait le sens... mais ma pauvre âme se déchire chaque fois qu'un danger le menace.

— Un danger! répéta Lenor; et Rosenthal?

— Ce danger-là n'est pas pour M. de Rosenthal. Il va

venir le premier, car j'ai aperçu Frédéric au sommet du Rouge tout à l'heure, et puisqu'il n'est pas ici déjà, c'est qu'il a dépassé sans le savoir le lieu du rendez-vous. Dieu veuille que je puisse le rejoindre!

— Vous m'abandonnez, ma sœur! murmura la jeune comtesse à qui son effroi revenait.

— Chut! fit Chérie en prêtant l'oreille.

Un pas sonore et ferme retentissait sur les cailloux du chemin.

— C'est Rosenthal! dit Lenor.

Chérie lui mit un baiser sur le front.

— Au revoir donc, ma sœur, dit-elle tout bas; je vous laisse heureuse.

Elle disparut dans les ténèbres, au moment où la haute taille de Rosenthal se montrait à la tête du pont de bois.

— Qui est là? demanda-t-il en s'arrêtant, car si léger que fût le pas de Chérie, il l'avait entendu.

Soit par hasard, soit à dessein, Lenor garda le silence. Rosenthal qui allait en tâtonnant, aperçut la jeune fille immobile au pied de la croix. Il marcha droit à elle.

— Vous avez tort de vous cacher de moi, madame, dit-il; je vous ai reconnue, ce soir, quand vous êtes sortie du château; je vous ai reconnue une seconde fois à la brèche du parc, et je vous reconnais encore maintenant.

Lenor comprit qu'il la prenait pour Chérie; elle ouvrait la bouche pour le tirer de son erreur; mais elle était femme. Pendant trois longues semaines elle s'était crue abandonnée et trahie, et c'était une occasion de lire à livre ouvert dans le cœur de Rosenthal. Lenor eut grand'peur;

mais les jeunes filles ont beau trembler, jamais elles ne reculent devant une pareille épreuve.

— Monsieur, balbutia-t-elle en déguisant sa voix de son mieux, je savais que vous deviez vous battre, et je suis venue.

Or c'était seulement le son de sa voix qui aurait pu mettre fin au quiproquo, car les deux jeunes filles étaient de la même taille et portaient des costumes semblables. Par une nuit ordinaire, on aurait pu les confondre l'une avec l'autre, et les nuages qui s'amoncelaient au ciel interceptaient jusqu'à ces faibles lueurs qui éclairent les nuits ordinaires. Rosenthal, d'ailleurs, était prévenu; il se croyait certain d'être en face de Chérie. Et comme c'était une chose délicate au plus haut point qu'il voulait dire à Chérie, son embarras ne lui laissait point le loisir de concevoir des soupçons. Il rendait grâce à ces ténèbres qui cachaient le trouble de sa physionomie. A la différence du commun des poltrons, l'obscurité lui donnait du courage.

— Cet intérêt, dit-il, que vous voulez bien me porter, m'est sans doute infiniment précieux, cependant... vous êtes bonne, je connais votre excellent cœur, et j'espère que vous me pardonnerez ma franchise.

Il s'arrêta pour attendre une réplique ou un encouragement. Lenor n'avait garde. Quand il se fût agi de sa vie, elle eût été incapable de prononcer un seul mot.

Rosenthal pensait, bourrelé par son remords : « Misérable fou que je suis! Pour un caprice, voilà que je vais briser l'âme de cette pauvre jeune fille! Qui sait, peut-être

son existence ne sera-t-elle désormais qu'un long malheur! » Mais l'image de Lenor passait devant ses yeux.

— Ayez pitié de moi, madame, reprit-il; je ne sais point de charmes que l'on puisse comparer aux vôtres. Mais avant de vous connaître, j'étais engagé... une affection d'enfance et de famille, que la mort seule peut éteindre. Celle que j'aimais en ce temps-là, j'ai peur de l'aimer encore.

La jeune comtesse posa ses deux mains sur son cœur :

— Et c'est à moi que vous venez dire cela! murmura-t-elle d'une voix pleine de larmes; car la joie pleure comme le désespoir.

— Madame, madame! s'écria Rosenthal qui était au supplice, vous êtes belle, vous serez aimée...

— Pas par vous, à ce qu'il paraît, monsieur! repartit Lenor, trop heureuse pour jouer adroitement son rôle.

Cette réponse, qui sortait brusquement du diapason où doit se tenir la douleur d'Ariane délaissée, calma un peu les reproches amers que Rosenthal se faisait dans sa conscience. Il tira de son doigt la bague de saphir qu'il avait gagnée à la fête des Arquebuses et qui était comme l'anneau d'alliance entre lui et Chérie.

— Reprenez ceci, madame, je n'en suis pas digne et j'aurais dû vous la rendre plus tôt.

Lenor tendit sa blanche main sans répondre. Rosenthal voulut la prendre et la baiser respectueusement, mais la jeune fille la retira. Elle devait être bien en colère...

— Vous êtes irritée contre moi, balbutia le pauvre baron d'un ton sentimental. Faut-il vous répéter,

madame, qu'il y a en tout ceci de la fatalité? Je me suis trompé; vous voyant si digne d'être aimée, j'ai cru...

Il se creusait la cervelle pour trouver des consolations. Puis, emporté tout à coup par la loyauté de son caractère et par la passion véritable qui l'entraînait vers Lenor, il ajouta :

— Je suis à votre merci, madame... vous avez reçu ma foi et vous seule pouvez me rendre le droit d'être heureux!

Vers le sommet du Rouge, à cet instant, un fracas confus s'éleva comme si une grande foule d'hommes se dispersait sur le flanc de la montagne. En même temps, on aurait pu entendre au lointain comme un chant mâle et grave. Mais la tempête a de si inconcevables bruits; elle sait donner à sa grande voix des intonations si bizarres! C'était peut-être le vent sonore qui chantait parmi les arbres de la forêt : orgue immense aux cent mille tuyaux. Rosenthal n'écoutait pas; il était à genoux et la main de Lenor frémissait entre les siennes.

— Puisque vous parlez de merci et de pitié, disait la jeune fille, j'aurai pitié, mais à une condition...

— Laquelle? s'écria Rosenthal avec une vivacité qui aurait été peu flatteuse pour la véritable Chérie.

— Vous portez deux épées sous votre manteau, répondit la jeune comtesse; je ne veux pas que vous fassiez usage de ces épées.

Rosenthal se leva et sa voix devint sombre.

— Vous ne m'avez donc pas compris? prononça-t-il

tandis que dans son accent on devinait l'éclair brûlant de son regard.

Une rafale leur apporta si distinctement ces deux bruits : la course sur la montagne et le chant lointain, qu'ils furent obligés de prêter l'oreille.

— Qu'est-ce que cela? demanda Lenor effrayée.

Quelques voix s'élevèrent dans la direction de l'entonnoir, où la lueur rougeâtre apparaissait toujours; elles s'appelaient et se répondaient. Les pas couraient en tous sens dans l'ombre. Tout à coup, un cri de terreur retentit de l'autre côté du pont de bois : les planches résonnèrent, et un homme se montra courant à toutes jambes.

— Que Dieu ait pitié de moi! murmurait-il; tous les démons de l'enfer sont déchaînés cette nuit.

Il allait au hasard et en aveugle; son pied s'embarrassa dans les cailloux du chemin, il trébucha, puis il vint tomber comme une masse inerte entre Rosenthal et Lenor.

— On ne meurt qu'une fois, balbutia-t-il sans essayer de se relever. Coupez-moi la gorge avec vos cognées et n'en parlons plus!

— Mais c'est un de nos hôtes! dit Rosenthal en se penchant vers Bastian; car c'était Bastian, à qui l'excès de sa terreur inspirait cette résignation sublime.

— Hein! fit-il en dressant l'oreille; est-ce que ce serait vous, monsieur le baron?...

— *Gaudeamus! Gaudeamus!* s'écria-t-il lorsque Rosenthal lui eut répondu affirmativement. Je vous trouve enfin dans ce dédale hideux! Tiens! tiens! tiens! je me reconnais! je me reconnais : c'est ici que j'ai causé avec le

vieil anthropophage. Or donc, laissez-moi souffler un peu, car je suis aux trois quarts défunt; après cela je vous en apprendrai de belles!

Personne ne l'empêchait de souffler, mais il lui fut impossible de garder ce qu'il avait sur le cœur.

— Des haches larges comme des guillotines! reprit-il; des coquins endiablés qui bondissent là-bas, dans les buissons comme des bêtes fauves. Savez-vous que vous allez être assassiné cette nuit, ainsi que ce pauvre Frédéric?

Lenor poussa un cri étouffé.

— Ah! fit Bastian, il y a une dame ici! C'est justement pour une dame que ce boa de vieux comte fait ses fredaines. Pour une dame et pour un château.

— Si vous pouviez vous expliquer?... commença Rosenthal.

— Vous, interrompit Bastian, c'est très bien, vous voilà et vous êtes averti. Mais Frédéric, mon pauvre ami Frédéric! Quand je pense que le vin du Rhin a pu me rendre un instant complice de cet amateur forcené de successions! de cet homme du dix-huitième siècle qui ne croit pas en Dieu, et qui accomplit correctement toutes sortes de turpitudes, en gardant la paix de la conscience et en souriant comme une lithographie à bon marché...

— Que disiez-vous de Frédéric Horner? demanda le baron, pour qui tout ce bavardage incohérent était de l'hébreu.

— Frédéric! répéta Bastian : Dieu sait où il est à cette heure! Frédéric a fait pour vous, monsieur de Rosenthal,

ce que vous ne feriez peut-être pas pour lui. Quand je l'ai rencontré tout à l'heure, par miracle, de l'autre côté de la montagne, je lui ai raconté la chose en deux mots, et j'ai ajouté : Sauve qui peut ! à la frontière! Mais j'avais eu l'imprudence de lui dire que votre vie était menacée; il s'est élancé dans la forêt, où l'on entendait grouiller les vassaux de monsieur le comte, et il s'est écrié : « A tout prix, je le sauverai! »

Rosenthal frappa du pied avec impatience :

— Avez-vous juré de ne parler qu'en énigme? s'écria-t-il. Comment ma vie peut-elle être menacée?

— Ecoutez! fit Bastian; ce sont les charbonniers qui hurlent dans le taillis, et peut-être ont-ils trouvé la trace de Frédéric, qui vous cherche... Quant à ce qui vous regarde, ne vous ai-je pas dit que les Epées de l'Université sont dans la montagne?

Lenor comprenait mieux que Rosenthal lui-même; elle écoutait à la fois les révélations de Bastian et les rumeurs sinistres qui venaient de la forêt; son cœur défaillait dans sa poitrine.

— Les Epées de l'Université, dit Rosenthal, doivent savoir que je ne les crains pas. Mais sous quel prétexte messieurs les étudiants viennent-ils me chercher jusqu'ici?

— Ah çà! vous ne voulez donc pas m'entendre! s'écria Bastian; les charbonniers et leurs haches sont pour Frédéric; les étudiants et les glaives sont pour vous. C'est une conspiration montée avec soin par un homme qui en fait son métier...

— Et vous prétendez accuser mon oncle, le comte Spurzeim!

— A moi, petit frère! cria une voix de stentor dans les buissons qui couvraient la base du Rouge; barre le passage, Hugo! Le coquin d'étudiant ne peut nous échapper!

Rosenthal se débarrassa vivement de son manteau.

— Restez ici, madame, dit-il.

— Au nom de Dieu! s'écria Lenor emportée par la terreur, ne vous éloignez pas!

Rosenthal s'arrêta, étonné, car la jeune fille n'avait pas déguisé sa voix. Mais une longue plainte s'éleva dans les halliers; il n'était pas temps de s'expliquer. Rosenthal mit l'épée à la main, franchit d'un seul bond le torrent et s'élança au travers des buissons.

— Suivons-le, dit Lenor en saisissant le bras de Bastian.

— Y songez-vous, madame? exclama ce dernier.

Lenor lui lâcha le bras aussitôt, et, sans ajouter une parole, elle courut vers le pont de bois afin de traverser le Raub à son tour. Ne pouvant faire autrement, Bastian ramassa la seconde épée que Rosenthal avait laissée tomber au pied de la croix, et suivit les traces de la jeune fille. Ils s'engagèrent tous deux dans les sentiers étroits et à peine tracés qui gravissaient tortueusement le flanc occidental du Rouge. Les jambes de la pauvre jeune comtesse chancelaient sous le poids de son corps; mais elle allait toujours, et si elle s'arrêtait parfois, c'était pour prêter l'oreille à ces bruits menaçants qui emplissaient les ténèbres. De temps en temps, sa voix faible s'élevait pour

prononcer le nom de Rosenthal. On n'entendait plus rien dans les halliers; la chasse humaine s'était éloignée.

— Hâtons-nous! hâtons-nous! disait Lenor. J'ai comme un pressentiment qui m'étreint le cœur!

Ils avançaient; Lenor allait tout droit devant elle comme si un secret instinct l'eût guidée. Ils arrivèrent au milieu des roches nues qui s'amoncellent tumultueusement au sommet du Rouge et qui soutiennent les lèvres de cet entonnoir dont nous avons parlé déjà plusieurs fois.

En cet endroit, une lueur tremblante et confuse luttait contre les ténèbres; le bûcher allumé par les charbonniers au fond du cratère n'était pas encore éteint. Ses flammes mourantes, protégées contre le vent par la rampe circulaire, prêtaient aux rochers immobiles des formes capricieuses. On eût dit des fantômes de géants menant leur danse muette et mesurée. Aux alentours, aucune créature humaine ne se montrait; l'entonnoir lui-même était complètement désert. Lenor s'assit sur une pierre; elle n'avait plus de force et le souffle lui manquait.

En ce moment ce chant mâle et grave que nous avons entendu auprès de la Croix-Miracle éclata tout à coup de l'autre côté du cratère. Vous eussiez pu reconnaître, tant le chœur des exécutants s'était rapproché, la mélodie ronflante et même les paroles latines du *Gaudeamus igitur*.

Frères, réjouissons-nous
Pendant que nous sommes jeunes;
Après la douce jeunesse,
Après la triste vieillesse,
La terre nous prendra;
Donc, réjouissons-nous!

Mais la belle mélodie et la poésie matérialiste sonnaient ı milieu de cette nuit comme un chant de guerre. A la n du couplet, le silence régna de nouveau, et parmi le lence un hourra sauvage s'éleva du côté de la cabane des raun.

— Dieu nous assiste! murmura Bastian qui était pâle omme un mort.

Lenor n'avait plus de paroles. Désormais le dénoûment e ce noir *imbroglio* était entre les mains de Dieu seul. es charbonniers avaient-ils leur proie? et pourquoi ce lence menaçant qui succédait tout à coup à la chanson es Compatriotes?

Une minute s'écoula, un long siècle pour la pauvre enor! Puis, dans le demi-jour qui régnait parmi les ochers, une sorte de tourbillon passa, rapide comme éclair : des hommes, des femmes échevelées. Hourra! ourra! hourra! Un homme, en costume d'étudiant, avec dolman et la casquette, précédait d'une cinquantaine e pas cette meute hurlante et lancée à pleine course.

— Frédéric! Frédéric! cria une voix déchirante sur ette partie du rocher où s'adossait la cabane des frères raun; pitié pour Frédéric!

Lenor et Bastian tournèrent les yeux de ce côté et reconurent Chérie, qui était à genoux, les bras tendus en vant dans une attitude de supplication. Une autre voix élança de la partie opposée du cratère, une voix forte et npérieuse qui disait :

— Arrêtez! sur votre vie, arrêtez!

Et la haute taille de Rosenthal se dessina sur le bord

même de l'entonnoir. Mais les charbonniers n'entendire[n]
pas ou ne voulurent pas entendre; car, loin de s'arrête[r]
ils précipitèrent leur course folle sur le versant orient[al]
du Rouge où bientôt après on put ouïr un grand cri [de]
triomphe.

Chérie se laissa choir la face contre terre. C'en éta[it]
fait sans doute. Cependant, à cette sauvage clameur d[es]
charbonniers, une autre clameur répondit. Un cerc[le]
d'ombres noires entoura Rosenthal par derrière; les épé[es]
brillèrent : un cliquetis d'acier se fit, et parmi le tumul[te]
ces paroles dominèrent :

— A mort l'assassin de Frédéric!

Lenor se leva toute droite et comme galvanisée; pu[is]
elle retomba sans mouvement sur le rocher.

XI

LE GAUDEAMUS

Quand le fidèle Hermann, obéissant à l'ordre donné par Spurzeim, arriva devant la porte de la maison de l'Ami à Tubingue, il était environ sept heures du soir. Quelques étudiants se trouvaient déjà réunis dans la grande salle, mais la plupart étaient encore disséminés par la ville, et il fallut perdre une demi-heure pour rassembler le conseil des Compatriotes. Hermann exhiba la lettre que Bastian avait écrite dans son ivresse, sous la dictée du vieux comte. Cette lettre disait que Frédéric et Chérie étaient en danger. Les étudiants ne savaient que trop quelle sorte de danger pouvait menacer Frédéric, accusé du crime de lèse-majesté. Il n'en était pas de même de Chérie, et pourtant, à ce nom de Chérie, chacun se sentit frémir jusqu'au fond de l'âme. L'enfant prodigue est toujours le mieux aimé. Chérie, ingrate et fugitive, Chérie que tous

les étudiants de Tubingue avaient maudite l'un après l'autre, Chérie était encore l'idole. Un mot devait suffire pour éteindre cette grande colère, et vous eussiez vu messieurs les étudiants de Tubingue se lever tous à la fois, pâles, tremblants, agités d'un même sentiment de sollicitude et s'élancer vers le râtelier de l'honneur.

Tous, depuis le *Renard* imberbe qui n'avait vu Chérie qu'une seule fois, le jour de la fête des Arquebuses, jusqu'au vieux Camarade, jusqu'à la Maison moussue qui avait eu deux ou trois ans pour apprendre à idolâtrer la reine, il n'y eut qu'un cri : « En avant! en avant ! »

Quelques minutes après, trente ou quarante étudiants couraient au grand galop sur la route de Tubingue à la frontière de Bade. Ceux-là étaient les heureux et les élus; les autres n'avaient pu trouver de monture. S'il y avait eu cinq cents chevaux disponibles à Tubingue, cinq cents étudiants auraient brûlé le pavé de la route. Le long du chemin, Arnold et Rudolphe, qui marchaient en tête, essayèrent de faire parler Hermann, mais ce digne valet avait fait déjà trop de progrès dans l'art diplomatique pour se laisser aller à des indiscrétions. Il demeura ferme et muet comme un roc. Il est juste de dire qu'il ne savait rien du tout.

Pendant les deux premières heures, la cavalcade dévora l'espace. Le voyageur attardé, qui sentit la terre trembler sous ses pas avant de voir ce tourbillon passer dans l'ombre tempétueuse et profonde, dut songer aux courses fantastiques des ballades et croire que les démons des ténèbres étaient déchaînés cette nuit. Hermann, qui ser-

vait de guide, laissa Freudenstadt sur sa gauche et se dirigea vers la montagne par les chemins de traverse. Il y avait sur la lisière de la forêt une auberge isolée. Messieurs les étudiants mirent pied à terre en ce lieu, avant de s'engager dans les sentiers difficiles de la montagne. Il leur fallait encore une demi-heure de chemin pour gagner le Wunder-Kreuz, où Hermann leur avait dit qu'ils trouveraient Bastian, Frédéric et Chérie.

Messieurs les étudiants avaient quitté l'auberge depuis dix minutes environ, et depuis le même espace de temps ils marchaient à pied dans les sentiers inconnus, lorsque Rudolphe appela Hermann, qu'il ne voyait plus auprès de lui. Hermann ne répondit point. Hermann avait pris ses jambes à son cou pour aller rendre compte à Spurzeim de sa mission diplomatique.

Il y eut un instant d'hésitation parmi les étudiants de Tubingue. Pourquoi cette fuite? Valait-il mieux retourner en arrière pour prendre un guide à l'hôtellerie? Valait-il mieux pousser en avant? L'heure pressait; peut-être qu'à ce moment même Frédéric et Chérie appelaient des sauveurs! Arnold commanda tout à coup le silence; on entendait sur la route le bruit lointain d'une voiture qui avançait.

— Attendons, dit Rudolphe, nous demanderons notre chemin à ceux qui viennent.

A gauche du chemin, les arbres de la forêt se dressaient comme une muraille impénétrable. A droite, c'était une grande clairière qui laissait voir le ciel. La voiture semblait venir lentement; les chevaux allaient au pas, bien

qu'ils suivissent la pente de la route. La voiture apparut enfin comme une masse sombre au coin de la clairière.

— Holà? cria Rudolphe, le chemin de Wunder-Kreuz!

Il n'y eut point de réponse et la voiture avançait toujours.

Quand elle fut tout près des étudiants, ceux-ci entrevirent à l'intérieur un homme et une femme qui paraissaient dormir. On ne dort guère cependant par les sentiers escarpés de la Forêt-Noire. Les deux chevaux, que nulle main ne guidait, voyant la route barrée, tournèrent court et entrèrent dans la clairière.

— Holà! cria encore Arnold, réveillez-vous, mes bonnes gens, et dites-nous le chemin de Wunder-Kreuz!

Les bonnes gens ne répondirent pas plus cette fois que l'autre. Le bras de l'homme passait par-dessus le tablier où il semblait s'appuyer mollement. Comme la carriole achevait de tourner avec lenteur, Rudolphe saisit ce bras pour éveiller le dormeur. A peine eut-il touché la main qu'il poussa un cri et lâcha prise. Le bras retomba inerte sur le tablier, et les deux chevaux, effrayés par les cris de Rudolphe, prirent le galop en même temps. Rudolphe était entouré par les étudiants, qui demandaient :

— Qu'y a-t-il?

— Ce bras n'appartient pas à un homme vivant, répondit Rudolphe d'une voix altérée; ceux-là qu'emporte la carriole ne dorment point, mes frères, ils sont morts!

Après le premier instant de stupeur, toute la troupe s'élança dans la clairière, car la même pensée était venue à l'esprit de chacun; les noms de Frédéric et de Chérie

rrêtaient sur toutes les lèvres. Il y avait dans la carriole homme et une femme. Un meurtre venait d'être coms; au dire de Rudolphe, ce bras de cadavre qu'il avait iché gardait encore un reste de chaleur. Etaient-ils ivés trop tard? Ils eurent bientôt parcouru la clairière tous sens; mais leur hésitation avait donné un peu ivance à la carriole, et le pas des chevaux ainsi que le uit des roues s'étouffant maintenant sur le gazon épais, carriole avait disparu comme par enchantement; il n'en tait plus trace et les étudiants, le cœur oppressé par un ssentiment sinistre, battaient en vain la prairie et les llis environnants. Arnold, Rudolphe et deux autres taient aventurés jusque sous le couvert; comme ils aient retourner sur leurs pas pour rejoindre le gros des mpatriotes, Arnold serra vivement le bras de Rudolphe, i s'arrêta pour écouter.

C'était dans le fourré voisin, comme le choc aigu et du briquet contre le caillou. Les quatre étudiants inrent leur souffle et regardèrent de tous leurs yeux. second choc se fit et les étudiants virent l'étincelle llissante. Puis un point lumineux apparut dans la nuit; quatre étudiants, fumeurs intrépides, reconnurent la ur faible et sombre de l'amadou qui prend feu. La ur disparut pour un instant et brilla bientôt plus vivent, excitée par un souffle vigoureux. Un pétillement fit; la flamme fumeuse sortit d'un tas de feuilles, et ix figures barbues surgirent hors de l'ombre. A mesure e la flamme victorieuse chassait la fumée, les étudiants uvaient distinguer mieux des hommes de taille hercu-

léenne, dont l'un portait une hache qui semblait souill de terre et de sang; l'autre avait un papier à la main.

— Allons, Werner, dit celui qui tenait la hache, voi une belle chandelle, je pense! Puisque tu as appris à lir vois comment ce chiffon peut compter pour cent mil florins.

Werner se mit à genoux et approcha le papier de l flamme.

— C'est écrit fin, grommela-t-il, et ces feuilles sèche me font mal aux yeux. C'est égal, je vais tâcher d débrouiller ça!...

Il se mit à épeler laborieusement :

« Mon cher maître Hiob... »

— C'était bien le nom du vieux coquin qui voulai acheter le Sparren! interrompit l'homme à la cognée.

Arnold et Rudolphe se regardèrent à ce nom.

Werner continuait :

« Vous n'avez point fait de réponse à ma dernière dans laquelle je vous marquais que l'avoir de Chéri Steibel, placé sous votre nom, se montait maintenant cent cinquante mille florins. Messieurs les étudiants d Tubingue et la jeune fille elle-même ne se doutaient guèr de ce résultat. Vous savez quels étaient mes sentiment pour Chérie Steibel, qui aurait pu, si elle l'avait voulu devenir madame Muller... »

— Qu'est-ce que c'est que tout ça? fit Elias Braun.

Les quatre étudiants se faisaient *in petto* la même question. En ce moment, leurs camarades, qui s'étaient ralliés sur la route, les appelèrent par leurs noms à grands cris.

Werner se releva et voulut cacher sa lettre :

— Ils sont loin, dit Elias, et le sentier ne passe pas par ici. Achève-moi ça. Si le vieux graf nous a trompés, il aura son compte!

Le docile Werner continua :

« Cette affaire, où le cœur avait plus de part que l'intérêt, étant manquée, je vous préviens, mon cher maître Hiob, que si vous ne m'admettez pas de bon gré au partage de la somme, je vous dénoncerai à messieurs les étudiants, dont vous avez trahi la confiance, m'offrant à eux pour être témoin à charge contre vous devant le tribunal criminel.

« Offrez, je vous prie, mes hommages à madame, et croyez-moi bien, mon cher Hiob, votre tout dévoué.

« MULLER. »

— Après? dit Elias, dont les gros sourcils étaient froncés avec violence.

— C'est tout, répondit Werner.

Un blasphème s'échappa des lèvres d'Elias Braun.

— Et c'est pour ce chiffon de papier que nous avons deux fois versé le sang! s'écria-t-il.

La parole s'étouffa dans sa gorge, qu'étreignait la robuste main de Rudolphe; Arnold avait le pied sur la

poitrine de Werner. Ils devinaient maintenant le secret de la carriole funèbre, qui errait par les sentiers de la forêt, suivant le caprice des chevaux abandonnés.

— Arnold! Rudolphe! criaient au loin les Compatriotes.

Cette fois, rien n'empêchait plus les deux Epées de répondre, la troupe entière fut bientôt réunie autour des assassins. Ceux-ci n'avaient pas même essayé de se défendre; on leur lia solidement les mains derrière le dos, quitte à prononcer plus tard sur leur sort, et on leur ordonna de marcher vers le Wunder-Kreuz.

Ceci se passait à peu près au moment où le baron de Rosenthal s'entretenait au pied de la croix avec la prétendue Chérie.

La route se fit d'abord silencieusement. Les membres de la Famille étaient sous l'impression du double assassinat et poussaient devant eux les frères Braun, qui allaient à contre-cœur et la tête basse. Au bout de quelques minutes, ils arrivèrent à la base du Rouge et ils commencèrent d'entendre tous ces bruits qui emplissaient la montagne : les voix rauques des charbonniers qui s'excitaient de loin; la course invisible au fond des taillis, parmi les rochers.

— Le Wunder-Kreuz est-il encore bien loin? demanda Rudolphe à l'aîné des frères Braun.

— Non, répondit celui-ci.

— Tous ces gens qui courent dans la forêt et que nous ne voyons point, reprit Rudolphe, ne donnent-ils pas la chasse à l'étudiant Frédéric Horner?

— Je ne sais pas le nom de l'étudiant, répliqua Elias.

— Mais tu sais bien que c'est un étudiant? reprit Arnold.

— Oui, c'est un étudiant.

— Et ceux qui le poursuivent ont-ils l'uniforme des dragons du roi?

— Les dragons du roi ont passé par ici, repartit Elias, mais ils sont maintenant au village de Munz. Ce sont les charbonniers de Rosenthal qui font leur besogne.

— Rosenthal! répéta le chœur des étudiants, car ils attendaient tous ce nom ennemi.

— Silence, dit Arnold, qui ajouta en s'adressant aux deux bandits: Rosenthal est-il à la tête de ses vassaux?

Les deux frères semblèrent hésiter; puis Werner répondit :

— Quant à cela, le freiherr (baron) doit être aussi dans la montagne.

Alors les étudiants de Tubingue ne virent plus que la lutte prochaine, sorte de bataille rangée, où le freiherr, comme l'appelaient les Braun, le seigneur du pays allait venir contre eux à la tête de ses vassaux rassemblés. Dans ces sauvages montagnes, il n'y a pas déjà tant de chemin à faire pour rétrograder jusqu'aux mœurs du xv° siècle.

— Il faut que M. de Rosenthal sache où trouver ses adversaires! s'écria Rudolphe en brandissant son épée; il faut que Frédéric sache où trouver ses amis! Les étudiants de Tubingue ne se cachent pas plus la nuit que le jour. Chantons le *Gaudeamus*, mes frères, et que le sommet du Kniabis nous entende!

Ils étaient tous jeunes et ardents, ils étaient tous sans

peur. Pas un ne fit cette objection qu'en révélant leur présence aux ennemis qui restaient à couvert, ils perdraient l'avantage.

Le *Gaudeamus* éveilla les échos de la montagne et parvint jusqu'à la Croix-Miracle, où nous l'avons entendu pour la première fois, Elias et Werner écoutaient avec stupéfaction cette inutile bravade. Pendant que les étudiants chantaient à pleins gosiers, ils échangeaient, eux, quelques paroles rapides et combinaient un projet d'évasion. Le rendez-vous des charbonniers était au sommet du Rouge; Elias et Werner le savaient. Au lieu de conduire les étudiants par la route battue jusqu'à l'étoile du Wunder-Kreuz, ils gravirent la montagne par des sentiers détournés. Quand la lueur faible qui montait du fond de l'entonnoir éclaira pour eux le faîte des rochers et la cime des arbres environnantes, les étudiants cessèrent de chanter et s'arrêtèrent.

— Qu'est cela? demanda Rudolphe.

Au lieu de répondre, Elias et Werner élevèrent la voix en même temps et crièrent ;

— A nous, Hugo! à nous, petit frère!

Ce fut à ce moment que la pauvre Lenor appela Rosenthal, dont la silhouette venait de se détacher au-dessus du foyer presque éteint. Ce fut à ce moment que la cohue des charbonniers, poursuivant un homme revêtu du costume des étudiants, passa comme un tourbillon et que Chérie prononça d'une voix mourante le nom de Frédéric. Les deux jeunes filles venaient de mesurer à la fois la profondeur du danger. Chérie avait cherché en vain Frédéric

aux environs de la cabane des frères Braun et sur les flancs du Rouge; maintenant elle l'apercevait tout à coup fuyant devant ces démons déchaînés qui brandissaient leurs haches en criant. Lenor, de son côté, savait ce que Rosenthal devait attendre des étudiants de Tubingue!

Le feu des charbonniers, près de s'éteindre, jeta une dernière lueur qui éclaira la scène, telle que nous l'avons montrée à la fin du dernier chapitre; puis la flamme mourut et le sommet du Rouge rentra dans l'ombre. Il y eut un moment d'angoisse terrible; des menaces et des blasphèmes se croisaient dans la nuit qui, sans doute, couvrait une lutte acharnée. Chérie s'était élancée à la suite des charbonniers de la Forêt-Noire, qui tournaient la montagne dans la direction de Wunder-Kreuz, mais ses forces la trahirent; au bout de quelques pas, elle s'affaissa sur elle-même auprès de Lenor agenouillée. Elles étaient toutes deux immobiles, les deux pauvres jeunes filles, retenant leur souffle pour saisir, au milieu du fracas confus qui se faisait autour d'elles, le premier cri d'agonie. De seconde en seconde, elles attendaient cette plainte suprême qui, pour Lenor, devait tomber des sommets voisins et lui dire : Rosenthal n'est plus! qui, pour Chérie, devait monter des profondeurs de la vallée et annoncer que Frédéric avait succombé sous la cognée des sauvages montagnards.

La voix de Frédéric s'éleva en effet, mais non point pour rendre une plainte; elle s'éleva parmi le tumulte confus comme l'appel clair et vaillant du cor qui sonne dans les bois.

— Où êtes-vous, monsieur de Rosenthal? s'écria-t-elle.

Les deux jeunes filles tressaillirent dans les bras l'une de l'autre. La voix de Frédéric ne venait pas du Wunder-Kreuz, où la cohue des charbonniers hurlait en ce moment; mais elle semblait sortir de ces rochers où s'adossait la cabane des frères Braun. Les étudiants de Tubingue avaient dû s'éloigner déjà du lieu où Rosenthal s'était montré aux dernières lueurs du feu, car sa réponse arriva aux deux jeunes filles comme un écho affaibli.

— Si vous êtes en danger, que Dieu vous aide, disait le baron, je ne peux plus rien pour vous!

Le sommet du roc montra en ce moment le grès rouge et déchiré de son arête; une torche apparut derrière les capricieuses dentelures et se prit à courir sur le rebord même de l'entonnoir, laissant flotter au loin derrière elle sa chevelure de flamme et de fumée. La torche éclairait le pâle visage de Frédéric, qui allait comme le vent. Les deux jeunes filles élevèrent leurs mains jointes vers le ciel.

XII

LE SUICIDE D'UN PHILOSOPHE

Le vent avait chassé les nuages dont les derniers couraient encore, comme des fuyards attardés, au-dessus du mont Kniebis; des myriades d'étoiles pendaient au firmament, dégagé de toute vapeur, et brillaient de cet éclat plus vif que la tempête calmée semble prêter aux astres de la nuit, comme si ces purs diamants, semés sur l'azur du ciel, renouvelaient leurs feux au contact de la foudre.

Le versant occidental du Rouge présentait un aspect étrange et inattendu : vous eussiez dit qu'un coup de théâtre s'était fait parmi la sombre beauté de ces solitudes. A partir du milieu de la rampe, on voyait des torches étagées qui éclairaient d'abord le valet Hermann, entouré des serviteurs du château; puis la cohorte des étudiants de Tubingue, le glaive sur l'épaule; puis Frédéric et Rosen-

thal, qui se tenaient embrassés, puis la jeune comtesse Lenor et Chérie, les mains unies, les yeux pleins de larmes heureuses. Entre ces derniers groupes et les étudiants, Elias et Werner, toujours garrottés, étaient accroupis sur le sol.

Tout en bas de la rampe, une vingtaine de charbonniers, hommes et femmes, portaient des rameaux de pins enflammés, dont la lueur ardente éclairait à revers la Croix-Miracle, la chute écumante du Raub et les ruines de la chapelle fondée par Philippe de Souabe.

Entre tous ces personnages, il y avait eu bien peu de paroles échangées, et pourtant la paix était faite. Que fallait-il pour débrouiller cet écheveau, emmêlé si péniblement par la diplomatie du comte? un peu de lumière. La lumière était venue et chacun s'étonnait maintenant de sa propre colère.

Cependant, les montagnards rassemblés au pied de la Croix-Miracle étaient loin de se trouver au grand complet.

Une heure auparavant, autour du bûcher allumé là-haut dans l'entonnoir, il y en avait au moins le double. Hugo Braun, le petit frère, manquait notamment à l'appel avec sa fiancée Gretchen, et l'on pouvait entendre que la chasse nocturne se poursuivait dans les halliers qui bordaient la vallée.

Pendant que Bastian donnait à messieurs les étudiants, d'un air encore effrayé, mais déjà important, l'explication confuse de tout ce qui s'était passé, pendant que Rosenthal et Frédéric se serraient la main du meilleur de leur cœur et que les deux jeunes filles se recueillaient dans

leur allégresse muette, la chasse se rapprochait, et Dieu sait que l'homme ou la bête, objet de cette poursuite acharnée, devait être bien las ou bien lasse! On entendait distinctement les charbonniers, qui s'excitaient entre eux de l'autre côté de la Croix-Miracle.

— J'y pense, s'écria tout à coup Rosenthal, exprimant une idée qui était sur les lèvres de Chérie, puisque vous vous êtes trouvé ici pour me sauver la vie, suivant votre habitude, ami Frédéric, qui donc poursuit-on là-bas dans le vallon?

— C'est l'étudiant! répondirent les charbonniers au bas de la montagne, le coquin d'étudiant!

Les membres de la famille des Compatriotes se comptèrent du regard et se prirent à rire : personne ne manquait dans leurs rangs.

— Diable d'enfer! grommela Bastian qui se gratta l'oreille, j'ai peur pour mon dolman et pour ma casquette!

— Tayaut! tayaut! cria la voix de Hugo Braun dont on devinait déjà la grande taille dans l'ombre, barrez-lui le passage! Il est à nous cette fois, à moins qu'il n'ait fait un pacte avec Satan!

La casquette et le dolman bleu franchirent le ruisseau d'un bond désespéré et passèrent à droite de la croix, tandis que les cris des charbonniers redoublaient. Puis l'étudiant qui jouait le rôle de lièvre dans cette chasse mémorable, et qui le jouait parfaitement, se jeta tout à coup sur la gauche, gravit la rampe avec une agilité de chat

et vint tomber épuisé à quelques pieds du groupe formé par Rosenthal et ses compagnons.

Il était dans un état déplorable. Le dolman ne présentait plus qu'un lambeau informe, et la partie inférieure du costume était enduite de boue depuis les talons jusqu'à la ceinture. Quant au personnage lui-même, tout le monde a pu voir un renard forcé et rendu qui attend les dents de la meute. Le pauvre animal, pantelant, haletant, essaye de regarder derrière lui sans oser tourner la tête, ses yeux sortent de leurs orbites, tandis que ses côtes fument et que ses jambes tremblent.

— Ah! ah! s'écria Hugo Braun en s'avançant dans la lumière, je dis que nous avons bien gagné les florins du graf! Il avait beau geindre et crier : « Ce n'est pas moi! ce n'est pas moi! », nous l'avons mené de la bonne manière! A-t-il été battu, le coquin d'étudiant! et il faut qu'il ait le diable au corps pour s'être relevé vivant de toutes les fondrières où il a fait le plongeon!

Hugo s'arrêta court à la vue de ses deux frères garrottés. Le prétendu étudiant était couché par terre, où il tremblait en gémissant. Rosenthal avait un peu de pâleur au front et détournait les yeux de ce tableau.

Bastian fit le tour du cercle à pas de loup et s'approcha de l'homme-renard par derrière. Comprimant à grand' peine l'envie de rire qu'il avait, ce gros garçon impitoyable arracha prestement la casquette de l'inconnu et découvrit la *titus* dépoudrée du vieux comte Spurzeim, homme du dix-huitième siècle, esprit sans préjugés, cousin de l'Encyclopédie et l'un des diplomates les plus véritablement forts du royaume de Wurtemberg.

— Le graf! gronda Hugo stupéfait en reculant de plusieurs pas.

— Le graf! répétèrent les charbonniers et les charbonnières, qui n'en pouvaient croire leurs yeux.

La cohorte des étudiants éclata de rire, et Bastian, levant au bout d'un bâton la fameuse casquette, s'écria de ce ton plein d'emphase que prennent chez nous les affiches pour inviter le peuple spirituel entre tous à gagner quatre cent mille francs pour vingt sous :

— Prodige de la diplomatie!!!

C'était frapper un cadavre; le malheureux Spurzeim resta immobile et comme abêti. Rosenthal fit un pas pour le relever.

— Monsieur le baron, dit Bastian, qui s'indemnisait de la terreur très sérieuse que le bonhomme lui avait faite, je crois devoir vous répéter que votre oncle vénérable avait fait venir ici mes frères de Tubingue pour vous envoyer rejoindre vos aïeux.

— Je ne crois pas cela, dit Rosenthal.

Et la jeune comtesse indignée ajouta :

— C'est impossible!

— De même que, poursuivit imperturbablement Bastian, il avait mis sur pied cette population malpropre et féroce, pour extirper notre ami Frédéric! Diable d'enfer! ne touchez pas à ce serpent!

Rosenthal s'était arrêté.

— Est-ce vrai? demanda-t-il aux charbonniers.

— Quant à cela, freiherr, répliqua Hugo Braun, qui regardait ses deux frères du coin de l'œil, le graf nous

avait dit qu'il y avait un coquin d'étudiant qui voulait vous prendre votre fiancée. Et il avait promis de donner des florins à celui qui l'attraperait.

— Et que deviez-vous faire de l'étudiant? demanda encore Rosenthal, qui a son insu, prenait le ton sévère d'un juge.

— On devait l'emmener au village de Munz, répondit le petit frère Hugo, où sont les dragons du roi qui le cherchent.

Rosenthal fit un geste d'énergique dégoût. Le vieux comte semblait avoir perdu tout à fait l'usage de la parole. Ses yeux éteints se ranimèrent un peu, parce qu'il vit approcher Hermann, son valet fidèle, et qu'il pensa bien que celui-là du moins allait témoigner en sa faveur. Hermann montra son visage gros et fleuri à la lueur des torches; il avait le sourire aux lèvres, et dans ce sourire épais, on aurait pu retrouver une réminiscence caricaturale de la grimace spirituellement diabolique de M. de Talleyrand. C'était pourtant le pauvre Spurzeim qui lui avait appris ce joli jeu de physionomie!

— Monsieur le baron, dit Hermann d'un accent discret, c'est moi qui suis allé, sur l'ordre de monsieur le comte, chercher à Tubingue messieurs les étudiants. Je dois déclarer que M. le comte se vantait à toute heure d'être votre héritier présomptif, et que le diable lui-même, si croire au diable n'est point une superstition, ne peut avoir, en fait de morale, des opinions plus avancées que monsieur le comte..

Ayant prononcé ces paroles avec modestie, l'excellent Hermann salua et se tut.

— Ah! pensa le malheureux Spurzeim avec mélancolie, il n'a encore qu'un mois de leçons! Quels progrès!

— Comte, dit Rosenthal, n'aurez-vous pas un mot pour vous défendre?

— Que monsieur le comte attende! s'écria Rudolphe; il y a d'autres accusations contre lui.

En même temps, il fit lever Elias et Werner.

— Parlez! leur dit-il.

Les deux brigands jetèrent autour d'eux leurs regards sournois.

— Le graf nous avait dit, murmura Elias d'une voix à peine intelligible, que le vieil homme et la vieille femme passeraient sur la route à onze heures de la nuit.

Il faut constater que personne, excepté les étudiants de Tubingue, ne connaissait le triste sort de maître Hiob et de sa femme Barbel; et cependant, au son de la voix d'Elias, Rosenthal et les deux jeunes filles se sentirent frissonner. Il y avait du sang dans le bredouillement sinistre qui râlait au fond de la gorge du bandit. Spurzeim se souleva sur le coude et regarda Elias en face avec inquiétude.

— Eh bien? fit Rosenthal.

— A onze heures de nuit, reprit Elias, le vieil homme et la vieille femme sont passés dans leur carriole. Ils étaient venus pour acheter le Sparren, et le graf ne voulait pas que le Sparren fût vendu...

— Sur mon honneur, s'écria Spurzeim qui tremblait

de tous ses membres, j'avais dit seulement qu'on leur fît peur!

— Le graf avait dit, grommela Elias en baissant la tête, qu'ils portaient sur eux un papier qui valait cent mille florins.

Un silence glacial régna du haut en bas de la montagne, et au milieu de ce silence on entendit comme le roulement sourd d'une charrette, arrivant au pas, derrière le détour du chemin.

— Et qu'est-il advenu? s'écria le vieux comte éperdu, car la théorie du mal allait peut-être plus loin chez lui que la pratique.

Elias Braun ne répondit point; il avait tourné les yeux vers le coude de la route où le bruit se faisait entendre. Sa main crispée s'étendit dans cette direction, puis il laissa retomber ses deux bras, et sa tête s'inclina sur sa poitrine...

Le long de la route, une carriole attelée de deux chevaux approchait lentement et comme à l'aventure. De temps en temps, les chevaux, que nulle main ne guidait, s'arrêtaient pour brouter l'herbe ou les basses branches des buissons. Puis ils reprenaient leur marche indolente et les roues de la carriole criaient sur leur essieu. Ils vinrent ainsi jusqu'au bas de la rampe où la route passait. Quand la lueur des torches éclaira l'intérieur de la carriole, un cri sourd s'échappa de toutes les poitrines. Spurzeim, dont les cheveux se hérissaient sur son crâne, ne demanda plus ce qui était arrivé. Les chevaux passèrent tantôt broutant, tantôt reprenant leur marche somno-

lente, tantôt se mordant à la crinière et échangeant quelque caresse fatiguée. La carriole fit le tour de la Crois-Miracle, montrant une dernière fois les cadavres qu'elle emportait, puis elle disparut avec lenteur dans les ténèbres de la vallée. . . . .

Tout était tumulte au château de Rosenthal; les domestiques, éveillés en sursaut, allaient et venaient par les grands corridors; le chapelain, la demoiselle de compagnie, le bibliothécaire et l'écuyer se hâtaient vers le salon d'apparat, où, depuis bien longtemps, si nombreuse société ne s'était trouvée réunie. Le baron avait offert hospitalité à messieurs les étudiants de Tubingue.

La lauréate Concordia était assurément la seule qui n'eût aucune notion des événements de cette nuit. Elle se levait en hâte parce qu'on lui avait dit que les étudiants de Tubingue étaient au salon. Bastian lui avait donné une haute idée de l'Université. Parmi tant de jeunes gens aux cœurs généreux et chauds, elle était bien sûre d'ailleurs de recruter quelques partisans à la cause sacrée des Hellènes. Une grave question était de savoir si elle mettrait sa robe de moire ou sa robe de lampas à ramages, pour faire honneur au nom de Rosenthal. Quant à la robe de velours, il n'y fallait point songer, sous peine de voir naître dans l'esprit de Bastian et de Frédéric cette pensée que la lauréate n'était pas suffisamment montée en robes d'apparat.

Pendant que Concordia hésitait entre le lampas et la moire, l'homme qui avait fait battre son cœur décemment

et modestement, une trentaine d'années en ça, se trouvait dans une position bien affligeante.

Hélas! l'auriez-vous reconnu, ce brillant diplomate qui possédait naguère à lui tout seul le regard de Talleyrand, la grimace de Metternich et le sourire de Voltaire? Il n'avait plus rien de tout cela; il était assis sur le pied de son lit, dans sa chambre à coucher, les mains croisées sur ses genoux et le regard fixé dans le vide. Vis-à-vis de lui était son portrait, glorieux et pimpant, celui de ses portraits qui avait quelque chose de Wellington et de Pozzo di Borgo; il n'osait pas même le contempler, tant il avait grande honte de lui ressembler désormais si peu.

C'était un diplomate déchu dans toute la force du terme! Et personne ne l'avait suivi dans son malheur; il était là, seul, sombre, découragé. Auprès de lui, sur la table de nuit deux pistolets tout armés et amorcés semblaient pronostiquer un dénoûment funeste. Outre les pistolets, il y avait une paire de rasoirs, et, comme si ce n'était pas assez d'agents de destruction, un couteau-poignard ouvert complétait cette panoplie du suicide.

— Allons, murmura-t-il d'une voix très altérée, la mort est le seuil du néant! Je ne suis pas de ceux qui croient à une autre vie. Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible d'en finir avec autant de stoïcisme!

Il prit le couteau-poignard, qu'il remit sur la table, trouvant sans doute que le rasoir valait mieux. Quand il eût bien regardé le rasoir, il se décida pour les pistolets.

— C'est que je ne tremble pas! murmurait-il émerveillé de son propre courage; il y en a qui se presseraient et qui

se précipiteraient les yeux fermés dans la mort; moi, je regarde tous ces instruments avec la curiosité d'un philosophe.

Son caractère revenait grand train; il cherchait déjà au fond de ses souvenirs quelle figure historique et connue il était convenable de prendre dans une circonstance aussi solennelle. La porte de sa chambre s'ouvrit en ce moment, et le visage bouffi d'Hermann parut sur le seuil.

— Vous avez sonné? prononça le digne valet du bout des lèvres.

Spurzeim laissa de côté son poignard, ses rasoirs et ses pistolets pour le regarder curieusement.

— Oui, mon ami, répondit-il avec douceur, j'ai sonné. Je désirais te voir une dernière fois pour te témoigner ma satisfaction.

— Ah! ah! fit Hermann en riant, vous êtes content de moi!

— Bien, mon ami! interrompit le comte d'un accent pénétré. Tu es insolent parce que tu me vois réduit à l'extrémité; c'est le cas; je t'approuve! je ne peux pas te dire combien ta conduite dans la montagne m'a inspiré de considération pour ta personne!

Hermann était un peu interdit; il ne savait plus sur quel pied danser.

— Quand j'ai commencé ton éducation, reprit le vieux Spurzeim, je n'espérais pas que tu ferais si vite des progrès pareils. Tu me semblais un peu rond, un peu lourd, un peu bonasse, mais quand on cache sous cet aspect charnu la véritable coquinerie, le mot est de toi, tu t'en souviens,

cela produit un effet excellent! Continue, mon cher ami Hermann; tu sais déjà être ingrat et abandonner les malheureux : c'est le fond de la science!

— Ma foi! monsieur le comte, balbutia Hermann déconcerté, si j'avais espéré vous sauver...

— Tais-toi, interrompit précipitamment Spurzeim, ne gâte pas ton action. Je suis perdu sans ressource : tu n'as absolument rien à craindre ni à espérer de moi.

— Sans cette affaire diabolique, reprit Hermann, l'affaire du vieux bedeau Hiob et de sa femme...

Un tic nerveux agita la face de Spurzeim, qui lui imposa silence d'un geste.

— J'avais agi correctement, balbutia-t-il; c'était un petit chef-d'œuvre d'arrangement et d'entente. Cela n'a pas réussi, n'en parlons plus.

Il se redressa et mit sa main dans son jabot avec fierté.

— Mon ami, dit-il en changeant de ton, tu connais mes idées sur la philosophie en général. Je vais mettre fin à mes jours, sans forfanterie comme sans peur. Ce n'est point une prouesse, ce n'est point une faute; c'est comme toutes les actions de la vie, une chose indifférente en soi, sous le rapport du bien et du mal.

Hermann se sentait pris d'une certaine émotion. Le froid courage de son maître en cet instant suprême l'émerveillait et l'attendrissait.

— Si on ne peut pas arranger cette maudite affaire, murmurait-il, et je ne sais pas trop comment on pourrait l'arranger, je suis bien sûr que monsieur le baron, votre neveu, vous donnerait les moyens de fuir.

Spurzeim secoua la tête lentement.

— Mon ami, dit-il avec un sourire en montrant le poignard, le rasoir et les pistolets, si une chose me fâche, c'est de n'avoir pas là deux ou trois variétés de poisons pour que mon choix soit plus libre. Une corde, cela se procure facilement...

La pendule de la cheminée sonna minuit.

— Va-t'en, mon brave Hermann, dit Spurzeim à son ancien valet; ne reviens pas ici avant le jour. Tout ce que tu trouveras dans ce secrétaire est à toi, je te le donne pour tes fidèles services. Ne parle point de moi à mon neveu cette nuit : ce serait troubler son bonheur. Demain, tu seras bien forcé de lui dire quel a été mon sort, et je te prie de lui faire en même temps mes meilleurs compliments. Adieu, mon ami Hermann, je ne suis plus de ce monde.

Il désigna la porte d'un geste calme, mais péremptoire, et le gros valet s'éloigna les larmes aux yeux.

— Après tout, pensait-il en refermant la porte, il n'y a pas d'autre manière d'en sortir! Mais c'est égal, ces philosophes sont de fameux gaillards, au fond!

Une fois seul, Spurzeim se frotta les mains tout doucement. Il posa son arsenal sur la tablette de la cheminée et se regarda successivement dans la glace avec la pointe du poignard au cœur, avec la lame du rasoir à la gorge, avec le pistolet au front. Rien de tout cela ne le fit sourciller, mais rien de tout cela ne le satisfit sans doute, car il croisa ses bras sur sa poitrine en murmurant :

— Il y a encore le Raub, qui est profond à la chute du Wunder-Kreuz!

Il ouvrit son secrétaire et remplit ses poches de rouleaux d'or et de billets de banque. A la place de ces valeurs, il mit la vieille casquette de Bastian et les débris du dolman. Hermann, le légataire, avait raison : ces philosophes sont des gaillards! Spurzeim ouvrit sa fenêtre qui était au rez-de-chaussée et donnait sur les fossés fleuris.

Sans doute, il voulait contempler une dernière fois le bel azur du firmament. Mais l'air tiède et doux invitait à la promenade : Spurzeim jeta un manteau sur ses épaules, enjamba l'appui de la fenêtre et traversa le parc dans la direction du Wunder-Kreuz. Chemin faisant, il tâtait ses poches pleines avec un certain plaisir, ce qui ne l'empêchait pas de réciter des tirades encyclopédiques sur le droit que possède l'homme d'en appeler à la mort. Il ne s'arrêta qu'au bord du Raub, dont il contempla la chute écumante avec un sang-froid véritablement héroïque.

Hermann, cependant, accomplissait l'ordre de son maître; il gardait le silence sur sa fatale résolution. Dans le grand salon de Rosenthal, personne ne se doutait de ce drame solitaire qui s'accomplissait au pied du Wunder-Kreuz. La salle était illuminée comme pour une fête; Concordia, qui avait décidément choisi sa robe de lampas à ramages, s'était d'abord donné beaucoup de peine pour comprendre les motifs du brusque changement survenu dans les dispositions matrimoniales de son neveu. Il était le fiancé de Chérie, et la lauréate entendait dire de tous

côtés autour d'elle qu'il allait épouser la jeune comtesse Lenor. Chérie, de son côté, choisissait pour époux l'étudiant Frédéric Horner.

Les doutes de Concordia cessèrent quand Rosenthal, prenant Lenor par la main, vint lui faire officiellement part de son mariage. La lauréate baisa sa nièce au front et dit : « Je donne mon consentement avec d'autant plus de plaisir, que ceci ressemble au dénouement d'une de mes tragédies. Sylvio, qui devait épouser Rosemonde, se trouve être le mari de Stella, tandis que Théodebald, après avoir fait sa cour à Stella, allume pour Rosemonde le flambeau de l'hyménée. »

Les étudiants de Tubingue entouraient Frédéric et Chérie. C'étaient des caresses et des transports sans fin.

L'Université retrouvait sa pupille plus belle, plus tendre et mille fois mieux aimée. Le bonheur de Frédéric avait peut-être plus d'un jaloux, mais la joie se montrait toute seule et c'était une véritable fête de famille.

— Lenor, dit Rosenthal en un moment où sa nouvelle fiancée et lui se trouvait à l'écart, vous ne m'avez pas demandé d'explication sur ma conduite envers vous, durant ces trois semaines?

— Non, répondit la jeune fille qui se prit à sourire.

En même temps, elle entraîna Rosenthal vers le groupe des étudiants, au milieu duquel se trouvait Chérie.

— Pourquoi? insista le baron.

Lenor ne répliqua point cette fois; sa petite main blanche s'ouvrit un passage dans les rangs pressés de l'école et chercha la main de Chérie.

— Venez, ma sœur, dit-elle.

— Chérie! balbutia Rosenthal avec un peu d'embarras dans la voix; m'avez-vous pardonné, et me permettrez-vous de vous appeler aussi ma sœur?

En même temps, il tendait la main à Frédéric, qui la serrait cordialement.

— Vous pardonner, quoi? demanda Chérie étonnée.

Le sourire de Lenor se faisait plus malin, en même temps que le souvenir du plus beau moment de sa vie mettait à son front une rougeur émue.

— Je viens d'improviser un court épithalame, dit la lauréate en dehors du cercle : j'y donne à mon neveau Rosenthal le nom gracieux de Tircis; à ma nièce Lenor, l'aimable pseudonyme d'Amaranthe; j'y désigne mademoiselle Chérie sous le nom de Galatée, et son futur époux sous celui de Ménalcas.

— Monsieur le baron, avait répondu Chérie, si nous parlons de pardon, je crois que c'est à moi d'implorer le mien près de vous. Si je m'étais adressée directement à votre loyauté...

Rosenthal songeait toujours à cette mystérieuse entrevue de la Croix-Miracle, où il avait rendu la bague de saphir sans que la jeune fille la lui eût demandée. Chérie, de son côté, faisait allusion à cette comédie commencée si gaîment dans la salle à manger du château et qui avait failli avoir, sur le flanc du Rouge, un dénoûment si terrible.

— Soyez donc mon frère, puisque vous le voulez, reprit

Chérie; pour vous et pour ma sœur Lenor, je vous aimerai du meilleur de mon âme!

— Prouvez-le moi, dit tout bas Rosenthal, qui se pencha sur sa main et resta ainsi pour cacher le trouble de son visage, tandis qu'il poursuivait : Je suis riche; permettez au frère de doter sa sœur.

La jeune fille rougit, et un murmure parcourut les rangs des Compatriotes.

— Monsieur le baron, répliqua Rudolphe avec hauteur, la fille des étudiants de Tubingue est riche aussi et n'a pas besoin de dot!

En même temps, il élevait au-dessus de sa tête la lettre de l'inspecteur Muller, qui reconnaissait à Chérie un capital de cent cinquante mille florins dont cent mille avaient servi à acheter la maison du Sparren.

— L'Université peut être fière tant qu'elle voudra, s'écria Chérie en se jetant au cou de Rosenthal, moi, je suis reconnaissante et je vous dis : Merci, mon frère. Mais puisque vous ne pouvez pas me doter, maintenant que me voilà trop riche, je veux recevoir de vous mon anneau de mariage.

— Votre anneau? balbutia Rosenthal.

Il n'eut pas le temps d'achever. Lenor s'approcha souriante, et glissa au doigt de Chérie la bague de saphir; puis elle se tourna vers Rosenthal étonné et, cachant son beau front couvert de rougeur sur la poitrine de son fiancé, elle murmura :

— Voilà pourquoi je ne vous ai pas demandé d'explication.

— C'était vous! dit Rosenthal, là-bas, à la Croix-Miracle?

— C'était moi qui vous écoutais, et qui ne serai jamais plus heureuse en ma vie.

CONCLUSION

Bien des années ont passé depuis lors dans le haut pays, entre Freudenstadt et le village de Munz; les bonnes gens qui racontent cette histoire disent que le lendemain, Lenor, Chérie, le baron de Rosenthal et messieurs les étudiants de Tubingue, laissant Frédéric endormi, s'en allèrent au delà du Haugt, sur le versant du Kniebis, où s'élevait la cabane d'Elisabeth Horner.

La pauvre vieille filait sur le pas de sa porte en songeant à son fils Frédéric, qui l'avait quittée un mois auparavant, bien pâle et souffrant. On la mit dans le carrosse du baron, entre Chérie, dont elle avait surpris tant de fois le nom sur la lèvre de son fils, et la jeune comtesse Lenor.

Quand Frédéric s'éveilla, un grand bruit se faisait dans la cour du Rosenthal : c'étaient messieurs les étudiants de Tubingue qui arrivaient en chantant et portaient sur leurs

épaules la bonne femme avec son casaquin de laine et sa coiffe de paysanne. Frédéric s'élança hors de sa chambre et vint tomber en pleurant dans les bras de sa mère, qui était demi-folle de surprise et de bonheur. Elisabeth Horner eut la meilleure place à l'église et la meilleure place à table : Chérie l'entourait de caresses filiales; quant au baron et à Lenor, on eût dit qu'ils étaient aussi ses enfants.

Une avenue d'érables fut plantée qui menait de la porte du château au petit perron du Sparren. Les érables sont devenus de grands arbres, et la mousse n'a pas encore eu le temps de croître dans l'allée. Là où commence le repos heureux, il n'y a plus d'histoire; nous dirons seulement que le fils aîné de Frédéric Horner et de Chérie est capitaine de chasseurs de la garde, et que Rosenthal a un beau garçon à l'Université de Tubingue.

Tous les ans, il y a deux grands jours de fête : un jour à la maison blanche, un jour au vieux château, et c'est plaisir de voir comme les officiers du roi et messieurs les étudiants ont oublié leurs anciennes querelles.

L'addition fantastique de Chérie se trouve du reste justifiée. Toutes les générations de Compatriotes viennent se rencontrer à la fête, et c'est par milliers que la pupille de l'Université de Tubingue compte ses tuteurs bien-aimés.

La reine Chérie a une fille de quinze ans, aux longs cheveux d'un blond perlé, aux grands yeux noirs pétillants et mutins... Mais ne commençons pas un autre roman.

Qu'il nous suffise de dire en finissant, pour rentrer

dans le sujet même de notre récit, que la lauréate Concordia fit non seulement deux épithalames sur le double mariage, mais encore une élégie dramatique, une héroïde, comme elle l'appelait elle-même, sur la mort prématurée du comte Spurzeim. On avait trouvé, en effet, au bord du Torrent, la perruque et les manchettes du diplomate fort : c'était l'indice irrécusable d'un suicide. La lauréate compara ces manchettes et cette perruque aux sandales d'Empédocle, rejetées par le volcan de l'Etna.

Or, cette même nuit, justement, un voyageur à la mise décente passait la frontière de Wurtemberg au-dessus de Haslasch, traversait le duché de Bade et pénétrait en France par le pont de Kehl. Quatre ou cinq jours après, ce voyageur entrait dans la capitale du monde civilisé, par la barrière de la Villette. Il employa une semaine entière à visiter les principaux monuments de Paris et à étudier les mœurs de nos populations si véritablement intelligentes. Le huitième jour, il monta sur les tours de Notre-Dame et jeta autour de lui un regard dominateur.

— Salut, Paris! s'écria-t-il en se faisant un garde-vue de ses paupières, à la façon du prince de Talleyrand-Périgord : je te connais, j'ai deviné ton secret. Salut, ville du vin frelaté, patrie du chrysocale et du strass, des cachemires à cinquante francs et des festins à vingt-cinq sous! J'ai fait de la diplomatie politique et j'y ai perdu mon patrimoine : j'ai fait de la diplomatie de famille et j'y ai perdu mon latin. Chez toi, cité amoureuse de la fraude, cité folle du bon marché, je vais faire de la diplomatie de cuisine! Les épiciers sont tes seigneurs, ô Paris! je veux

monter au rang d'épicier! je veux te vendre du sucre saturé d'amidon, du café plein de châtaignes torréfiées, de la bougie de suif, du chocolat de fécule, du savon de résine, et les fruits les plus savoureux de la Provence, récoltés dans les vergers de Chaillot! Je veux te faire manger du silex en poudre au lieu de sel; je veux te prodiguer des sangsues illustrées déjà par plusieurs campagnes, mettre de la cendre de bois flotté dans le poivre de tes ragoûts, mettre du son dans la moutarde de tes bains de pieds; et toutes ces bonnes choses, ô Paris! ma conquête, je veux te les débiter à l'aide de poids philosophiques, dans des balances sans préjugés.

Il dit, et sans perdre de temps, il alla commander du madère à Belleville, du champagne grand mousseux à la Petite-Villette, des saucissons de Bologne à la barrière du Combat. La Compagnie hollandaise lui fournit du bœuf de Hambourg, le marché de la Vallée lui donna des jambons de Bayonne. Il acheta de la cendre, du plâtre, des cailloux, de l'empois, du gros papier, enfin tout le nécessaire; puis le nom de Mivard-Godard brilla en lettres d'or, sur une enseigne de verre, dans l'un des plus beaux quartiers de la capitale.

Son œuvre a naturellement prospéré, par le soin qu'il a eu de n'employer que des poisons lents dans ses mixtures. Il est riche, il jouit de l'estime générale; il a donné quelques billets de banque à une entreprise honorable pour qu'elle éditât sa biographie, où se trouve cette phrase que nous croyons avoir déjà vue quelque part : « Monsieur Mivard-Godard est une personnalité remar-

quable, un véritable homme du XVIII[e] siècle, etc., etc. »

Nous ajouterons qu'il a fait faire son portrait par un peintre de quelque talent, et qu'une discussion s'est élevée entre lui et l'artiste, parce que ce dernier demandait cinq cents francs de plus pour appliquer sur les lèvres de monsieur Mivard-Godard le malin sourire de Voltaire.

A l'heure où je trace ces dernières lignes, le citoyen Mivard-Godard (ancien comte Spurzeim), candidat de son arrondissement au conseil municipal, affiche sur les murs de Paris une proclamation où il enterre Dieu, le pape, les rois, les prêtres, les sœurs de charité, les frères de la doctrine chrétienne et qui se termine ainsi : « La république cherchait un républicain : me voilà! »

FIN



Impr. d'Editions, 9, rue Edouard-Jacques, Paris. — 11-26

Féval, Paul Henri Corentin
[Oeuvres]